

TARAN, 1903

Résumé :

Dans un futur lointain, on ne voit jamais le jour sous les dômes des cités de Taran, une planète très éloignée de Terra. Les destins tourmentés de trois femmes, une étudiante rebelle et deux policières, vont s'entrecroiser.

L'intérêt que se découvre une «Brimo», membre l'outil répressif au service du Gouverneur Planétaire tout puissant, pour l'étudiante pacifiste va la pousser à s'extraire du système rigide dans lequel elle est enfermée. La policière trouve alors refuge chez les marginaux, les gangsters des niveaux inférieurs où ses compétences sont appréciées.

Sa situation particulière la transforme en pion dans un jeu qui la dépasse. Grâce à l'intervention d'une enquêtrice expérimentée et dépourvue d'illusions, l'étreinte de fer de la société reprendra bien vite sa place, mais les dessous de l'affaire sont plus complexes que ceux que l'on pourrait imaginer...

Prologue : Le Paradis

Taran, 1903, soit 3 019 083/M41 dans le calendrier impérial standard.

Le Paradis était l'une des nombreuses boîtes de nuit du Niveau Moins Un où la jeunesse du quartier des facultés de Meleagre I venait se distraire.

Meleagre I était la plus grande ville universitaire de la planète. En fait, c'était la plus grande ville tout court, la capitale de la planète et le siège de toutes les organisations planétaires et extra-planétaires. L'immense Palais du Gouverneur, dont les tours pointaient à près d'une kilomètre d'altitude, était la plus grande construction de ce secteur de la galaxie, après la Grande Cathédrale sur Omphalia. Mais sur Taran, il était difficile de vraiment dissocier un bâtiment d'un autre. En effet, les villes étaient construites sous d'immenses dômes divisés en Niveaux. Vus de l'extérieur, les dômes montraient leurs surfaces grises et rugueuses, seulement percés sur le haut d'ouvertures de tailles variables et par lesquelles décollaient de temps à autre un appareil aérien. Cependant, le sommet des tours du Palais du Gouverneur dépassait d'une bonne centaine de mètres les dômes les plus hauts.

Autre chose surprenait, c'était le ballet incessant de navettes de marchandises entre l'astroport et les docks en orbite.

Le quartier des facultés s'étendait sur une bonne partie du Niveau Zéro (celui qui théoriquement était au niveau du sol) et Moins Un. L'élite de la société taranaise y envoyait ses filles dès la sortie du lycée et ses garçons juste après leur service militaire. Ce quartier bouillonnait jour et nuit de sa jeunesse argentée.

Il était assez maladroit de parler de jour et de nuit dans les villes taranaïses, car les dômes ne laissaient pas filtrer la lumière du soleil. Le «jour» et la «nuit» étaient simulés tout à fait artificiellement grâce à l'éclairage. Néanmoins, dans la majorité des secteurs, la différence entre le jour et la nuit, n'était pas vraiment marquée.

A cette heure tardive, le large sous-sol du Paradis était empli d'une large majorité de jeunes filles qui se déhanchaient au son d'une assourdissante musique. En temps normal, il y avait peu d'hommes sur Taran - à peine plus du tiers de la population. Ceux qui savaient déclaraient que c'était dû à une obscure déficience d'un chromosome qui faisait souvent mourir les garçons dans leur première année. Les prêcheurs ajoutaient que les femmes étaient porteuses du mal. Et depuis des décennies, il y avait la guerre, loin d'ici sur une autre planète. Ils y allaient tous, ou presque.

La lumière stroboscopique et les flashes lumineux faisaient tourner la tête.

Dans un coin d'ombre, assise seule à une table, elle sirotait sa bière en regardant vaguement la foule. C'était une femme de taille moyenne et d'allure athlétique. Ses cheveux, d'un faux blond assez à la mode, s'arrêtaient juste au-dessus des épaules. Le visage était complété par des yeux gris, légèrement fardés, un nez retroussé et des lèvres relativement fines soulignées d'une couleur qui n'était pas sans rappeler celle de l'iris. L'ensemble ne la rendait pas antipathique quoiqu'un peu stricte peut-être. Une mince cicatrice partait du sourcil gauche et disparaissait dans le cuir chevelu. Ce soir, elle portait une jupe noire imitation cuir très courte et serrée qui s'ouvrait sur les côtés ainsi qu'un petit haut blanc moulant qui mettait sa poitrine en valeur.

La musique ne lui déplaisait pas, mais elle n'avait pas envie de danser. Elle était vieille : bientôt 32 ans ! Facilement dix années de plus que la moyenne de la salle.

Heureusement, elle n'avait pas lu son âge dans les regards qu'elle avait croisés. C'était ça le test. C'était un peu pour cela qu'elle était là aujourd'hui.

Il y avait une éternité, avec ses amis, elle était une habituée. Comme eux, elle dansait alors. La musique était presque la même. Finalement, cette boîte n'avait pas trop changé. Elle était toujours aussi moche. Ses murs lépreux n'en finissaient pas de perdre leur revêtement et les mêmes poutrelles métalliques rouillées décoraient le plafond bétonné. Les serveuses portaient le même déshabillé.

Quelqu'un s'approcha : un homme.

Elle se redressa et sourit. Un homme qui s'intéressait à elle... Elle sentit son cœur battre la chamade et le rouge qui lui montait aux joues.

Il était jeune, pas trop mal bâti et vêtu d'un long manteau. Il semblait nerveux, lui aussi. Elle allait le saluer lorsqu'il écarta un pan de sa veste.

« Hé, regarde un peu ce que j'ai... trois cred' la plaquette ».

Un dealer. Elle redescendit brutalement sur terre.

« Donne-moi les bleus, » s'entendit-elle dire.

Elle tendit trois crédits qu'il prit précipitamment. Il disparut ensuite dans la foule.

Du Zyr-Frenzon de synthèse. Un puissant aphrodisiaque.

Elle regarda longuement la plaquette de comprimés. Elle devinait à l'emballage que c'était du bas de gamme, de la production d'amateur. Elle avait entendu parler de ces étudiants de chimie qui complétaient leurs revenus en produisant diverses drogues illicites. Enfin, un comprimé suffisait pour s'envoyer en l'air pendant plusieurs heures.

Elle finit par ranger la plaquette dans son sac.

Son regard fut ensuite attiré par une tache rouge dans la foule.

Une jeune fille portait un ensemble écarlate qui se reflétait particulièrement sous les projecteurs. Elle la regarda danser.

Cette fille était belle, avec de fins cheveux bruns, presque noirs. Elle riait. Son regard la suivit longtemps, cinq ou dix minutes peut-être. Elle semblait nimbée de lumière comme l'un de ces anges qui accueillent ceux qui sont morts pour l'Empereur dans les illustrations pieuses. Elle soupçonna que les bières qu'elle avait descendues favorisaient l'éblouissement de sa rétine. La fille disparut aussi soudainement qu'elle lui était apparu.

Un ange au Paradis...

Elle décida de s'en aller, il était tard déjà. Il fallait être à son poste demain.

Foutue ville, foutue vie. Elle aurait du aller danser comme cette fille en rouge.

Danser toute la nuit jusqu'à mourir de fatigue.

* * *

Elle était maintenant allongée sur sa couchette dans son petit appartement du Niveau Zéro. Le ventilateur de l'air conditionné ronronnait doucement.

Elle regardait en l'air, les yeux fixés sur un défaut du plafond.

La table de nuit supportait une bouteille d'alcool presque vide et, à côté, un badge de police au nom de Kinov Sophia, Sergent. Sur la photographie une jeune femme en uniforme. La carte indiquait encore :

« 207^e Brigade Mobile d'Intervention et de Maintien de l'Ordre, affectée au Niveau Zéro. »

La 207^e BMIMO ou « 207^e Bmo » dans le jargon. Les civils disaient plutôt « Brimo ». Le mot allait bien avec brimade : la police, quoi.

A l'origine, c'était plutôt les Brigades Mobiles d'Intervention Taranaises une subdivision des Forces de Défense Planétaire. Le maintien de l'ordre ne s'était ajouté qu'ensuite, après les grandes émeutes de 1880...

Le revêtement blanc du mur était presque masqué de photographies dans des cadres, tous bien alignés. On y voyait des groupes de jeunes gens, la même femme souriante dans un uniforme bleu gris impeccable et des photos de promotions.

Dans d'autres cadres, il y avait des diplômes et deux médailles : l'une « Pour service exceptionnel » et une autre : « Dix années de loyaux services ». Une plaque gravée mentionnait : « 3^e place au Championnat de Défense Réflexe de la caserne 251 du Niveau Zéro »

Elle souleva son poing et le porta jusqu'au dessus de son visage. Là, elle l'entrouvrit, l'un des petits comprimés bleus apparut. Il tomba dans sa bouche. Elle parut hésiter un instant puis l'avala. Conjugué à l'alcool, l'effet fut immédiat : ses muscles se contractèrent puis se relâchèrent brusquement. Elle sombra les yeux ouverts, la tête pleine d'images et de sensations. Elle respirait précipitamment et de grosses gouttes de sueurs perlaient sur son front. Le Zyr-Frenzon : le bonheur en cachet.

CHAPITRE I : Sophia Kinov

Kinov arriva à l'heure à sa caserne - la caserne 251 - un grand bloc de béton encore plus laid que les autres surmonté d'un aigle stylisé. Le bâtiment haut de plus de quatre-vingts mètres atteignait le plafond du niveau supérieur, jouant également, grâce à ses épais murs, le rôle d'un pilier de soutènement. La plupart des autres immeubles s'arrêtaient à une dizaine de mètres avant la large dalle de béton de plusieurs mètres d'épaisseur qui servait de plancher au niveau supérieur, le Niveau Un.

Le travail de Kinov était simple. Elle devait procéder aux arrestations de ceux qu'on lui ordonnait, quand et où on lui ordonnait. Son grade de sergent lui laissait l'initiative sur le terrain mais guère plus. Comme tous les jours, elle attendait l'ordre, mais il était rare qu'il y eut une journée sans intervention. Le reste du temps était consacré à l'entraînement et à l'entretien de l'équipement : un rituel immuable de douze heures* trente qui commençait et finissait toujours par la prière à l'Empereur.

La grande salle de briefing rassemblait deux fois par vingt-quatre heures toutes les équipes dite « de jour » et celles « de nuit » pour la prière. Une vingtaine d'hommes couverts de décorations occupaient le premier rang. Deux centaines de femmes en uniforme remplissaient le reste de la salle. Sur Taran, la mixité n'existait quasiment pas : les hommes dans l'armée et les femmes dans la police. Mais même dans celle-ci, les officiers supérieurs étaient quasiment tous des hommes : des anciens militaires, le plus souvent.

Comme les autres, l'escouade du Sergent Kinov écoutait le sermon du vieux prêcheur et répondait en chœur à ses exhortations.

« GLORIA IMPERATOR. »

Depuis presque un an, Kinov n'allait pas bien. Et même, à son avis, elle allait franchement mal. Sa lucidité sur son état rendait la chose encore plus tragique. Elle s'enfonçait lentement mais sûrement dans la dépression la plus sombre. Elle s'était mise à boire : un peu de temps en temps au début puis de plus en plus. Depuis quelques mois, c'était une cuite un soir sur trois. Puis des médicaments... le reste du temps.

« GLORIA IMPERATOR. »

Elle s'était mise à détester son uniforme pour lequel elle avait consacré sa vie jusqu'alors. Pourtant, il représentait aussi sa coquille de protection et l'une des facettes de sa personnalité. Avec lui, elle était le sergent Kinov, sèche et formaliste, que certains surnommaient dans son dos « le rasoir ». Sans lui, elle était Sophia Kinov, une vie parfaitement vide... Une vie certainement plus complexée que la moyenne sans doute...

Détester son uniforme était donc une manière de se détester elle-même et de mépriser son métier, car elle doutait maintenant de la justesse de sa tâche et de la nécessité d'accomplir son devoir. Elle doutait de la nécessité d'arrêter des gens pour qu'ils aillent mourir loin d'ici dans un conflit dont personne ne comprenait rien. Elle doutait que l'Empereur, le Père et Bienfaiteur de l'Humanité,

* Par commodité, l'auteur choisit calquer toutes les indications de temps du récit sur le standard terrestre. Les taranais ne les utilisent pas toutes et des notions comme le mois n'ont aucune signification pour eux. De même l'âge des personnages est indiquée en années terrestres standards.

En fait, la planète Taran effectue une rotation complète en 29 heures terrestre 33 minutes 51 secondes et l'année fait 405 jours et un tiers.

ordonne inutilement la mort de Ses enfants. Un frisson parcourrait sa nuque lorsqu'elle surprenait une telle hérésie dans son esprit. Elle perdait la foi.

« GLORIA IMPERATOR. »

Ses interrogations, ses doutes revenaient régulièrement. Heureusement, pendant la journée, tout était si orchestré que la routine étouffait le bouillonnement de ses pensées. Justement, tout en devenait trop répétitif et même si elle avait toujours eu l'ordre dans le sang, elle avait l'impression de vivre depuis dix ans le même jour. La vie lui semblait une boucle sans fin et lorsqu'elle était chez elle ou au repos, ses pensées se libéraient...

Régulièrement, le soir, sur sa couchette, elle se livrait à un petit jeu macabre avec l'arme qui l'attendait dans le tiroir de sa commode. Un bon moyen de briser la boucle et de ne plus penser... Elle manquait encore de courage.

« GLORIA IMPERATOR. »

Elle arrivait à donner le change. Des drogues lui permettaient d'être d'attaque le matin, quelque soit son état au coucher. Elle était sans doute plus agressive envers ses subordonnés, c'était tout. Et un peu plus fatiguée aussi.

En fait, son équipe s'était sûrement aperçu qu'elle n'était plus comme auparavant, qu'il y avait un problème.

Dans son escouade, Kinov admirait -et enviait- secrètement le caporal Adtuliov. Cette dernière vivait avec un homme qui la comblait. Sa joie de vivre rayonnait sur son visage. Son ventre s'arrondissait de son deuxième enfant. « Un garçon, cette fois ! » claironnait-elle à qui voulait l'entendre. Kinov était particulièrement odieuse avec elle. Puis, il y avait aussi Tunamen et Damnose qui vivaient ensemble mais qui, selon leurs propres termes, «voletaient encore». Kinov n'avait jamais eu l'honneur de leur servir d'aire d'atterrissage. La plus jeune était Quipe, une fille boulotte mais volontaire et appliquée. Kinov l'aimait bien car elle avait l'impression de se voir plus jeune. À elles cinq elles formaient une escouade opérationnelle des « BMO », l'escouade matricule RT.05601.

« GLORIA IMPERATOR. »

Elle n'avait jusqu'à présent parlé à personne de son malaise. A qui pourrait-elle en parler ? Au lieutenant Pes ? Qu'est-ce qu'elle y comprendrait, elle qui avait la réputation d'avoir, en son temps, obtenu son grade à la sueur de ces fesses ? Au mieux, elle l'enverrait en rééducation ce qui était souvent synonyme de mutation immédiate sur une planète lointaine. Kinov se demandait parfois si ce ne serait pas mieux ailleurs. Il y avait encore le Capitaine Sarcinulov, un vieux monsieur, qui appréciait sa rigueur et son formalisme. Mais il n'y avait pas moyen d'entrer dans son bureau sans subir une demi-heure d'épanchement de ses souvenirs du temps où il était dans les Forces Spéciales. Elle avait voulu parler à Tunamen. Mais, elle était son sergent. Elle ne pouvait pas la détacher de son grade. Ça, c'était un peu de sa faute, Kinov l'admettait volontiers. Elle avait toujours été un peu sèche.

Enfin, elle ne voyait plus sa famille. Son père était mort alors qu'elle n'était encore qu'une enfant à quelques niveaux d'ici -il était militaire- et elle était fâchée avec sa mère pour une brouille dont elle ne se souvenait même plus. Il restait son grand-père paternel, lui aussi un ancien militaire. Il était gentil mais il lui parlait toujours comme à une petite fille. Elle n'était plus une petite fille.

« GLORIA IMPERATOR. »

Elle se sentait surtout seule, infiniment seule... Il lui semblait que même l'Empereur s'était éloigné d'elle.

« GLORIA IMPERATOR. »

Le prêcheur était en forme, aujourd'hui. Il avait beaucoup remué les bras.

À la fin de l'office, elle croisa dans les couloirs l'équipe sortante et échangea quelques mots avec sa collègue qui avait hâte d'aller se coucher. Elle apprit qu'elles risquaient d'être appelées très bientôt : les « huiles » avaient passé une partie de la nuit à discuter dans leur bureau.

Ensuite, après avoir laissé aux vestiaires leurs uniformes de parade, toutes les escouades se dirigèrent vers les pièces qui leur étaient affectées. La journée se poursuivait avec l'entretien de l'équipement. Les armes devaient être démontées, astiquées et remontées. Elles faisaient ça en un temps record. Il y avait un jeu qui consistait à monter et démonter son arme de service –un fusil semi-automatique à canon court acceptant divers types munitions- les yeux bandés en moins d'une minute.

L'équipement devait ensuite être soigneusement mis en ordre. Tout était calculé pour qu'elles puissent être opérationnelles presque instantanément. Les échauffements venaient ensuite, suivi de la course à pied avec casque, fusil, munitions et gilet pare-éclats –encore plus lourd que leur combinaison ordinaire- dans le stade de la caserne.

Mais aujourd'hui, alors que l'escouade RT.05601 s'installait aux stands de tir, le haut-parleur vociféra leur matricule. Elles se ruèrent jusqu'à leurs combinaisons et s'armèrent avant de passer dans le bureau de leur officier : le Lieutenant Pes. Elles avaient mis moins de 5 minutes pour arriver, il n'y aurait pas de blâme cette fois-ci.

« Repos. »

Le Lieutenant Pes, la quarantaine bien sonnée, rangea son chronomètre –c'était une sadique- et commença.

La mission consistait à interpellier un dénommé Theodorov F. Detria. 17 ans, qui ne s'était pas présenté au bureau de mobilisation malgré sa convocation. C'était un déserteur. Des informations concordantes avaient permis de localiser sa planque. Selon les mêmes sources, il avait été aidé par un réseau organisé nommé « Paix ». Elles n'avaient pas à en savoir plus sinon qu'il devait être seul et que donc, une escouade suffisait.

Kinov supposa que ce réseau « Paix » n'en avait plus pour longtemps à vivre, s'il était déjà noyauté par des indicateurs. Elles arrêtaient beaucoup de déserteurs en ce moment. Plus personne, il fallait croire, ne voulait aller mourir sur Eumenes, la lointaine planète sur laquelle Taran affrontait depuis d'innombrables années sa rivale Omphalia. Les informations officielles en parlaient à peine, signe que les choses n'allaient pas au mieux. Dix ans auparavant, Kinov débutait dans la Police. Elle se souvenait qu'ils avaient alors fêté « une grande victoire qui allait rapidement mettre fin à la guerre ». Les autorités avaient organisé un défilé auquel elle avait participé, elle n'avait pas bien compris à quel titre. C'était il y a longtemps. Pendant les quelque temps qui avaient suivi, ils avaient placé un compteur dans la caserne qui marquait le nombre de tués ou de prisonniers omphaliens. Chaque augmentation significative était saluée de vivats. Les chiffres étaient si incroyables que même à l'époque, où le doute ne la tenaillait pas avec la même insistance qu'aujourd'hui, ils lui avaient semblé assez peu réalistes. Les compteurs avaient fini par être enlevés. À la fin, selon le compteur, toute la population omphalienne avait été vraisemblablement exterminée... Pourtant la guerre durait toujours.

Le sergent Kinov reçut l'adresse où elles devaient se rendre et une feuille de route autorisant l'utilisation d'un transport blindé.

« Ramenez le vivant cette fois-ci !

- À vos ordres, Lieutenant.

Kinov se mit au garde-à-vous sans broncher. Le Lieutenant Pes prenait un malin plaisir de lui rappeler une opération vaguement similaire –toutes les opérations étaient "vaguement similaires"- remontant à plus de trois mois. Une femme qu'elles devaient arrêter n'avait pas supporté les tirs de charges tétanisantes. Elle avait fait une crise cardiaque et elles n'avaient pas réussi à la ranimer. Pes lui avait cherché des noises pendant une bonne semaine avec cette affaire avant que le Capitaine n'intervienne en faveur du Sergent. La chose avait crispé le Lieutenant. Kinov l'avait depuis régulièrement sur le dos.

Elles étaient maintenant dans le transport blindé. À cette heure-ci, les axes de circulation, assez dégagés, permettaient d'atteindre la vitesse appréciable de 50 km/h. Le moteur ronronnait. Ce transport, monté sur six énormes roues, ressemblait beaucoup à un engin militaire, quoique dans l'armée, ils étaient généralement chenillés. La police utilisait largement ce type de véhicule, notamment contre les émeutes. D'ailleurs, avec un minimum d'aménagement, une arme de toit sur glissière pouvait être installée.

Ici, le blindage allégé dégageait un peu plus de place dans l'habitacle. Il pouvait transporter confortablement une douzaine de personnes avec leur équipement et Kinov s'y sentait généralement en sécurité quoiqu'il fut totalement aveugle.

De plus, ils n'étaient que sept, en comptant la pilote –un caporal qui semblait avoir dépassé l'âge de la fin du service actif- et son collègue, un sergent-chef entre deux âges, avec lequel Kinov arrangeait les détails de l'intervention. Comme le prévoyait la procédure, le véhicule les déposerait assez loin de leur objectif : à près d'un kilomètre. Elles atteindraient alors le plafond du niveau et progresseraient ensuite par les nombreuses passerelles jusqu'au toit de l'immeuble-objectif. Il n'y aurait plus qu'à descendre rapidement les étages jusqu'à l'appartement qu'elles cherchaient. Ce mode d'intervention leur permettait d'avoir la surprise avec elles.

Un peu plus tard, les membres de l'escouade RT.05601 aidées de leurs lunettes d'infravision, progressaient rapidement dans l'obscurité du sommet des immeubles du Niveau Zéro, sous l'immense dalle qui le séparait du Niveau Un. Leur entraînement s'avérait vital en ces lieux.

Elles avançaient dans une jungle de tuyaux, de fils et de canalisations de toutes tailles et de tous âges, certains dataient vraisemblablement de la fondation des dômes, il y avait de cela plusieurs millénaires. Elles empruntaient le labyrinthe de passerelles d'entretien ou rampaient sur des conduites à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de la circulation. Il arrivait qu'elles aient à utiliser des grappins. Seule l'expérience permettait de détecter à temps les zones trop corrodées pour supporter leurs poids ou les colonies de moisissures dangereuses. Kinov avait même rencontré à deux reprises un ptera-squirrel. Elles avaient heureusement réussi, à chaque fois, les abattre à temps. Cette faune et cette flore n'étaient fréquemment pas originaire de Taran dont la surface était depuis longtemps stérile et désolée. On supposait que des écosystèmes entiers étaient transportés fortuitement dans les cales des cargos interstellaires. Ponctuellement, la prolifération de certaines espèces pouvaient poser problème et donnait naissance à de vastes plans de désinfection.

Les toits des immeubles étaient interdits aux personnes non-autorisées et elles avaient le droit de tirer à vue sur quiconque. Les travaux sur ce réseau étaient rares et le personnel d'intervention devait avoir des tenues fluorescentes caractéristiques. Dans les niveaux inférieurs, on y rencontrait depuis peu des bandes d'enfants plus ou moins abandonnés. Quelques coups de feu dans le tas les faisaient décamper comme une volée de chauves-souris qui, elles aussi, ne manquaient pas de pulluler. Il était certain que dans les niveaux inférieurs la fréquentation des toits s'avérait beaucoup plus dangereuse. Kinov avait entendu parler des tireurs embusqués qui « cassaient du brimo ». En fait, elle n'avait jamais opéré en dehors du Niveau Zéro.

Aujourd'hui, le trajet, s'effectua sans encombre et après avoir descellé la trappe du toit de l'immeuble-objectif, elle se laissèrent tomber dans le couloir du dernier étage. À partir de ce moment, elles se supposaient détectées. Elles descendirent rapidement deux étages, suivant une

chorégraphie incroyablement rodée et impressionnante par son silence. Chacun couvrait à tout moment l'ensemble de l'escouade. Une seconde observation et une onomatopée dans la radio indiquait que la voie était libre. Chacun était rigoureusement à sa place au moment voulu. Kinov, maîtresse de ballet, ordonnait la descente en quelques mots.

Ces immeubles étaient tous bâtis sur le même modèle, elles avaient largement eu le temps de s'entraîner à y progresser en un temps record. A l'exercice, des cibles pouvaient surgir des portes ou des angles sombres.

Leurs silhouettes sombres, lourdement armées et engoncées dans des tenues de protection cachant le moindre centimètre carré de peau, terrorisèrent à leur passage une vieille femme qui s'enferma vivement chez elle

Les problèmes commencèrent dès la porte de l'appartement-objectif. Elle était bloquée par un loquet intérieur... Il fallait la faire sauter. Le sergent Kinov plaça les charges.

« A trois, on y va ! »

Kinov parlait dans un langage de signe à son escouade. Comme à l'exercice, elles étaient alignées et accroupies contre le mur prêtes à bondir dès que la porte s'ouvrirait.

« Trois »

Une des deux charges fit long feu et la porte ne sortit pas complètement de ces gonds. Le barrage protecteur de la routine cédait. Kinov jura dans le communicateur :

« Matériel de merde »

Adieu la discrétion, Pes ne manquerait pas de lui reprocher cela. Peut-être est-ce elle qui avait mal branché les fils ? Cela faisait des années que ça ne lui était pas arrivé. Elle hurla dans le communicateur :

« Tunamen, la porte ! »

Tunamen réagit au quart de tour : elle donna un coup de pied dans la porte ce qui acheva de la desceller. Quipe se déplaça en même temps pour la couvrir. Kinov entendit un coup de feu suivit immédiatement d'une rafale assourdie.

« Putain, vous me l'avez tué ! »

Kinov repensait encore au Lieutenant Pes. Tunamen répondit :

« Rassurez-vous je ne suis pas blessée, Sergent... Et je crois pas que notre bébé soit mort non plus. Par contre, j'ai eu une gonzesse avec. Ça fait deux. »

Son ton ironique déplaisait à Kinov au plus haut point. Mais elle avait raison de la charrier, elle s'était affolée.

« Zéro, Kinov, zéro... ». Son cerveau ne lui laissait donc aucun répit...

Elle se reprit :

« Comment ça, deux ?

- Comme ça se prononce, sergent.

L'escouade se mit en position dans l'entrée de l'appartement. Tout était silence. Un jeune homme et une femme étaient agités de soubresauts dans la pièce sur la gauche : l'effet classique des charges tétanisantes.

Kinov reprit la parole :

« Lequel des deux a tiré ?

- La fille.

- Mouais, il aurait du être seul. On les embarque tous les deux. Tunamen et Aduiov, occupez-vous des colis et vérifiez leurs codes. Damnose, garde la porte.

Les deux femmes se dirigèrent vers les corps. Ils étaient tout deux en sous-vêtements. Ils avaient l'air de sortir du lit. On s'occuperait de les rhabiller à la caserne. Aduiov sortit un lecteur de puce. Chaque citoyen sur Taran avait une minuscule puce électronique implantée à la naissance sous la peau de l'avant-bras. Elle déclinait toutes sortes d'informations dont le nom, la date de naissance, etc. L'absence de cette puce était un délit et son implantation était payante. Les plus démunis ou ceux qui vivaient en marge de la société en étaient par conséquent dépourvus.

Le caporal Adtuliov déclara :

« Pour le gars, on a tiré le bon numéro, la fille est une certaine Maria-Youlia E.Tonidine.

- Bon, remettez-les sur pied, confisquez l'arme et essayez de trouver la douille. Quipe, avec moi. On jette un œil, des fois qu'on aurait d'autres surprises.

Elles auraient dû être plus nombreuses. Les plus anciennes disaient qu'auparavant, elles ne partaient jamais en mission à moins de deux escouades. La guerre rognait jusqu'aux crédits normalement attribués à la Police. Les incidents étaient de plus en plus fréquents. Kinov se souvint de l'histoire qui circulait en ce moment. Une escouade avait été décimée lors de ce qui devait être une opération sans problème. Elle était tombée sur une bande lourdement armée alors qu'ils ne cherchaient qu'une fille fugueuse...

L'appartement était assez grand, une bonne centaine de mètres carrés. Le réseau « Paix » avait, semblait-il, les moyens. Il y avait des matelas dans tous les coins, des réserves de lyophilisés et des vêtements. L'ameublement brillait par son absence mais l'ensemble faisait assez propre. Il ne devait pas y avoir eu beaucoup de locataires. Néanmoins quelques inscriptions et 'œuvres d'art' d'un goût discutable aux yeux de Kinov étaient peinturlurées sur les murs. Elle fit signe à Quipe de partir sur la droite tandis qu'elle continuait sur la gauche. Soudain, alors qu'elle arrivait au fond de la dernière pièce, elle entendit un bruissement dans un placard.

« Un animal domestique ? Oh non ! Pas encore une de ces sales iguanes de Euboea ! »

Kinov avait déjà eu une expérience désastreuse avec un tel animal. Elle s'approcha sans bruit et ouvrit la porte d'un coup sec, le canon de son arme en avant.

Une jeune femme était recroquevillée au milieu de chaussures, de bottes et de vieux manteaux. Elle releva la tête et la fusilla d'un regard dont l'intensité la surprit. Elle était terrorisée. Ses yeux étaient brun vert -probablement des lentilles de contact. Elle connaissait ce visage. Kinov resta un moment interloquée.

« La fille en rouge... l'ange du Paradis... »

Son cerveau se remit soudain à fonctionner. Les questions affluaient. Elle eut soudain envie de partir en courant, de hurler. Pourquoi lui fallait-il toujours tout détruire ? Se rendre complice des massacres aveugles de cette guerre stupide qui absorbait leur jeunesse et leur beauté ? Qui absorbait leur vie.

La fille n'avait pas l'impression de se douter des tempêtes qui faisaient rage sous le masque qui lui faisait face. Comment pouvait-elle savoir qu'il y avait quelques heures à peine, ces yeux à présent cachés sous des lunettes polychromatiques, la dévorait dans la boîte de nuit où elle dansait ?

Est-ce qu'elle comprit d'avantage lorsqu'une main gantée lui caressa légèrement la joue, que la 'brimo' décrocha son masque en esquissant un timide sourire ? Et surtout, lorsque que celle-ci se releva en déclarant qu'il n'y avait personne de ce côté-là, avait-elle compris ? Kinov n'en était pas sûre. Qu'y avait-il à comprendre en fait ? Était-ce si important qu'elle comprenne ?

L'escouade descendit les deux prisonniers qui, encore sonnés, avaient retrouvé un peu l'usage de leurs membres. Ceux-ci marchaient péniblement sous les regards inquiets des voisins qui apparaissaient dans l'embrasure de leurs portes. Le transport était au rendez-vous. Kinov avait l'impression que le regard de Quipe pesait des tonnes dans son dos. Elle se doutait certainement de quelque chose.

Le sergent attendait l'orage, peut-être que ce soir, elle pourrait appuyer sur la gâchette de son arme...

De retour à la caserne, l'entraînement reprit son cours normal. La fin de la journée fut une torture. Kinov était sur les nerfs : elle s'attendait à tout moment à ce que le haut-parleur crache son nom. Elle essaya de ne pas perdre de vue Quipe. Mais la prière du soir se termina sans qu'elle ne soit d'aucune manière inquiétée.

Kinov n'osait croire que son acte de rébellion était passé inaperçu. Elle fut prise d'un fol espoir. Arrivée chez elle, elle se changea rapidement. Elle retrouva la Sophia Kinov qu'elle préférerait désormais, celle qui portait un petit haut blanc et une jupe noire. Elle se rendit immédiatement au *Paradis*, la boîte de nuit où elle l'avait vue danser. Elle espérait simplement la voir... simplement. Peut-être se faire reconnaître. Peut-être engager la conversion. Peut-être... Peut-être qu'elle serait reconnaissante... Peut-être.

Elle passa la première partie de la nuit à attendre puis la seconde à vider des bières. Evidement, la fille en rouge ne vint pas. Comment pouvait-elle savoir ? Et puis, était-ce vraiment elle qu'elle avait sauvé en refermant ce placard ?

Elle eut toutes les peines du monde à rentrer chez elle. Elle se coucha encore plus tard et plus saoule -si c'était possible- que d'habitude.

Le lendemain, elle arriva en retard d'une heure... C'était la première fois en dix ans.

* * *

Le Lieutenant Pes marchait de long en large dans son bureau. Le Sergent Kinov était figée au garde-à-vous un pas en avant de son escouade depuis de longues minutes. Pes semblait écumer de rage mais Kinov sentait la joie immense que lui procurait l'occasion de la prendre à défaut de l'humilier devant ses partenaires. Elle s'était résignée au pire.

« Sergent, vous savez ce que j'ai appris ? Vous avez laissé volontairement échapper un suspect lors de votre intervention d'hier. Pourquoi ? »

Elle essaya d'affermir sa voix. Elle avait envie de fondre en larmes.

« Un suspect, mon Lieutenant ? »

- Kinov me prenez pas pour une conne, il pourrait me venir l'envie de vous frapper ! Vous avez raté quelqu'un hier. C'est déjà une faute grave mais, en plus, vous l'avez laissé s'enfuir. C'est vrai, n'est-ce pas ?

Elle sentit sa voix devenir minuscule. C'était trop injuste, son uniforme n'était plus une protection...

« Non... »

Une puissance gifle lui fit venir les larmes aux yeux. Kinov se remit au garde à vous.

« Vous vous foutez de ma gueule Kinov. Je vous préviens, je pourrais m'énervé. »

Pes alla s'asseoir à son bureau, elle se saisit d'un feuillet.

« Les interrogatoires des deux personnes que vous avez arrêté hier sont formels, il y avait avec eux une dénommée Lamnia Corliovna, 23ans, 1 mètre 73, corpulence moyenne, cheveux brun, yeux verts, etc. au moment où vous êtes intervenues –avec une efficacité discutable d'ailleurs. De plus, une de vos équipières est formelle : elle a vu des traces de pas et elle vous a vu rester longtemps devant un ...hum... rangement. Or, vous avez affirmé à deux reprises qu'il n'y avait plus personne dans l'appartement. »

Kinov évitait de croiser son regard.

« Alors, Sergent, n'y avait-il pas Lamnia Corliovna, 23ans, 1 mètre 73, corpulence moyenne, etc. dans le rangement de cet appartement ? »

- oui, elle y était... mon lieutenant...

Kinov sentait des larmes couler sur ses joues.

« Bien, vous voyez quand vous voulez. Vous la connaissiez sûrement, cette Lamnia Corliovna ? Je me trompe ? »

- Je ne la connaissais pas, mon lieutenant.

- Kinov, arrêtez ! Je sens que je me crispe.

Pes se saisit du bâton anti-émeute qui traînait toujours non loin de son bureau puis se leva de son fauteuil. Espérant éviter des coups, Kinov reprit, sa voix était presque suppliante.

« Mon lieutenant ! Je l'avais déjà vue... »

- Bien. Où ça ?

- Dans une boîte de nuit du Niveau Moins Un, le Paradis... Je vous jure que c'est la vérité...

Elle se cacha le visage dans ses mains et pleura.

« Ah ! je vois une connaissance intime du sergent Kinov... »

Il y avait quelque chose d'obscène dans la manière dont elle avait insisté sur le mot « intime ». Kinov pleurait toujours debout la tête baissée. Elle avait l'impression d'être toute nue sous les regards concupiscents d'une foule.

« Caporal Adtuliov, Vous prenez provisoirement le commandement de l'escouade RT.05601, et foutez-moi cette épave au frigo en attendant que la cour disciplinaire statue sur son sort. »

Le Caporal claqua des talons et s'avança devant Kinov :

« Veuillez me remettre votre arme, sergent. »

Sans réfléchir Kinov lui tendit son pistolet. Elle s'essuyait les yeux avec la paume des mains.

Kinov avait l'impression de flotter dans ces couloirs qu'elle connaissait tant. Les visages se fermaient en la voyant passer. Au bloc prison, on lui confisqua sa ceinture, ses lacets et tous ses objets personnels. Elle eut l'impression que le Caporal Adtuliov lui glissait un mot gentil à l'oreille avant que la porte de sa cellule se referme bruyamment.

Elle s'allongea sur la couchette. Le calme de sa prison l'envahissait dorénavant. Elle n'avait plus envie de pleurer. Le Lieutenant Pes l'avait humiliée. Elle devait rêver de cette occasion depuis des années.

Kinov était finalement heureuse d'avoir donné une chance à cette fille, cette Lamnia Corliovna, qui lui était inconnue et qui le resterait sans doute pour toujours. Elle était heureuse que son sacrifice ait eu un sens, même infime. Enfin, elle avait eu la sensation d'être libre pour la première fois de sa vie même si cela n'avait duré qu'une poignée de secondes. Elle avait tout perdu pour un mirage, une illusion. Mais c'était une illusion de liberté qui lui semblait valoir toutes les fortunes de ce monde.

Kinov resta cinq jours enfermée. Cinq jours durant lesquels elle eut seulement droit à la visite d'une grosse gardienne qui lui portait son plateau repas. Le rythme de l'arrivée des plateaux était la seule indication puis lui permettait de garder la notion du temps.

Rapidement, elle subit les effets du brutal sevrage d'alcool et de médicaments auquel elle était soumise. Elle eut mal à la tête à se la taper contre les murs, puis ne put plus rien avaler, vomissant irrémédiablement toute forme de nourriture. Elle demanda en vain à voir un médecin. Sa situation s'améliora lentement d'elle-même. Le cinquième jour, elle mangeait normalement.

Au soir du cinquième jour justement, le capitaine Sarcinulov –accompagné de la grosse gardienne armée d'une matraque- entra dans sa cellule. Kinov resta assise sur sa couchette.

Il examina du regard les six mètres carrés, seulement occupé par une couchette, un lavabo et une cuvette, puis gratta son menton impeccablement rasé.

« Hum ? vous n'êtes pas mal installée ici. Quand j'étais jeune, j'ai été au « frigo », une fois... à l'académie militaire... j'ai pris pour un autre vous pensez bien... C'était bien pire qu'ici. Hum... »

Kinov le regardait avec des yeux ronds. Il lui tapa sur l'épaule et prit un ton paternaliste qu'elle trouva absolument déplacé.

« Je vais vous sortir de là, Kinov, ne vous en faites pas. Vous êtes un bon élément, je le sais. Vous êtes juste un peu surmenée, ça arrive à tout le monde. Hum... Je suis d'ailleurs sûr que votre séjour ici vous a fait le plus grand bien. »

Il s'arrêta, elle était censée dire quelque chose comme « oh oui, mon capitaine, je vous remercie, mon capitaine. » Il pouvait toujours se mettre cela dans le rectum.

« Je vais aller en cour disciplinaire ? »

- Hum... non, j'ai pu vous éviter cela. Mais vous allez changer d'unité. »

Malgré elle, un frisson lui parcourut l'échine.

« Rien de grave. Vous allez être affecté aux forces anti-émeutes du niveau -3. Ils ont besoin de monde en ce moment. »

Elle baissa la tête calculant en son for intérieur ce que cela signifiait pour elle. Elle connaissait par ouï-dire les histoires qui circulaient sur les Niveaux Inférieurs. Les Niveaux-Ouvriers comme on les appelait parfois. Elle sentait que les Ptera-Squirrels et les iguanes d'Euboea allaient devenir de bons souvenirs...

« Eh bien ? Vous ne me remerciez pas ? ... ça m'apprendra à me fatiguer pour les gens. »
Il partit en haussant les épaules et la porte se referma.

* * *

Elle rentra chez elle le soir même. Elle posa sur le sol le lourd sac qui contenait ces affaires personnelles.

Curieusement, elle crut un moment que ce changement lui ferait le plus grand bien. Briser cette étouffante routine, ne plus revoir cette caserne et le Lieutenant Pes, provoqua chez elle une bouffée d'optimisme qu'elle ne s'était pas connu depuis bien longtemps. Elle se coucha sans toucher une goutte d'alcool. Finalement, elle avait peut-être eu tort de ne pas remercier le capitaine Sarcinulov.

Le lendemain, elle se leva tôt pour être à l'heure. Sa nouvelle affectation était exactement sous l'ancienne mais trois niveaux plus bas. Elle avait calculé qu'il lui faudrait bien une heure pour descendre en utilisant les ascenseurs. En fermant sa porte sur son palier, elle envisagea sereinement un déménagement. Elle restait sergent, mais sa solde avait perdu cinq échelons d'ancienneté. Cependant, avec ses économies, elle pouvait encore espérer se trouver quelque chose de plutôt coquet. Enfin, tout cela était peut-être secondaire.

Elle arriva en avance. Des ordures jonchaient le devant de la caserne qui était, à quelques détails près, la copie conforme de celle du Niveau Zéro. Une équipe d'ouvriers effaçait des inscriptions sur la façade décorée d'impact de balles. Elle remarqua que l'entrée était quasiment obstruée de sacs de sable. Une arme laser antipersonnel était en position et pointée vers la rue. D'ailleurs, les deux pâtés d'immeubles les plus proches avaient été réduits à l'état de gravats, sûrement par mesure de sécurité. Elle déclina son identité à la factionnaire équipée d'une combinaison pare-éclats intégrale. Cette dernière la laissa entrer après avoir vérifié son identité sur la puce de son avant bras. Elle ne prit même pas la peine de faire le salut réglementaire.

« Où suis-je tombée... »

Kinov était attendue par le Capitaine Gyuniathi, un homme qu'une cinquantaine d'année, le visage défiguré par un œil bionique. C'était un géant aux poils roux, bâti tout en muscles et dont les mains ressemblaient à des battoirs.

« Sergent Kinov, je présume ? »

Elle se mit au garde-à-vous.

« Repos. On m'a annoncé votre venue. Bienvenue au Niveau Moins Trois. Ça va vous changer. Ici vous verrez, c'est la guerre. On m'a transmis votre dossier. »

Il tapota une pochette sur son bureau.

« Il faut que vous compreniez qu'ici on tue ou on est tué. J'ai perdu cinq éléments le mois dernier. On se tient à carreau où un laser vous refroidit la chatte, si vous voyez ce que je veux dire... »

Il la regardait dans les yeux, Kinov était assez intimidée par la sinistre lumière rouge qui bougeait dans son œil artificiel. Cette salope de Pes lui avait fait une sacrée réputation...

« Ah j'oubliais. C'est bientôt l'heure de la prière du matin, vous lirez ça après le prêche. »

Il lui tendit un papier.

« C'est votre autocritique. »

Oh non ! On lui imposait aussi cela ! L'autocritique était une manière très prisée d'expiation. D'ordinaire, il fallait s'accuser en public des pires fautes. Particulièrement cruel et humiliant, ce type de punition restait fréquent. Mais là, on avait composé le texte pour elle. Une fois sortie du bureau, elle jeta un œil sur le papier, une bonne page de petits caractères.

« Je suis indigne d’être aujourd’hui parmi vous. »

Ça commençait fort.

« Je me suis faite complice de malfaiteurs qui œuvrent pour la chute de notre bien aimé Gouverneur. Je me suis laissée séduire et prostituer par ces rebelles impies. »

« Je suis une traînée, une chienne lubrique... »

Il allait falloir lire cela...

« Je mérite la pire des punitions, mais dans son extrême mansuétude, le Gouverneur, par l’Empereur inspiré, m’a donné une chance de racheter mes fautes... »

Et Kinov lut cela devant tout l’effectif de la caserne... Elle lut d’un ton monocorde qui frisait l’absence, comme s’il s’agissait de quelqu’un d’autre.

Évidemment, cela jeta un froid lors de la présentation avec son unité. Dans les forces anti-émeutes, elle avait neuf femmes sous son commandement. Elle n’eut guère le temps de se familiariser avec l’équipement –assez vétuste au premier coup d’œil- qu’une alerte générale résonna.

Immédiatement, la caserne se transforma en ruche. Toutes enfilèrent leurs équipements. En quelques minutes, l’ensemble des escouades – soit deux cent cinquante femmes environ- se regroupèrent en salle de briefing. Le Capitaine Gyuniathi les harangua :

« Un rassemblement illicite est signalé dans le secteur des usines Rittenoff. Nos collègues des 589^e et 43^e brigades déjà sur place sont débordés. C’est à nous d’intervenir. Soyez digne de votre brigade ! En avant ! »

Tous se ruèrent aux transports. Kinov suivit le mouvement. Les véhicules démarrèrent dans un immense fracas. Kinov remarqua que leur blindage était plus important que ceux dont elle avait l’habitude. La porte de la caserne s’ouvrit et les transports déboulèrent comme une horde furieuse sur la chaussée. Les véhicules civils s’écarterent pour leur laisser le passage.

En une demi-heure, tout le monde se retrouva sur place. Pendant qu’ils se déployaient, l’œil exercé de Kinov dénombra près de deux mille personnes qui s’étaient sur la grande place qui leur faisait face. Visiblement, ils protestaient contre la fermeture d’une usine qui les mettait à la rue. Leurs dirigeants avaient obtenu le droit d’employer des travailleurs forcés. C’était ce qu’indiquaient les banderoles et les pancartes peintes à la hâte. Kinov et ses collègues étaient environ sept cents et disposaient en plus de près de soixante véhicules. Elle connaissait aussi ce genre d’opération, régulièrement son escouade était appelée en renfort par les forces anti-émeutes.

La charge allait probablement être décidée. Il n’y avait pas à dire, elles étaient impressionnantes avec leurs uniformes gris foncé : casque lourd à visière, armure carapace, bouclier et matraque électrique. Il fallait attendre que les guetteurs juchés sur le toit des véhicules aient identifié les meneurs pour pouvoir les inculper après leur arrestation.

La tension montait. Quelqu’un derrière Kinov cria :

« Ca y est ! L’ordre est donné ! »

En rythme, les policiers abattirent leurs matraques sur leurs boucliers jusqu’à produire un vacarme assourdissant. Cela annonçait le début de l’assaut. Puis, ils se mirent à avancer, d’abord lentement, puis de plus en plus vite jusqu’à courir. Ils rompirent les rangs et la mêlée s’engagea. Certains rebelles étaient déterminés et le combat fut rude.

D’habitude, Kinov aimait se battre : elle aimait cette tension avant le combat puis les décharges d’adrénaline pendant, donner des coups et en recevoir aussi parfois, le danger : c’était excitant et ça éloignait pas mal la routine. Aujourd’hui, tout cela lui semblait barbare, cruel et surtout inutile. Elle frappait avec peu de conviction.

Rapidement les forces de l’ordre prirent le dessus. Les moins motivés des manifestants commençaient à fuir. Soudain, elle entendit un coup de feu tout proche. Kinov se retourna et vit un policier à terre. Elle se rapprocha aussitôt. Des collègues étaient penchées sur le corps. L’une d’elle faisait le signe signifiant «mort». Le coup de feu n’était pas passé inaperçu. Les manifestants savaient par ouï-dire ou par expérience ce qu’il se passait après un coup de feu sur un policier

pendant une rixe. Les plus sensés fuirent. Toutes les escouades engagées rompirent le contact et se replièrent jusqu'aux transports où ils troquèrent la matraque et le bouclier pour le fusil à air comprimé. L'assaut changea de tournure. Les rebelles, submergés par d'une panique légitime, prirent leurs jambes à leur cou. Derrière eux, on tirait à vue. Kinov essayait de viser au-dessus des têtes.

Une demi-heure plus tard, la place était jonchée d'une cinquantaine de corps. Certains étaient achevés à coups de matraques. Personne ne savait si le tireur était parmi eux. Les meneurs localisés avant l'assaut était encore en liberté et il y avait des blessés parmi les forces de l'ordre. Mais l'escouade de Kinov était apparemment intacte. La place était dégagée, mais tous savaient combien le risque était grand que le quartier explose dans la violence. Aussi l'armée avait été appelée pour les remplacer et établir la loi martiale dans le secteur pendant quelques jours, le temps que la tension retombe.

Kinov était taciturne. Plusieurs fois, il lui avait semblé voir le visage de la fille en rouge dans la foule. Elle se demandait avec inquiétude si elle n'était pas en train de renouer déjà avec ses vieux démons. Elle eut soudain envie de descendre quelques bières.

Enfin, elles rentrèrent la caserne. L'ambiance était bonne dans le transport, ses coéquipières semblaient détendues et ne faisaient pas attention à elle. Elles avaient droit à une pause d'une demi-heure avant de reprendre l'entraînement. Kinov se rendit au vestiaire, se dévêtit et entra dans les douches collectives. Il n'y avait personne, c'était curieux. L'eau avait toujours un effet apaisant sur elle, elle la laissa couler doucement et ferma les yeux. Elle ne pensait plus à rien. Quelle délicieuse sensation !

Soudain quelqu'un la tira violemment en arrière et on lui enfila un sac de tissu sur la tête, obscurcissant sa vue. Plusieurs personnes riaient et criaient autour d'elle. Elle se débâtait mais rien y fit, le sac était fermement attaché autour de son cou. Elle frappa quelqu'un d'un coup de poing avant de glisser à terre.

« Aïe, mais c'est qu'elle me ferait mal ! » s'écria une voix féminine.

« Je crois qu'il est temps de lui souhaiter la bienvenue dans la 301^e ! Non ? »

Plusieurs voix approuvèrent bruyamment. Kinov reçu aussitôt un coup de matraque électrifiée, les mêmes qui avaient servi, à l'instant même, à disperser les manifestants. Elles étaient réglées là à faible puissance : le coup était relativement amorti, mais la décharge électrique qui provoquait de douloureuses contractions. Une pluie de coups s'abattit sur son corps, personne ne la frappait au visage, ça risquait de laisser des marques. Elle criait à l'aide : seuls des rires et des jurons répondaient... rien que des voix féminines. Elle en reconnaissait quelques-unes : elles faisaient partie de son escouade. Kinov réussit à se mettre en boule. Ces décharges électriques lui faisaient souffrir le martyr, le moindre de ses muscles était une plaie. Elle allait perdre connaissance.

« Arrêtez les filles, je crois que ça suffit... elle a son compte... »

- Mouais, elle est pas bien solide.

- En tout cas, c'est un joli morceau de femme, notre sergent.

- Méfie-toi, c'est « une chienne lubrique », elle le disait ce matin !

Tout le monde éclata de rire.

« Tiens je vais lui en donner à la chienne lubrique. Vous m'aidez à la tenir ? »

- Oh non ! tu vas pas y faire...

- Si.

Kinov se sentit soulevée du sol. Ces muscles saturés de chocs électriques ne lui répondaient plus. Elles lui écartèrent les jambes et plongèrent une matraque dans son vagin. Le choc électrique la secoua toute entière et elle poussa un cri de douleur strident.

« Héhé, on dirait qu'elle aime ça, la salope. »

- Arrête, Frederica... Arrête...

Un autre choc électrique lui parcouru l'échine, puis un autre... puis un autre... puis un autre...

Kinov s'évanouit enfin.

Elle se réveilla allongée à l'infirmerie. Elle avait encore du mal à bouger. Les derniers événements lui revinrent instantanément en mémoire, mais ses yeux restèrent secs. Une infirmière entra.

« Bonjour, vous vous réveillez juste ? ça va ? ... Oui... Elles y sont allés un peu fort. Les bizutages sont toujours un peu violents ici... En plus, vous venez d'un niveau supérieur... Ici, c'est différent... Il faut comprendre. Mais maintenant, ça va aller mieux, j'en suis certaine. Vous serez acceptée parmi elles. Il faut en passer par là... hum... Enfin, il vous faut beaucoup de repos. Le Lieutenant vous a signé deux jours de permission... je vous pose le papier là, hein. Vous pouvez partir quand vous voulez, si vous avez besoin de quoique ce soit, n'hésitez surtout pas. Hein ? Bon je vous laisse. Vos affaires sont toujours dans votre vestiaire. Vous voulez que j'aille les chercher ? ... J'y vais. Si vous avez besoin de quoique ce soit d'autre, n'hésitez pas, hein. Bon, j'y vais, je reviens tout de suite. »

Elle regardait vaguement l'infirmière. Cette dernière ferma précautionneusement la porte derrière elle. Kinov n'avait plus qu'une idée : tuer cette Frederica et fuir pour n'importe où. N'importe où mais ailleurs.

Le sergent resta encore quelques heures allongée. Dès qu'elle put marcher, elle quitta la caserne et rentra chez elle. Dans sa tête, la colère qu'elle éprouvait n'obscurcissait pas son jugement. Elle raisonnait froidement et méthodiquement. La douche qu'elle prit ne la calma pas : elle mit simplement de l'ordre dans ses idées. Elle commença à remplir un grand sac de vêtements et d'objets qui lui paraissaient essentiels dans la fuite qu'elle préparait. Les photos et les médailles étaient éparpillées sur le sol. Elle prit aussi son pistolet laser et le coinça dans son dos avec la ceinture de son pantalon.

Elle se rendit au distributeur de monnaie et retira de son compte la somme maximum qu'elle pouvait en une journée. Elle cacha quelques grosses coupures au fond de son sac et dans la doublure de son blouson.

Enfin, elle s'accorda une pause et s'allongea sur sa couchette. Le sommeil ne vint pas.

Quelques heures plus tard, elle remit son uniforme et sortit de son appartement en l'embrassant du regard une dernière fois. Elle ne verrouilla pas la porte.

Elle descendit ensuite jusqu'à son garage où l'attendait le véhicule biplace qu'elle n'utilisait que rarement. C'était une voiture à trois roues comme on voyait tant sous les dômes taranais. Elle était ridiculement petite à côté des transports de police. Kinov mit des vêtements civils et son grand sac dans le coffre. Elle se dirigea vers la caserne du Niveau Zéro où elle avait passé tant d'années. Bien que la circulation fut encore relativement fluide, elle eut du mal à trouver une place pour se garer.

Elle entra en présentant sa carte. Elle ne connaissait pratiquement personne, c'était les équipes « nocturnes ». L'activité était exactement la même que le « jour ». Elle se dirigea vers l'armurerie. En tant que sergent des BMOs, elle y avait un accès libre, et il était peu probable qu'ils aient actualisé les codes d'entrée fonctionnant avec la puce d'identité de l'avant-bras. Elle salua la gardienne qui leva à peine la tête de son journal-papier.

« Vous êtes nouvelle ? »

- Non, j'ai changé de tranche horaire.

- Ah, bon... N'oubliez pas de remplir le formulaire.

- Ok.

La gardienne se replongea dans son journal.

La lourde porte blindée de l'armurerie s'ouvrit dans un chuintement.

Elle rembourra ses vêtements et ses poches d'explosifs, du genre de ceux utilisés pour faire sauter les murs et les cloisons. Ils étaient de la même taille que les autres -relativement réduite- mais leur puissance était simplement terrifiante. Leur emballage que Kinov ôtait systématiquement leur donnait la forme de bâtonnets, mais ils étaient très malléables. Elle pouvait les aplatir afin qu'il ne déforme pas les plis de son uniforme ce qui aurait pu mettre la puce à l'oreille de la factionnaire. Elle se servit également une grosse poignée de minuteurs et de détonateurs télécommandés. Finalement,

elle trouva quelques batteries compatibles avec son pistolet laser. Ce furent ces dernières qu'elle montra à la gardienne en remplissant le formulaire. Celle-ci ne fit aucun commentaire.

Comme transportée par une force irrésistible, marchant rapidement, Kinov se rendit dans la grande salle où était dite la prière. Elle était vide à cette heure-là. Elle repéra facilement le siège où depuis des années s'asseyait le Lieutenant Pes pour les prières du matin et du soir. A genoux, elle fixa une charge et un minuteur. Quelques secondes lui suffirent pour programmer l'explosion pour le milieu de la prière du matin. Elle se releva et vérifia si son dispositif était invisible. Elle fut tentée d'en mettre une autre sous le banc de son ancienne escouade. Elle se ravisa finalement : celles qui survivraient à l'explosion, ce qui était hautement probable vu leur éloignement de la charge, seraient absoutes. Elle n'en voulait même pas à Quipes qui, après tout, avait témoigné contre elle. Elle les regretterait finalement.

Elle sortit de la caserne sans plus être inquiétée.

Elle reprit son véhicule et descendit au Niveau Moins Trois. La circulation était plus dense. L'entrée dans la caserne fut aussi facile. Par contre, il y avait plusieurs personnes dans la salle de rassemblement et de prière. Kinov dut improviser. Elle se rendit dans les vestiaires. Il n'y avait personne : l'escouade de nuit était sans doute à l'entraînement. Elle piégea la porte du casier de Frederica, son nom y était inscrit dessus. Dès qu'elle ouvrirait son vestiaire, la charge exploserait volatilissant la pièce et ses occupants. Elle eut assez de mal à cacher l'explosif mais il était parfaitement invisible tant que l'on ne montait pas sur un des tabourets ou un banc de la pièce pour regarder le dessus des armoires métalliques.

Elle se dirigeait vers la sortie lorsque l'infirmière qui l'avait soignée la croisa dans le couloir. Les horaires de l'infirmerie étaient particuliers.

« Sergent Kinov ? Que faites vous là ? Vous êtes en permission. Dites-moi... Ca n'a pas l'air d'aller beaucoup mieux. »

Elle bafouilla l'explication qu'elle trouva sur le moment.

« Je voulais vous remercier de ce que vous avez fait pour moi... »

- Oh mais c'est tout naturel, c'est mon boulot. Mais peut-être avez-vous envie de parler. Dans ces cas-là, la parole est souvent un bon remède. Suivez-moi, je vous en prie. »

Il n'y avait pas moyen de s'esquiver sans paraître suspecte. Kinov la suivit.

« Venez, on sera tranquille là. Allongez-vous sur le lit.

- Vous savez, je n'ai pas grand-chose à vous dire...

- C'est moi qui parlerais alors.

Et l'infirmière ne se fit pas prier. Kinov apprit dans le désordre que son prédécesseur avait été grièvement blessé en opération et qu'elle ne pourrait plus jamais remarcher. Elle lui récita aussi l'historique de chaque membre de son escouade. Elle disait qu'elle devait pardonner. Kinov commençait à regarder la pendule électronique. Elle avait encore deux heures avant la première explosion au Niveau Zéro. Elle n'en pouvait plus. Elle cria :

« La ferme ! »

L'infirmière la regarda interloquée. Kinov l'empoigna par les pans de sa blouse et l'attira vers elle. Elle lui parla dans l'oreille avec un rythme saccadé.

« Dans quelques heures, je serai libre. Vous entendez : libre ! Dès que je sors d'ici, je jette mon uniforme dans la première poubelle venue. S'en sera fini du Sergent Kinov par ci, du Sergent Kinov par là. Avec les ordures, mon bel uniforme ! Vous aussi, vous n'êtes que des ordures. Des ordures que je m'emploie à nettoyer... Tiens, mettez votre main dans ma poche là. »

L'infirmière, affolée, s'exécuta. Elle glissa la main dans l'une des poches de l'uniforme de Kinov. Elle en sortit une espèce de pâte grisâtre.

« Mais...qu'est-ce ? de l'explosif !

- Oui de l'explosif. Pour nettoyer ma pitoyable vie des ordures que j'ai eu le malheur d'y rencontrer.

- Vous... vous êtes folle !

- Oui, peut-être. Ou je l'étais avant.

Sur ces paroles, Kinov enserra l'infirmière et provoqua un bref mouvement de la nuque de cette dernière. Les vertèbres craquèrent instamment et le corps inerte s'affaissa sur le sol.

« Mais c'est peut-être vous qui êtes tous fous, et moi qui suis devenue sage. »

Elle fouilla les poches de l'infirmière. Elle y trouva la clef d'un des placards de la pièce dans lequel elle enferma le corps non sans mal. Il faisait un certain poids.

Kinov sortit de la pièce. Personne ne faisait attention à elle. Elle put quitter la caserne sans problème. Revenu à son véhicule, elle se changea. Son uniforme disparut dans une poubelle. Elle piégea sa voiture –qui serait rapidement retrouvée- et rangea soigneusement les explosifs qui lui restaient. Elle prit son grand sac sur le dos et s'en retourna vers la caserne. Là, elle s'adossa à une des ruines qui y faisait face. Elle se rendit alors compte qu'elle avait très faim et acheta une espèce de pain fourré à un marchand ambulant. Elle mangea et attendit. Une paire d'heures plus tard, après avoir assisté au turn-over des équipes, elle entendit une explosion assourdie à l'intérieur de la caserne. L'alarme générale se déclencha. Elle imagina tout le monde en train de courir dans tous les sens. Frederica et ses collègues ne devaient plus être que des petits tas de cendres.

« Comme le Lieutenant Pes, depuis ... »

Elle regarda sa montre.

« 17 minutes. »

Un sourire aux lèvres, étrangement soulagée, elle endossa son sac et commença à descendre vers les Niveaux Inférieurs. Là où la police n'avait aucun pouvoir.

CHAPITRE II : Lamnia Corliovna

Lamnia Corliovna était cachée au Niveau Moins Deux.

Ce niveau était un enchevêtrement incroyable de béton. Les immenses bâtiments gris qui y servaient de logements tombaient en ruines. En ces lieux, aucun entretien, les conditions de vie des habitants y étaient misérables. Avec les niveaux Moins Trois et Moins Un, il était de ceux où battait le cœur industriel de Taran. De là sortaient notamment les armes qui tuaient dans de nombreux conflits dans la galaxie. Ici, la main-d'œuvre était nombreuse et bon marché. Les usines appartenant à quelques milliers de familles exploitaient la masse du petit peuple en se maintenant au plus près de lui. Le temps de travail imposé était généralement de 12 heures par jour et tous au-dessus de dix ans pouvait être embauché. La production ne stoppait jamais. Comme partout ailleurs, le rythme de vie restait articuler sur le «jour» et la «nuit». Le «jour» commençait à 8 heures et finissait à 8 heures. Les ouvriers étaient de fait divisés en deux catégories : l'équipe diurne et l'équipe nocturne. Les commerces et les services suivaient le même rythme. La différence entre les cycles n'était même pas rendue par l'éclairage qui restait invariablement déficient.

La police et l'armée, avec des moyens lourds, étaient omniprésentes à l'extérieur des usines. De plus, les industriels entretenaient, pour là plupart, des armées privées chargées du maintien de l'ordre dans leurs propriétés et lors des opérations de recrutement.

La situation dans ces quartiers était régulièrement explosive, ce que la surpopulation n'arrangeait pas. Le chômage atteignit plus de 30% et de nombreux gangs se partageaient le Niveau. Ces derniers étaient souvent en collusion avec les armées privées jusqu'à ce que les deux se confondent. Ici, pourtant, l'ordre régnait au moins en apparence car les forces du Gouverneur n'hésitaient pas à ouvrir le feu de manière disproportionnée à la moindre provocation. On disait : « Dix blindés pour un pet de mouche, un bataillon pour un jet de pierre ».

Lamnia Corliovna vivait depuis dix jours dans une chambre d'ouvrier avec le plus strict minimum. Ses seules distractions dans ce dénuement tout monastique étaient un vieux visioscope et la visite quotidienne d'Emi, une vieille ouvrière encore ingambe qui lui portait de quoi manger. Elle ne sortait quasiment pas et son isolement forcé lui pesait. Elle avait beaucoup réfléchi aux derniers événements.

Le visioscope grésillant ne captait que trois chaînes de la cinquantaine disponibles ordinairement.

« Trois chaînes gouvernementales... »

Les programmes étaient d'une pauvreté qui d'ordinaire la faisait exploser de rage. Snobant, les idylles larmoyantes et les reportages à la gloire du cher gouverneur ou de son armée, elle suivit particulièrement les documentaires animaliers sur la faune exotique d'Euboea. La beauté de la nature la laissait rêveuse. Elle avait eu une enfance de privilégiée, elle avait déjà vu des arbres. C'était dans un musée botanique au Niveau Cinq, dans lequel elle était allée avec ses parents. Elle regardait aussi avec attention les informations, s'exerçant à décrypter la langue de bois des intervenants. Ce jour-là, les journaux s'ouvrirent sur les nouvelles de la guerre contre les omphaliens qui se passait sur la planète Eumenes. Leurs forces avaient, paraissait-il, repoussé avec audace une offensive majeure de l'ennemi. Cette guerre, elle y était presque habituée, elle était née avec, ses parents aussi. Presque tous les jeunes hommes y partaient, certains en revenaient, parfois invalides. Enfant, encore naïve, elle se souvenait avoir demandé en classe à la sœur qui leur enseignait si les omphaliens sentaient mauvais et que s'était pour cela qu'il fallait les exterminer. Elle avait oublié la réponse qu'on lui avait faite. En quelque sorte, elle s'était engagée contre cette guerre, contre les guerres humaines, parce qu'elle avait découvert que leurs ennemis étaient des hommes fait de chair et de sang comme eux, et qu'ils avaient des familles eux aussi.

« Et que nous aussi, nous sentons mauvais, pensait-elle reprenant ses mots d'enfant.

Pour elle et pour ses camarades du groupe «Paix», l'humanité devait cesser de s'autodétruire pour pouvoir prospérer. Ils savaient bien la guerre inévitable, car des extraterrestres osaient tenir tête à l'homme, légitime possesseur de la galaxie.

« Les humains seraient déjà les maîtres de l'univers, s'ils combattaient tous unis sous la bannière de l'Empereur. »

Quant à l'Empereur, elle y croyait, bien sûr, comme tout le monde. Le Credo Impérial était le fondement, la base même, de l'empire humain. Mais elle n'allait plus au temple, par réaction à l'overdose subie chez les sœurs et peut-être aussi à cause de son « esprit rebelle » mentionné dans son dossier scolaire.

Elle avait rompu depuis un an avec sa famille et elle suivait avec une faible assiduité les cours de la faculté de médecine : c'était la troisième fois qu'elle échouait aux examens de fin d'année. Elle se donnait à fond pour le mouvement.

Le mouvement Paix était né six ans auparavant de la fusion de trois associations étudiantes. Il gardait de ces origines le principe d'un triumvirat dirigeant élus à bulletins secrets dans chacune des trois cellules qui le composaient. Lamnia était depuis peu la présidente de la cellule « Médecine » nommée ainsi car la majorité des membres fondateurs étaient issus de cette faculté et elle connaissait les présidents des deux autres cellules : Boris de la cellule « Technique » et Fedor de celle de « Droit ».

En théorie, les cellules devaient être indépendantes et strictement organisées en sous-groupes totalement autonomes. Ces préoccupations de sociétés secrètes la faisait bien sourire car tout le monde connaissait presque tout le monde. Elle, par exemple, n'était censée connaître que les chefs des groupes de sa cellule et les membres du triumvirat. Dans les faits, elle connaissait une bonne partie de sa cellule. Mais voilà, maintenant, Youlia avait été arrêtée et elle en savait beaucoup trop... largement de quoi faire démanteler la cellule « Médecine ».

Elle ne se leurrait plus : le mouvement « Paix » n'avait pas d'assise populaire. Il faisait partie d'une myriade de petits mouvements de contestation aux ambitions particulièrement dispersées, des plus radicaux aux plus conventionnels. Il n'était même pas le plus important. Ces militants étaient pour la plupart recrutés dans les universités des Niveaux Médiants et leurs réseaux étaient le plus souvent constitués d'amis attirés par le côté grand frisson des réunions secrètes, plus que de réels sympathisants à la cause. Mais elle était convaincue que la lutte n'était pas vaine : c'était pourquoi Lamnia se donnait au maximum.

Au sein du mouvement, depuis qu'elle avait été élue, elle passait pour une modérée. Elle observait avec inquiétude, une certaine radicalisation du débat dont Boris, de la cellule « Technique », était le chantre. Pour faire sortir le mouvement de l'ombre, il se prononçait pour des actions d'éclats. Elle avait entendu des mots comme assassinat et attentat et elle en avait frémi. Depuis, elle menait une sorte de croisade au sein du groupe pour rappeler le principe fondateur : non à la guerre entre les hommes.

Elle martelait à la tribune des réunions clandestines qu'il fallait unir les mouvements contestataires de tous les niveaux pour leur donner un réel poids social, puis se faire entendre du pouvoir et, enfin, le faire fléchir avec des manifestations de masse, des grèves et des occupations d'usines. Tout cela sans violence.

Sous son impulsion, sa cellule avait récemment mis en place un petit réseau de caches pour aider les appelés à désertir. Mais voilà, le premier garçon qu'ils avaient aidé était désormais dans les griffes des « brimos ». L'action de la cellule « Médecine » avait valeur de test pour les autres qui pourraient l'imiter à l'avenir.

Par ailleurs, elle avait également pris une initiative unilatérale qui n'avait pas été appréciée de tous : elle était entrée en contact avec le mouvement ouvrier "Lutte Solidaire", duquel elle espérait un écho favorable.

Malheureusement après une soirée bien arrosée, son amie Youlia n'était pas restée insensible aux charmes de ce garçon nommé Théo, le premier jeune déserteur que « Paix » aidait. Elle s'était laissée convaincre de passer la nuit avec lui. Après tout, leur premier « client » devait garder un souvenir agréable de son séjour. Les jeunes hommes manquaient souvent d'expérience pour les choses de l'amour, celui-ci ne faisait pas exception ; Youlia était toutefois plus douée.

Au matin, les «brimos» avaient débarqué et maintenant elle était séquestrée ici et ne pouvait plus rien faire. Elle ne savait même pas à qui elle devait cette cachette.

Après que cette femme-policier l'eut mystérieusement épargnée, elle avait tout d'abord pensé à un piège mais malgré l'intense réflexion qu'elle avait accordé au problème, elle ne voyait pas l'intérêt qu'il pouvait y avoir à la laisser en liberté. Les circonstances de ce sauvetage inespéré la troublaient encore plus. Qu'avait voulu dire cette femme en ôtant son masque ? Elle voulait se faire reconnaître. Mais pourquoi ? Lamnia avait beau fouiller sa mémoire, elle ne la connaissait pas. Peut-être y avait-il au sein même des «brimos» des mouvements aux idéaux proches des leurs ? Dans ce cas, elle lui aurait sûrement parlé. Pourquoi lui avoir simplement caressé la joue ? C'était plutôt à sa personne que cette femme semblait s'être attaché. Lamnia était perplexe.

Une fois, l'appartement déserté, elle avait prit le risque de sortir de sa cachette. Des voisins commençaient à s'agglutiner devant la porte arrachée attendant que le plus hardi d'entre eux donne le signal du pillage. La vue d'une jeune femme en serviette de bain les surpris et provoqua un grondement de conversations. Ils la virent sortir quelques minutes plus tard vêtue d'une robe rouge. Lamnia fendit sans un regard le groupe qui lui barrait le passage.

S'assurant de ne pas être suivie, elle se rendit immédiatement chez une membre de sa cellule qui habitait non loin : Maria. Elle était justement chargée de cette cache. Elle n'était pas au courant que ce qui venait de se passer. Son récit l'affola.

« Ils vont venir chez moi aussi... Youlia et Théo connaissent mon nom. Ils vont parler. C'est sûr. Empereur-Dieu, je suis foutue. Que faire ?.. Je suis foutue... »

Elle se mit à pleurer et Lamnia dut la calmer.

Assise en face de Maria avec de quoi écrire, Lamnia faisait la liste des gens dont Youlia pouvait connaître les noms. Heureusement, une des conventions du réseau était de toujours s'appeler par son prénom, à défaut de véritable anonymat. Elle nota six noms. Ces six-là étaient les amis les plus proches de Youlia. Il y avait des amies étudiantes, un ancien amant, Maria et elle-même. Bien sûr, Youlia était en contact avec d'autres membres du réseau mais Lamnia ne les connaissait pas tous ou n'avait simplement aucun moyen de les contacter. Elle voulait les prévenir et leur demander de disparaître pendant quelque temps. Elle se rendait compte que même si elle arrivait à en sauver quelques-uns, la cellule « Médecine » était déjà détruite. Même si personne n'était arrêté tout de suite, qui pourrait un jour savoir si Youlia avait parlé ou non ?

Maria lui donna quelques vêtements de rechange. Lamnia était consciente que sa robe rouge ne lui garantissait pas tellement la discrétion. Finalement elle décida de prévenir le maximum de personnes possible, en particulier Fedor et Boris, les présidents de deux autres cellules. Comme Maria ne voulait absolument pas qu'elle utilise son visiophone, elle se rendit dans un bar, non loin. Là, elle s'installa devant un appareil et appela une bonne partie de son carnet d'adresse. L'affolement dominait chez ses interlocuteurs

« Comme s'ils ignoraient que nous avions des activités illicites. »

Certains la déçurent vraiment par leur lâcheté. C'était dans les pires moments que l'on reconnaissait les vrais amis disait-on ; elle n'en avait pas beaucoup finalement... Certains fondaient en larmes et d'autres menaçaient de tout dire s'ils étaient inquiétés. Ce dernier argument était ridicule. Ils diraient tout de toute façon, ce n'était qu'une question de temps. Les « brimos » employaient conjointement la torture et les drogues hallucinogènes.

Elle n'arriva pas à joindre Boris. Fedor fut très mécontent d'être appelé.

« T'es folle ! M'appeler, ici ! »

Elle dut le rassurer : elle l'appelait d'un bar, la ligne n'était pas à priori sur écoute.

« Laisse tomber ta cellule. C'est toi qu'ils ne doivent pas attraper. »

« Parce que je suis la seule à pouvoir vous faire tomber... compléta Lamnia mentalement.

Fedor lui donna l'adresse d'une planque au Niveau Moins Deux qu'il entretenait, au cas où. Lamnia lui fit remarquer que c'était à plus de cent kilomètres de là. Il annonça finalement qu'il envoyait quelqu'un la chercher. Il hurlait presque dans le communicateur. Il lui ordonna de tout laisser choir et d'abandonner toute sa cellule à son sort. Un peu plus, il lui aurait demandé de se tirer une balle dans la tête au nom de la cause...

Malgré l'amertume, elle approuvait dans son for intérieur. Il avait raison : Youlia parlerait –elle ne supportait même pas les chatouilles. Puis d'autres seraient arrêtés et parleraient à leur tour... Elle avait fait ce qu'elle avait pu. Certains pourraient peut-être se sauver à temps.

Il restait Maria. Elle ne pouvait pas la laisser tomber comme ça. Elle remonta jusqu'à son appartement et lui annonça qui lui faudrait se débrouiller seule. Maria la traita de tous les noms. Elles se disputèrent violemment.

« C'est toi qui m'a mise dans ce merdier ! Putain, j'aurais mieux fait...

- Hé ! Personne ne t'a caché que c'était dangereux, que c'était interdit. Tu savais qu'on risquait les bataillons pénaux ou les bordels militaires.

- Toi... Tu me lâches, pour aller te planquer... Salope ! Moi je n'ai nulle part où aller. Si je débarque chez mes vieux ... Ah ! C'est le premier endroit où ils iront me chercher...

Lamnia partit en claquant la porte. Elle avait les larmes aux yeux. C'était chacun pour soi, désormais. Les beaux discours sur la solidarité, c'était du vent. Mais il fallait être pragmatique, elle parlerait comme les autres si elle était arrêtée. Et si elle parlait, on pouvait faire une croix sur le mouvement dans son ensemble.

Au bout de plusieurs heures d'une attente anxieuse, une femme que Lamnia connaissait de vue pour être une des deux compagnes de Fedor vint la rejoindre au point de rendez-vous fixé au visiophone. Elle se nommait Mitchi.

Fedor était un assez beau garçon qui savait se présenter sous son meilleur aspect. Il lui avait confié, un jour, à moitié rigolard, qu'il était entré dans la lutte avec « Paix » parce que les « nanas » avaient toujours un faible pour les « rebelles ». Sûrement pour la même raison, il se piquait aussi de poésie.

Michi conduisait un véhicule de livraison et elle insista pour que sa passagère se cache dans une des caisses en bois de synthèse. C'était les instructions de Fedor. Malgré ses réticences, Lamnia s'inclina.

Elle estimait avoir passé quatre bonnes heures dans cette boîte. Le camion s'était arrêté plusieurs fois et elle avait entendu des voix. Finalement, on l'avait débarqué dans sa caisse pour la mener jusqu'à cette pièce où elle se trouvait encore. Mitchi avait disparu et des inconnus vêtus comme des ouvriers lui ont dit de rester ici, où elle serait à l'abri, jusqu'à ce qu'on la contacte à nouveau. Et c'était tout depuis dix jours. Emi lui avait confirmé qu'elle était bien au Niveau Moins Deux. Mais cette femme ne savait rien de plus : elle lui avait répété cent fois que moins on en savait, mieux on se portait. On lui avait simplement donné pour consigne de nourrir quelqu'un qui se cachait, pendant quelques semaines. Elle ne savait même pas –ou ne voulait pas lui dire- qui était ceux qui lui avait demandé cela, mais elle avait avoué être payée pour ses services.

C'était l'heure où chaque jour, Emi venait lui porter de quoi manger pour la journée. Elle n'était pas très ponctuelle mais, pour une fois, elle arriva légèrement en avance. Cette personne était l'archétype de la femme du peuple. Assez en chair, la cinquantaine bien frappée, des cheveux roux et grisonnant frisés et les bajoues assez marquées. Ses mains prouvaient qu'elle avait travaillé toute sa vie. Elle était prévenante et douce mais, au niveau de la conversation, Lamnia n'en tirait pas grand-chose.

« Bonjour, mademoiselle, vous avez passé une bonne nuit ?

- Oui, très bonne merci.

- C'était bon ? demanda-t-elle en reprenant les plats que Lamnia avait vidés avec appétit.

- Délicieux, je n'ai que rarement mangé aussi bien que chez vous, madame.

Elle ne mentait pas. Pourtant, Lamnia devinait bien que son hôtesse ne nageait pas dans le luxe. Elle faisait partie de ces personnes qui savent cuisiner des délices à partir de rien.

« Madame, je suis très contente de la manière dont vous vous occupez de moi, mais je vous signale que je n'ai pas l'intention de rester ici un jour de plus. Je ne sais pas si vous pouvez prévenir quelqu'un... »

Lamnia n'en pouvait plus, il fallait quelle sache ce qu'était devenu les autres, les membres de la cellule «Médecine »...

« C'est dommage, j'étais contente de vous avoir là, vous me rappeliez ma fille.

- Ah.

- Enfin, faites comme vous voulez. Si un jour, vous revenez dans le coin et que vous n'êtes pas trop pressée, passez me voir.

- Je n'y manquerai pas, si j'ai l'occasion.

Elle prit le temps de déjeuner, rassembla ses maigres affaires –Emi lui avait donné des vêtements de sa fille- puis s'en alla. Elle aurait bien aimé en savoir plus sur l'enfant dont son hôtesse parlait en soupirant, mais à quoi bon. Elle aurait risqué de la blesser en rouvrant de vieilles plaies. Elle sortit en faisant un petit signe d'adieu.

Lamnia découvrit l'extérieur de sa prison. Elle avait été cachée dix jours durant au rez-de-chaussée d'un immeuble qui semblait désaffecté. Une partie de la façade avait été arrachée par on ne sait quoi mais visiblement depuis longtemps. Comme elle s'était arrêtée pour regarder, Emi sortit à son tour.

« Ca, c'était il y a quarante ans. J'étais encore une jeune fille. Il y avait eu une émeute, tout le niveau s'était soulevé comme un seul homme. L'armée a chargé avec des tanks et tout ça. Un obus a touché la façade, elle s'est effondrée. Il y a eu beaucoup de morts ce jour-là, beaucoup d'innocents. Et puis, voyez, rien n'a changé. Faites attention à vous et à ce que vous allez faire. Vous êtes jeune et jolie, vous avez mieux à faire qu'à moisir en prison ou pire. Enfin moi, je dis ça, mais faites comme vous voulez. »

Elle fut surprise de l'écho favorable qu'avaient eu ses paroles en elle. Sans se retourner, elle la remercia encore et s'éloigna.

* * *

Lamnia marchait depuis bientôt une heure au Niveau Moins Deux. Elle n'avait pas assez conservé d'argent pour pouvoir prendre un taxi et les trains qui sillonnaient rapidement les Niveaux Médiants et Supérieurs ne reliaient pas celui-ci. Elle essaya de rester dans les artères principales, les ruelles paraissaient vraiment trop sombres et sordides. Dans la rue circulaient des véhicules individuels tous plus bricolés les uns que les autres. Les habitants d'ici compensaient le manque d'argent par une adresse surprenante en mécanique. Certains roulaient avec du carburant qu'ils synthétisaient eux-mêmes. Ils étaient faciles à reconnaître à l'odeur pestilentielle qu'ils répandaient. En théorie, c'était interdit. Lamnia croisa même un convoi de blindés de la police toutes trappes fermées. Avec les vêtements que lui avait donné Emi, il lui semblait passer inaperçue. Elle serrait sous le bras son sac contenant toute sa vie : son carnet d'adresse, sa carte de retrait et quelques crédits. Elle fut tentée d'appeler ses parents puis se ravisa, à la fois parce qu'elle préférait mourir que d'affronter son reproche vivant de père et sa pleurnicharde de mère et parce qu'ils étaient certainement sur écoute. Voilà un an qu'elle ne leur avait plus adressé la parole, elle n'allait pas le faire maintenant. Quant à sa carte de retrait, elle risquait fort d'avoir été bloquée si les «brimos» s'étaient intéressés à elle.

Elle ne connaissait pas du tout le secteur et, désespérant de trouver une indication quelconque, se résolut à demander à un passant le chemin le plus proche pour atteindre le niveau supérieur. Elle choisit une vieille dame d'aspect inoffensif.

« Vous, vous n'êtes pas du coin... Vous parlez bien, z'avez de l'instruction... pas comme nouz'autres, héhé... »

Elle la fixa de ses petits yeux vifs.

« Pour monter au niveau supérieur ? A pattes, le passage le plus proche est bien à deux heures par là-bas. »

Elle désigna largement une direction du bras. Evidemment, c'était quasiment la direction opposée...

« Et... fait gaffe, il y a aussi des brimos. »

Elle cligna un œil. Lamnia la remercia.

Les remarques de cette femme l'avait inquiétée -avait-elle deviné qu'elle était aux abois ?-. Lamnia se retournait fréquemment pour vérifier si elle n'était pas suivie. Dire que les niveaux ouvriers n'étaient pas sûr était un euphémisme. Elle connaissait depuis l'enfance ces histoires de rapt de jeunes filles ou d'enfants dans les Niveaux Inférieurs. Bien qu'elle défendît à l'occasion la thèse selon laquelle le gouvernement entretenait ainsi délibérément la méfiance et la peur entre la classe moyenne et la classe laborieuse, elle ne pouvait s'empêcher d'hâter le pas.

Evidemment, il se mit à pleuvoir. Pas une vraie pluie bien sûr, elle n'avait jamais senti une vraie pluie sur sa peau mais, de temps en temps, plus ou moins régulièrement selon les niveaux, une pluie artificielle « rinçait » l'air, afin de le rendre plus respirable à ce qu'on leur expliquait. C'était en plus de la ventilation. D'aucun croyait que c'était plutôt une manière de faire un couvre-feu.

Les piétons courraient se mettre à l'abri. En quelques minutes, Lamnia fut trempée jusqu'aux os. Elle avait l'ascenseur en ligne de mire au bout de l'avenue rectiligne et elle ne voulait à aucun prix s'arrêter. Les policiers retranchés derrière des barbelés et des sacs de sables étaient rentrés se mettre à l'abri de l'averse dans leur bunker. Ils ne prêtaient aucune attention aux véhicules et aux piétons qui s'entassaient sur l'antique plate-forme.

Il y avait deux moyens de passer d'un niveau à l'autre : les ascenseurs et les rampes. Il n'était pas rare que la police y tienne des points de contrôle permanent. Les rampes étaient surtout empruntées par les véhicules et elles étaient payantes. Les ascenseurs étaient beaucoup plus lents. Lamnia avait entendu parler d'ascenseurs illicites. Des organisations criminelles avaient fait percer la dalle de béton pour passer d'un niveau à un autre sans risquer les contrôles. C'était peut-être une légende. Elle avait du mal à croire que l'on puisse discrètement percer une dalle de plusieurs mètres de béton.

Les grilles se fermèrent et la plate-forme de l'ascenseur s'ébranla enfin dans un horrible grincement de câbles. Elle faisait environ cent mètres carrés. Toute sortes de véhicules et personnes étaient entassées les uns sur les autres. Des vendeurs à la sauvette commençaient à exposer leur camelote. Ils allaient vers les Niveaux Médiants étaler leur marchandise où les brimos leur feraient une chasse impitoyable. La vitesse d'ascension était extrêmement lente.

Lamnia avait réussi à s'asseoir dans un coin, elle avait mal aux jambes. Elle sentait les puissants flux d'air chaud qui montaient des niveaux inférieurs. Ses vêtements et ces cheveux humides la gênaient et elle avait l'impression d'être surveillée. Cet homme, le gros, là, sur sa droite, s'était tourné plusieurs fois vers elle. Et cet autre, avec les cheveux blancs et l'allure athlétique, qui avait une drôle de bosse sous l'aisselle, l'avait regardé plusieurs fois. Et il n'y avait nulle part où se cacher ici. Elle finit par s'avouer qu'elle avait peur de s'uriner dessus.

Après un long arrêt au Niveau Moins Un où une bonne moitié de l'effectif se renouvela, la plate-forme atteignit le Niveau Zéro. L'un des véhicules démarra dans un nuage de fumée noire. Des policiers l'interceptèrent immédiatement. Lamnia sortit en suivant le mouvement de foule sans être inquiétée.

Au Niveau Zéro, on pouvait trouver des distributeurs de monnaie. Lamnia finit par en trouver un à l'écart. C'était un test. Sa main tremblait lorsqu'elle avança la carte dans la fente. Elle s'attendait à tout moment que la machine explose, qu'une alarme se mette à sonner, qu'une escouade d'assaut lui tombe dessus, le résultat fut plus laconique :

COMPTE EXPIRE

Elle appuya plusieurs fois sur la touche qui commandait l'éjection de la carte, en vain. Soudain, elle fut envahie d'un sentiment d'accablement. Elle n'avait plus d'argent... Ce n'était pas qu'elle en eut beaucoup mais ses parents lui avait fait une petite rente mensuelle. De quoi vivre...

Elle compta ce qui lui restait en monnaie. Elle pouvait encore se payer un trajet en trans-urbain. Elle s'assit sur un recoin sombre et réfléchit. Il n'était pas question qu'elle rentre chez elle. La famille d'un des membres de la cellule tenait un hôtel. Elle décida de s'y rendre.

Dans le trans-urbain, elle retrouva la sensation désagréable d'être épiée. La moindre personne lui semblait suspecte.

Il était environ 21 heures lorsqu'elle arriva au bar-restaurant-hôtel «Les 3 copains» où elle espérait trouver refuge. Le fils de la maison, Nicolas, était un ancien amant de Youlia – et puis d'elle aussi un peu, enfin pas longtemps. L'enseigne, « Les 3 copains », datait, paraissait-il, des arrière-grands-parents.

Ce restaurant servait parfois de salle de réunion, même si Nicolas n'aimait pas trop cela. Elle entra et ne passa pas aussi inaperçue qu'elle l'aurait voulu : il y avait quelques personnes attablées qui la dévisagèrent. Ce n'est pas que l'établissement fût particulièrement luxueux mais Lamnia était vraiment sale et mal habillée.

Elle se dirigea vers le comptoir. La mère, une grosse femme à la peau presque transparente, fronçait le sourcil.

« Allez vous en ! la maison ne fait pas crédit ! »

Elle allait appeler dans l'arrière boutique lorsque Lanmia murmura :

« Je suis une amie de Nicolas. »

La réaction ne se fit pas attendre. La grosse femme balbutia :

« Oh ! Que l'Empereur ait pitié de nous... Venez mon enfant. Venez. »

Lamnia se retrouva vite dans la cuisine de l'établissement entourée de toute la maisonnée soit une dizaine de personnes. Elle demanda :

« Nicolas n'est pas là ?

- Non, il a disparu depuis une semaine.
- Personne ne l'a revu.
- On pensait que vous alliez nous donner des nouvelles...
- Vous l'avez vu ?
- Vous savez ce qui lui est arrivé ?
- Voyons, ne l'assommez pas de questions. Elle est fatiguée et sûrement affamée.

Lamnia fit un signe affirmatif de la tête. Elle n'avait pas mangé depuis le matin.

« Asseyez-vous et dites-nous, je vous porte quelque chose à manger. »

Elle raconta le peu qu'elle savait ou croyait savoir. Nicolas avait vraisemblablement été arrêté par la police, elle-même y avait échappé de peu.

« Mais qu'a pu faire de mal mon garçon ? Lui si sensible ! dit-elle alors que les larmes lui venaient.

La grosse femme pleurait dans les bras de mari, lui aussi généreusement enveloppé, qui gardait l'air grave.

Prudemment, Lamnia parla de l'association pacifiste à laquelle ils adhéraient mais se garda bien de se désigner comme chef. Elle sous-entendit qu'elle était elle-même très ennuyée et qu'elle n'avait nulle part où aller.

Le père l'autorisa à rester autant qu'il lui plairait et la grand-mère l'invita à se passer « un coup d'eau sur le nez ». Cette famille, qu'elle connaissait peu en somme, lui faisait très bonne impression.

La grand-mère lui montra sa chambre et l'installa. La pièce était petite et modestement meublée. Les murs avaient du être blanc à une époque, mais malgré cela, l'ensemble faisait propre. Elle se doucha, luxe que le Niveau Moins Deux n'offrait pas. Puis, s'allongea. Même ici, elle ne se sentait guère en sécurité. Le moindre craquement dans le couloir la faisait sursauter. Elle dormit très mal cette nuit-là.

Le lendemain, ses hôtes lui prêtèrent un peu d'argent. Elle s'en voulait d'exposer ses braves gens. Elle décida de se rendre directement chez Boris, le président de la cellule « Technique ». Elle sentait qu'il la recevrait mal et savait qu'il aurait raison. Mais elle tournait en rond, ici... Elle ne serait plus en sécurité nulle part. Elle en devenait folle. Enfin, avec Boris, elle pourrait peut-être juger de l'étendue des dégâts. Par exemple, s'il était déjà aux mains des brimos...

* * *

Après un nouveau trajet en trans-urbain, elle toqua à la porte de l'appartement de Boris. Ce n'est qu'à la troisième reprise qu'une voix lui répondit.

« Qui est-ce ? »

- Boris, ouvre. C'est Lamnia.
- Lamnia ?

Il ouvrit et elle entra vite. Il vérifia s'il n'y avait personne dans le couloir. Il portait un fusil laser.

« D'où tu sors ça ? demanda-t-elle montrant l'arme.

Du canon de l'arme, il la frappa violemment dans le ventre puis à la face. Elle tomba à terre, le souffle coupé et le nez en sang.

« Et toi qu'est-ce que tu fous ici ? Fedor avait dit que tu t'étais planquée au Niveau Moins Deux. Lamnia haletait.

« Enfin, c'est pas grave...

- Pourquoi tu m'as frappé ? brute... Ah... putain...tu ne m'as pas raté...

Son nez saignait. Boris la tira violemment par les cheveux.

« Viens par ici, ce coup-ci, on te ratera pas. »

Il chercha dans un tiroir et sortit deux paires de menottes. Il lui entrava les pieds et les mains et la jeta sur le lit.

« Patiente un peu, Tob va venir s'occuper de toi.

- Mais pourquoi tu fais ça, Boris ? Qu'est ce que j'ai fait ?
- Tu n'as rien fait. Il y a que maintenant, je suis le chef du mouvement.
- Le chef ? tu es fou !
- Oh non, ne crois pas ça, je ne me suis jamais senti l'esprit aussi clair. Disons que je me suis fait le modeste artisan d'une révolution dans le mouvement. Les derniers événements ont prouvé que toi et tous les pacifistes bélants se plantaient sur toute la ligne. La force et le sang sont les seuls langages que les autorités sauront entendre.
- Mais non...
- Stop ! Nous avons déjà perdu des années en discussions inutiles. Il est temps pour toi de tirer ta révérence. Tu sais que tu seras une martyre de la cause ?
- Salaud ! ...et les autres ?
- Quels autres ? ah, la cellule « Médecine »... Elle n'existe plus. Les brimos ont fait du bon boulot, 'y a pas à dire. A ce que je sais, plus personne n'ose se rencontrer par peur des espions, des indic', tout ça... Tous ceux qui ne sont pas encore arrêtés se planquent comme des rats.
- Mais toi... Ils vont te chercher aussi.
- Moi, j'ai certaines garanties.

- Des ... garanties ?
- Héhé... oui, des garanties. Mais il est temps que j'appelle Tob. Tu verras, il a la manière...

Il quitta la pièce.

Lamnia était abasourdie. Qui était-il donc pour ne pas craindre les brimos ? Elle essaya de remuer un peu et se coucha sur le flanc, son estomac lui faisait toujours mal. Boris revint.

« Il arrive dès qu'il peut. Moi, je dois aller gagner ma croûte. »

Il commença à rassembler des affaires. Lamnia essaya d'en savoir davantage.

- Mais... et Fedor ?
- Fedor est maintenant mon bras droit.
- ...C'est toi qui nous a donné ?

Il ne répondit pas.

« Hein ? C'est toi qui nous a donné ? »

- Disons que ça m'aurait évité du tracasserie que les brimos ne te ratent pas.
- Et tes «garanties»... Ce sont elles qui te donnent des armes ?
- Tu poses trop de questions. Ça te sert à quoi de savoir ? Tiens, je vais t'attacher un peu mieux parce que je commence à en avoir marre que tu nous échappes. Il y a des gens comme ça, qui ne veulent pas mourir...

Il sortit un câble d'un tiroir et attacha solidement les menottes à la structure du lit. Il continua à aller et venir. Il s'était changé. Boris était professeur assistant à l'université. Il allait sortir quand Lamnia l'interpella.

- Hé ! Boris une dernière question !
- Vite car je suis déjà en retard.
- Pourquoi tu ne fais pas le sale boulot toi-même ? C'est donc vrai ce qu'on dit, que tu n'as pas de couilles...

Son visage habituellement toujours calme se déforma dans un rictus de colère qu'elle ne lui avait jamais vu.

« Salope ! Je te promets que Tob va te gêner... »

Il sortit et claqua la porte. Lamnia se retrouva seule dans l'appartement, les murs de béton brut de décoffrage étaient ornés d'affiches de chanteurs de variété dont la mode était depuis longtemps passée. Il y avait aussi un poster d'un gladiateur qui avait été célèbre en son temps : l'image mettait en valeur son impressionnante musculature et ses bras remplacés par des tronçonneuses. Son surnom, « La bête », s'étalait en grosses lettres rouges. Lamnia ne regardait jamais les combats de gladiateurs qui faisait la fortune des chaînes privées de visioscopes. Cela la dégoûtait de voir des humains s'étriper en direct. Celui du poster était le plus célèbre d'entre eux. Il avait eu son affiche dans les rues à une époque.

Le reste de la pièce était sobrement meublée et si propre qu'elle se demandait si Boris vivait vraiment ici. Mais elle le savait comme ça : il avait quelque chose du moine soldat. Puis, le bruit courrait qu'il avait subi une mauvaise blessure pendant son service militaire qui lui avait volé sa virilité. Elle avait voulu le provoquer en le lui rappelant avant qu'il parte. C'était une piètre vengeance, elle en convenait...

Elle avait mal au ventre. Ses souvenirs de ses cours d'anatomie la rassuraient : elle aurait eu encore plus mal s'il lui avait éclaté l'estomac et il avait frappé plus haut. Le sang qui coulait de son nez avait commencé à sécher.

« Je dois m'échapper et vite. »

C'était plus facile à dire qu'à faire. Elle tira sur ses liens de toutes ses forces et s'écorcha seulement la peau. À force de contorsion, elle tomba du lit et là dut se résoudre à attendre son sort.

Les heures s'égrenaient. Personne n'avait entendu ses appels à l'aide.

La porte s'ouvrit enfin. D'une torsion douloureuse du cou, elle découvrit le visiteur. Il était grand et malingre. Il souriait en découvrant toutes ses dents dont la plus part était réduit à l'état de chicots noirâtres. Il portait un très grand sac.

« Bonjour, petite. Lamnia, je crois. C'est ça ? »

Terrorisée, elle ne répondit rien. Il posa son sac et vint s'accroupir face à elle.

« Si tu commences comme cela, on ne risque pas d'être amis, toi et moi. Alors, réponds-moi. C'est bien Lamnia ton nom ? »

Elle ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Elle remua alors la tête à l'affirmative.

« Bien. C'est bien... Si tu es gentille, ça va être amusant. Tu vas voir. Je vais te dire quelque chose qui va te faire plaisir. Tu veux l'entendre ? »

Il était fou, pire que Boris... Il la malmena jusqu'à ce qu'elle articule «oui» assez fort à son gré.

« Voilà la bonne nouvelle : tu vas quitter cette terre en beauté car je suis un artiste, moi.

- Qui... Qui êtes-vous ?

- Ça t'intéresse ? Je vais te le dire. Je suis Tob L 1864. K9110¹. Tob le boucher pour les intimes. Tob le fou ! Pour mes victimes !

Il salua en s'inclinant très bas. Très satisfait de sa rime, il la répéta cinq fois en marchant dans la pièce comme s'il avait oublié la présence de Lamnia. Brusquement, il revint à elle.

« Je n'ai aucun mérite, je la sors à chaque fois. Alors pourquoi suis-je là ? Hum ? Pourquoi suis-je là ? Mais pour toi ! Pour toi, ma petite ! »

Il commença :

« Figure-toi que nous nous sommes ratés de peu hier à ce qu'il paraît. Boris m'avait dit : « Tob, il faut que tu ailles dessouder Lamnia ». Alors Tob, il se rend à l'adresse : POUF ! Plus de Lamnia. Même pas un cheveu. Ils sont jolis tes cheveux. Tu permets que je t'en prenne une mèche ? »

Il sortit un couteau et lui tailla une mèche qu'il rangea précieusement dans une poche intérieure de sa veste.

« Je la garderai en souvenir de toi. Je garde souvent un souvenir des gens que je croise. La dernière, c'était une vieille peau. Des cheveux gris. Elle était rondelette –note que ça me déplaît pas parfois les rondeurs. Comment s'appelait-elle ? Elle me la dit. Ah ! Je n'ai pas la mémoire des noms. Emi ! Elle s'appelait Emi. Mais Boris m'a engueulé, -Môssieur Boris- il paraît que j'aurai pas du la ... enfin, j'aurais dû la laisser en vie. Boris ne connaît rien à l'art. Elle est morte lentement. J'avais fait du beau boulot parce que j'aime mon travail, tu sais. Je lui avais dit de ne pas crier, elle m'a désobéi alors je lui ai coupé la langue. »

Il montra à Lamnia un pistolet laser et joignit le geste à la parole.

« Le premier coup dans la main, psuit !. Puis dans l'autre, psuit ! Puis dans l'avant bras, psuit ! ... »

Elle écouta sa longue énumération. Moins effrayée, elle s'était un peu ressaisie. Peut-être que ce fou ferait une erreur, il ne faudrait alors pas rater l'occasion, ce serait sûrement la seule.

« Et le plus drôle, c'est que ces restes doivent encore faisander là où je les ai laissés ! J'ai fait la peau à la vieille peau. »

Il éclata de rire.

« Ah ah ! J'ai du y mettre une bonne dizaine de décharge dans la tête. Après, elle n'en avait plus, de tête ! »

Lamnia grimaça.

« Tu la connaissais ? Oh, toutes mes condoléances. Attends, tu n'as pas entendu le meilleur, après, je te cherchais de partout ! De partout ! Boris me fait prévenir. Tu étais venue chez lui comme une fleur. Il aime pas se salir les mains, le Boris. C'est une tapette. Remarque, sur le fond, il a raison de laisser faire les vrais artistes. D'ailleurs, il paraît que je dois faire ça très proprement, et que je dois faire disparaître ton corps. D'où le sac que tu vois là. Il n'a pas voulu entendre parler d'acide pourtant, j'aime bien travailler à l'acide, moi. »

Lamnia sentait son haleine putride sur son visage.

¹ L'absence de nom de famille indique que cet individu ne s'est jamais marié. Il a gardé son matricule de soldat après avoir abandonné le nom que lui avait légué sa mère au début de son service militaire.

« Enfin, je vais faire cela très proprement puisque c'est le mécène qui commande l'œuvre. Tsss, proprement... Regarde ! Tu t'es pissée dessus, t'as vu ? En plus, tu as du sang séché sur la tronche. Il va falloir que je te lave. »

Avec son couteau, il trancha les câbles et lui arracha ses vêtements non sans l'égratigner. Il la contempla.

« Tu sais que parfois je ne sais pas par où commencer mes œuvres ? Mais avec toi, je sens que ça va être facile tu as l'âme d'une muse. Attends, je vais t'enlever des entraves aux pieds. Tu ne crois pas que je vais te porter jusqu'à la douche. Je te porterai assez tout à l'heure. Et puis j'aime les femmes qui remuent un peu. C'est plus plaisant parce que ça rajoute de la difficulté à la création. Tu comprends ? »

Il passa plusieurs minutes à forcer la serrure des entraves. Lorsqu'il eut fini, il lui demanda de se lever. Elle s'exécuta avec retard du fait des crampes qui la retenaient encore aussi sûrement que des chaînes. Il la souleva sans ménagement, puis la poussa ainsi, nue et les mains liées dans le dos, jusqu'à la salle d'eau. Il la plaça assise dans la douche, fit couler de l'eau et commença à la laver. Il parlait encore. Lamnia repéra une paire de ciseaux sur un meuble tout proche.

« Ca fait du bien, hein ? »

La main de son bourreau s'attardait dans son entrejambe. Comme prit d'une inspiration soudaine, il recula brusquement d'un pas.

« Patient, un instant, je viens communier avec mon œuvre ! »

Il tomba son pantalon. L'excitation le fit s'emmêler lorsqu'il ôtait son haut. Profitant de cette inattention, Lamnia bondit hors de la douche et le percuta de plein fouet. Déséquilibré, Tob s'écrasa contre le mur. Le temps qu'il se relève Lamnia s'était armé des ciseaux et alors qu'il se relevait, elle les lui enfonça dans le ventre. Il poussa un cri de douleur. Gênée par les menottes, elle n'avait pas assez assuré son coup et ne l'avait pas mis hors d'état de nuire. Cependant, les ciseaux restaient cruellement plantés dans sa chair.

« Ah ! Ma muse... Tu me trahis... »

Malgré sa blessure, Tod lui adressa un puissant revers au visage. La gifle l'envoya à terre. Se relevant à nouveau, elle courut vers le laser resté sur le lit. Un coup de pied dans les côtes l'envoya rouler. Tod se pencha douloureusement pour récupérer son arme.

« Tant pis... L'efficacité y gagne ce que l'art y perd. »

Avec l'énergie du désespoir, Lamnia lui asséna un coup de tête dans l'estomac, les ciseaux s'enfoncèrent davantage dans la plaie et Tob, plié en deux, s'abattit sur le sol. Il avait perdu connaissance et se vidait de son sang. Se saisissant du pistolet laser, elle donna le coup de grâce à son adversaire en détournant le regard au moment d'appuyer sur la détente. Elle réussit ensuite, non sans s'être brûlée le bras à rompre ces menottes.

Une fois débarrassée de ses entraves, elle jeta l'arme à une extrémité de la pièce. Elle supportait difficilement la vue du cadavre mais ne pouvait pas non plus sortir ainsi vêtue. Elle retourna à la hâte les tiroirs et la penderie de l'appartement à la recherche de vêtements à sa taille. Boris était bien plus grand qu'elle. Elle passa ensuite devant une glace pour juger de son état général. Un ecchymose se formait sur son arcade sourcilière. Elle mit encore un peu d'ordre dans ses cheveux et partit laissant la chambre et la salle de bain maculées de sang.

* * *

Enfin, Lamnia se retrouva dans la rue. Elle respira goulûment l'air tiède puis partit en courant un peu au hasard. Ses pas la menèrent jusqu'à une station de transurbain. Un peu calmée par sa course, elle monta dans le premier train qui la rapprocherait des «3 Copains». Il y avait relativement peu de monde dans le wagon. Elle avait toujours cette impression dérangeante d'être observée. En plus, elle se savait habillée comme un sac avec ce pantalon trop grand maintenu par une ceinture qui jurait

vraiment avec ses bottines noires. Elle se cala dans un fauteuil au fond du wagon et baissa la tête pour éviter les regards. Le train filait à grande vitesse. Tout le Niveau Zéro était irrigué par ces trains, c'était un moyen de transport peu coûteux et rapide. Il s'arrêtait cependant toutes les trois minutes à une station. En contrepartie, les wagons étaient très peu confortables car régulièrement bondés et très dégradés.

La fréquence des trains n'était pas assez élevée. Ce problème revenait régulièrement dans les émissions de débats au visioscope. Ainsi, il y avait certains thèmes sur lesquels l'administration planétaire acceptait de se faire critiquer ouvertement et cela parce que les réseaux de transurbains étaient générés par l'Administratio Urbae (A.U.). Tous ceux qui suivaient l'actualité savaient qu'une constante de la vie politique taranaise était la lutte d'influence entre les fonctionnaires de l'A.U, eux-mêmes très divisés, ceux de la Police et ceux des Armées Intérieures de Garnison (AIG). Ils se rejetaient inmanquablement les problèmes les uns sur les autres. Pendant ces émissions, cela pouvait devenir comique. Les transurbains, comme tout ce qui avait un rapport direct avec les infrastructures, étaient du ressort unique de l'A.U. La police et l'armée, afin d'affaiblir certaines factions de l'A.U laissaient s'exprimer quelques critiques. Ces critiques devaient rester très modérées (point de népotisme de corruption,...) et très ciblées, certains chroniqueurs jugés trop virulents avaient mystérieusement disparu. Ces organisations se faisaient souvent des procès fleuves dont le dernier en date avait pour objet l'assassinat de techniciens de l'AU sur les toits du Niveau Un par des policiers des Brigades Mobiles. Tout le monde convenait qu'il devait s'agir d'un accident mais l'affrontement portait sur les réparations financières que devait verser la Police à l'A.U.

De même, il était de notoriété publique que l'armée et la police étaient en constante rivalité. Or, certains pensaient que les AIG avaient été sévèrement amputés en hommes et matériel pour alimenter les guerres de Taran sur Eumenes et sur Ticatus. Certains parlaient de 75% à 80 % de réduction d'effectif. Il n'était pas étonnant dans de telles conditions que des idiots comme Boris se sentent pousser des ailes.

Son cœur s'arrêta lorsqu'elle vit entrer dans son wagon une patrouille de « brimos ». Elle se sentit pâlir. Sa gêne la rendait à coup sûr suspecte. Elle défit ses cheveux et les fit tomber sur son visage et se ratatina derrière un siège. La voix de la raison lui fit remarquer que des milliers de personnes devaient être recherchées rien qu'à Meleagre I, il y avait vraiment très peu de chance qu'un policier reconnaisse son visage.

« Pourvu qu'ils ne fassent pas de contrôle d'identité.

Lamnia observait avec anxiété le petit appareil ressemblant à un pistolet qui battait sur le flanc des policiers entre le laser et la matraque électrifiée. C'était un lecteur de puce. Machinalement, elle se gratta l'avant bras et sentit le petit bout de métal sous sa peau.

Mais les brimos, debout, secoués par les cahots du transurbain, discutaient et riaient. Ils finirent par descendre. Lamnia se sentit soulagée. Elle descendit à son tour un peu plus loin.

Elle arriva à l'hôtel restaurant où elle retrouva la famille de Nicolas. Ils l'assaillirent de questions en particulier sur son curieux accoutrement. Elle les supplia de ne pas trop l'interroger. Elle se rendit compte à ce moment-là qu'ils espéraient confusément retrouver leur fils grâce à elle. Elle dut avouer qu'elle n'en savait pas plus sur son cas.

Lamnia resta avec eux. Elle insista pour les dédommager en les aidant. Elle passait sa journée aux cuisines et se risquait parfois à faire le service dans la salle. La patronne expliqua aux habitués que c'était une cousine lointaine. Elle broda une histoire qui tenait à peu près la route.

Lamnia essayait toujours de renouer avec les membres de la cellule « Médecine ». Elle prenait maintenant mille précautions avant d'entrer en contact. La plupart avaient purement et simplement disparus : arrêtés par les brimos ou peut-être tués par Boris et sa bande. Elle réussit à rencontrer la famille de son amie Youlia au Niveau Un. Des contacts dans l'armée leur avait permis d'apprendre que leur fille avait été déportée sur Eumenes dans un bordel militaire. Ces gens étaient brisés.

Lamnia en conçut une peine immense et le poids de sa responsabilité dans le désastre actuel qui avait englouti tous ses amis, l'écrasa un moment.

Alors qu'elle s'était presque habituée à cette vie de fuite perpétuelle, ce fut en revenant de chez eux qu'elle se fit prendre bêtement. Dans le transurbain, elle méditait avec amertume et ne vit pas arriver la patrouille.

« Votre bras, s'il vous plaît. »

Lamnia sursauta et leva des yeux effarés. Une femme en uniforme bleu gris attendait qu'elle présente sa puce d'identité.

« Votre bras, s'il vous plaît. »

La patrouille vérifiait tout le wagon, la routine pour eux. Elle ne pouvait pas fuir, ils l'auraient bloqué avant qu'elle n'ait fait un mètre. Elle soupira et tendit son bras.

La brimos passa deux fois son appareil sur la puce et sortit sa matraque qui se mit à crépiter.

« Veuillez nous suivre sans résister, mademoiselle Corliovna. »

Elle appela une collègue qui lui passa les menottes. Lamnia se laissa faire. Ils descendirent à l'arrêt suivant. Dans la rue, ils attendirent un véhicule qui ne tarda pas.

Assise entre les deux femmes en uniforme, Lamnia repensa à celle qui lui avait sourit au lieu de l'arrêter alors qu'elle était cachée dans un placard, il y a de cela plusieurs mois. Voilà longtemps qu'elle n'y avait songé.

Elle essaya de se rappeler son visage et le retrouva nettement dans un coin de sa mémoire. Elle avait une cicatrice au-dessus du sourcil et des lèvres fines... Peut-être que cette femme la sauverait une fois de plus. Lamnia gardait le timide espoir de la revoir. Dans la caserne, elle cherchait en vain ce visage sur ceux qu'elle croisait.

On l'enferma dans une cellule, entassée avec sept autres détenues. Cette cellule avait pour seuls murs et plafond de lourdes grilles de fer. Elle apprit par les autres qu'elle était au bloc de détention provisoire. Dans un immense hall, une centaine de cages identiques était alignée. Les matons patrouillaient entre les cages et dessus grâce à des passerelles. Près d'un millier de femmes y attendait leur jugement ou un complément d'enquête, pour certaines depuis plusieurs années,. L'atmosphère était surchauffée, étouffante et bruyante. Il y avait ni jour, ni nuit et, pour tout repère temporel, une promenade et une douche quotidienne. Mais le plus insupportable pour Lamnia était l'absence totale d'intimité. Dans un coin, chaque cage abritait un urinoir grossièrement isolé avec des vieilles couvertures et un lavabo dans un autre. Les lits superposés ne pouvaient pas accueillir tout le monde. Comme les dernières arrivées étaient les dernières servies, Lamnia se coucha à même le sol. Malgré la lumière et du bruit, elle finit par trouver le sommeil, harassée de fatigue.

Toutes étaient là pour des motifs très divers. L'une d'elle, particulièrement pénible, passait son temps à crier qu'elle était innocente et racontait son histoire à qui voulait l'entendre.

Enfin, au bout d'une vingtaine de jour, elle commença à sortir régulièrement de la cage pour interrogatoire. Elle ne voyait plus aucun intérêt à couvrir Boris et sa bande et détailla donc leurs activités. Elle expliqua également qu'elle était devenue indésirable et qu'ils avaient tenté de la tuer. De toute façon, ils lui avaient saisi son carnet d'adresse contenant l'essentiel des informations. Les policiers furent assez surpris par une coopération si rapide.

Ce fut lorsqu'ils commencèrent à l'interroger sur la manière dont elle échappa à l'arrestation lors d'une opération des Brigades Mobiles qu'elle se mura dans le silence. Une brimo laissa tomber que l'agent Kinov, responsable de laxisme, avait été chassée ignominieusement du corps de la police. En fait, Lamnia comprit aux questions qu'on lui posait qu'ils la recherchaient encore.

« Kinov... »

Elle avait enfin un nom à mettre sur ce visage. Par contre, l'espoir de délivrance qu'elle représentait s'évanouissait. Il y avait deux choses dont elle ne voulait parler : l'hôtel restaurant des « 3 Copains » et la caresse de cette Kinov. Elle leur devait bien ça.

Évidemment, ce fut sur ces deux points que les questions se firent rapidement plus précises et plus insidieuses. En premier virent les coups de matraque électrique. Elle pouvait à peine bouger lorsqu'on la rendait à sa cellule. D'autres pensionnaires subissaient le même traitement. Certaines partaient, d'autres arrivaient.

Une fois de plus, Lamnia se retrouva dans le petit bureau pour la poursuite de son interrogatoire. En entrant, elle remarqua une personne portant une blouse blanche. C'était la première fois qu'elle la voyait. Les mêmes questions furent posées et elle garda le même silence buté. La policière qui d'ordinaire la rouait de coups avec zèle et inventait de nouveaux endroits où poser sa matraque ne bougea pas. Ce fut la blouse blanche qui s'avança. Elle tenait une petite boîte noire parallélépipédique d'où sortait une multitude de fils très fins. Depuis les premiers interrogatoires musclés, Lamnia était attachée. Des chaînes tombant du plafond la maintenaient debout les bras au-dessus de la tête. A l'aide d'une colle spéciale, la petite boîte fut sur la nuque de la suppliciée. Une brimo appuya sur le bouton d'une télécommande et les fils se mirent à s'agiter frénétiquement.

Un éclair de douleur transperça Lamnia, les fils s'infiltraient par les trous des pores et se connectaient à son système nerveux. La douleur était insoutenable. Elle ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Elle sentait des fils qui fouillaient dans son crâne. Elle lutta un moment mais finit par céder.

Elle n'avait plus mal, mais elle n'était plus elle-même. Il lui semblait que quelqu'un d'autre était dans son esprit. La brimo répéta lentement les questions et quelqu'un d'autre y répondait. Quelqu'un qui savait tout. Il savait pour le sourire, pour la caresse et pour l'hôtel des « 3 Copains ». Il savait pour Nicolas, il savait pour Youlia. Il savait tout et le leur a dit. Une fois que le boîtier fut retiré, il se retira et de lourdes larmes roulèrent sur les joues de Lamnia.

« Bien, je crois que nous en avons fini. Merci de votre coopération. »

CHAPITRE III : Vlatislav A.Iliytch

Sophia Kinov avait rapidement renoué avec ses vieux démons. Elle était attablée en face d'une bière forte dans une taverne miteuse du Niveau Moins Cinq. Voilà près de six mois qu'elle avait tout plaqué. Son ancienne vie lui semblait lointaine, presque noyée dans le brouillard.

Maintenant, elle était nettement moins seule, un peu plus libre, mais finalement pas beaucoup plus heureuse. Son cerveau ne la laissait toujours pas tranquille. Il se perdait en circonvolutions lui faisant ressentir avec âpreté le vide et l'insignifiance de son existence. Pire, alors qu'auparavant ses journées étaient largement occupées par son emploi de « brimo », elle avait désormais énormément de temps, temps qu'elle consacrait maintenant à boire et à éviter de penser.

Elle était membre de la Maison Shein, un ramassis de bandits, trafiquants, racketteurs et déjantés divers soumis au « Boss » : Igor L.Shein. Ce n'est pas qu'elle se sentait meilleure qu'eux – non, certains étaient sans doute plus sain d'esprit qu'elle – mais elle regrettait un peu la phalange de son auriculaire gauche qu'elle avait laissé dans le rituel d'initiation. Si ses parents la voyaient... D'ailleurs, ils avaient sûrement été inquiétés par les autorités. Peut-être avaient-ils supprimé la pension de son grand-père. Elle n'y avait pas songé sur le moment, mais la Police se vengeait souvent sur la famille de ceux qu'elle ne pouvait attraper. Pauvre d'eux, elle les plaignait sincèrement mais sans vraiment ressentir de remords. Finalement, elle s'était diagnostiqué un égoïsme forcené. Mais que pouvait-elle y changer ? Elle avait l'impression que son cerveau fonctionnait en circuit fermé. Les événements extérieurs ne l'affectaient pas ou si peu. La faille avait été cette fille : Lamnia Corliovna. Elle avait ouvert la boucle et l'avait poussé à prendre des décisions radicales qui avaient changé le cours de son existence, désamorçant la spirale fatale dans laquelle elle s'enfonçait. Elle y pensait encore de temps en temps, de moins en moins en fait. Elle aussi disparaissait dans le brouillard. Et la spirale avait refait son apparition.

Son recrutement était largement le fruit du hasard. A son arrivée dans les niveaux inférieurs, où elle ne passait pas aussi inaperçue qu'elle l'aurait souhaité, elle avait rapidement été dépouillée de son argent, de ses armes et de ses explosifs par le premier hôtelier chez qui elle s'arrêta. Le qualifier ainsi était lui faire un trop grand honneur pour le bouge qu'il tenait. Elle allait démolir cet hôte indélicat, lorsque qu'un fusil à la main, il lui conseilla de n'en rien faire.

Peu de temps après, alors qu'elle était en train de boire ces derniers crédits, elle avait échappé de peu à une agression en tuant l'un de ses assaillants. Sa performance avait suffisamment impressionné pour qu'on la jette aux pieds d'un gros homme en sueur, Igor L.Shein, lui-même, apprit-elle plus tard. Là, elle avait joué son va-tout et raconté son histoire – en omettant quelques détails bien sûr. Elle avait particulièrement insisté sur ses derniers « exploits » : notamment les explosions dans les casernes des Niveaux Zéro et Moins Trois. Il lui avait laissé le bénéfice du doute et l'avait laissé mariner dans son jus pendant plusieurs jours au fond d'une cellule sombre.

Plus tard, elle sut que l'homme qu'elle avait tué était Ivan, leur artificier. Ayant eu accès à son dossier, Shein lui avait donné une chance de faire la preuve de ses talents. Tout un pan d'une caserne du Niveau Moins Quatre s'en souvenait encore.

En échange de ses services, on lui offrait de quoi subvenir largement à ses besoins, en alcool et en drogue notamment. Elle faisait partie de la bande : elle avait un salaire fixe (supérieur à son traitement de sergent...) et des primes à chaque mission significative.

La plupart du temps, cela consistait pour elle à parader en arme avec les autres gangers pour impressionner les civils et les rivaux. Elle faisait sauter des bombes ici ou là chez les mauvais payeurs. Heureusement, on lui procurait des explosifs du même type que ceux employait par la police car elle aurait été bien incapable de fabriquer une bombe artisanale. D'ailleurs, l'un des premiers qui avait eu droit à une petite visite était l'hôtelier indélicat qui l'avait dépouillée. Elle lui

avait simplement cassé le nez car il lui restitua une bonne partie de ses affaires qu'il n'avait pas eu le temps d'écouler. Elle avait éprouvé une certaine satisfaction à retrouver son pistolet laser.

La Maison Shein vivait du monopole des casinos clandestins, des maisons closes, du trafic de drogues et de «subventions spontanées» sur une vaste zone discontinue qui s'étendait sur plusieurs niveaux. Il n'y avait pas eu de conflits ouverts avec les maisons concurrentes depuis que Sophia était avec eux. Elle sentait bien cependant, qu'il y avait toujours une tension latente. Une fois, alors qu'il longeait une frontière de leur territoire, un tireur qu'ils n'avaient pas réussi à localiser s'était amusé à balader le point rouge de son viseur laser sur le groupe.

Ici, tout le monde avait un surnom. Évidemment, on l'a appelé « Sergent », c'était fou ce que les gens pouvaient manquer d'imagination. Son cursus avait déjà fait trois fois le tour du microcosme de la Maison Shein. En plus, il n'y avait pas beaucoup de femmes gangers. La gent féminine était composée, selon eux, en deux strates : la famille : les mères et sœurs en particulier, et les autres : les « putes ». Il y avait assez peu d'échelons intermédiaires. Au début, elle fut surprise et même agacée de cette ambiance extrêmement machiste –après tout, elle n'avait connu la mixité que quelques années, le temps de ses études de Droit Taranais. Elle avait fini par s'étonner du nombre d'hommes dans ce niveau et en particulier dans la Maison Shein. Lorsqu'elle avait posé la question pour savoir si le service militaire était aussi en vigueur ici, on lui avait d'abord ri au nez avec une blague salace. Elle finit par apprendre que la Maison devait fournir chaque année un quota d'hommes jeunes et valides prélevé dans la zone qu'elle contrôlait. Comme c'était la Maison qui s'occupait de désigner qui partait et qui restait, cela donnait lieu à de lucratifs dessous de tables. De plus, le quota était assez bas car l'Administratio ne disposait pas de chiffres de recensement de population. Ici, personne ou presque n'avait de puce d'identité dans l'avant bras. Au fil des informations qu'elle collectait, elle était surprise de constater l'imbrication des Maisons, ou des Clans selon une autre appellation, et du pouvoir taranais. Les Maisons étaient des émanations des grandes familles industrielles. Par exemple, Shein devait son pouvoir aux fameux et puissants industriels Daniosk. Or des Daniosk entouraient le Gouverneur en tant que conseillers...

De plus, personne chez ses collègues ne craignait les forces du Gouverneur. D'abord, au Niveau Moins Cinq, il n'y avait même pas de casernes, les dernières, transformées en bunker, étaient au Niveau Moins Quatre. Si d'aventure, les membres de la Maison croisaient une patrouille en véhicules blindés, ils ne se cachaient pas mais au contraire s'affichaient comme pour faire sentir aux «brimos» qu'ils n'étaient que tolérés sur leur territoire. En fait, elle comprenait que les gangs et la Police étaient semblables sur le fond, ils faisaient régner l'ordre. Un ordre suffisant pour que le commerce fonctionne. Les hommes des Maisons protégeaient les usines et leurs propriétaires contre les revendications de leurs ouvriers dans les Niveaux Inférieurs de la même manière que la police dans les niveaux supérieurs. Plus étonnant encore, les «milices d'autodéfense», organisées par paroisse, étaient noyautées par les Clans. Ces milices collaboraient volontiers avec la police : subtile alchimie, régie par des règles tacites. De temps en temps, il était toléré que les gens des Maisons fassent des cartons sur les policiers et l'inverse arrivait parfois, ce qui alimentait un cycle sans fin de vengeance et de représailles. Cela marchait de la même façon avec les Maisons rivales.

En tant que dernière recrue, on lui faisait souvent faire le sale boulot, pour «l'endurcir». Kinov avait dû abattre froidement deux personnes : un pauvre type, chauffeur de taxi, qui n'avait pas payé la cotisation et une fille qui avait essayé de s'échapper d'une maison close. Dans ces circonstances, elle aurait aimé que l'égoïsme qu'elle s'était diagnostiqué fut plus fort encore. Les suppliciés ont une arme terrible. Dans leurs yeux se reflète la mauvaise conscience du bourreau. Elle n'avait toujours pas oublié leurs regards. Elle était consciente que de tels scrupules pouvaient paraître ridicules chez quelqu'un qui avait dix ans de violences policières derrière elle mais c'était ainsi. Dans la police, elle avait l'illusion de servir quelque chose de grand presque un idéal, et puis elle avait alors la Loi de

son côté. Tandis qu'ici, l'arbitraire commandait. Evidemment, elle n'avait parlé à personne de ce nouveau problème de conscience.

« Sophia ? T'es encore à te bourrer la gueule ?

- J'me bourre la gueule si j'veux...

Kinov leva la tête.

« Houla... ça tourne... »

Il n'y avait pourtant que trois canettes sur la table. Ça devait être le comprimé de « Stum »: elle avait pas l'habitude de ce truc.

« Tss... Tu te gâches la main et Vlatislav va pas être content.

- J'emmerde ... Vlatislav... d'abord...

- Oui, oui... C'est ça ... C'est drôle, tous les gars qui taquinent les explosifs que je connais sont alcooliques au dernier degré.

Lui, c'était Marko dit « Petit Marquis », un mètre quatre-vingts au garrot. Tendu de frais, il arborait une belle rangée de tatouages. C'était aussi le seul aussi pour qui Sophia avait un peu de sympathie. Il était son chaperon, en quelque sorte. Là, il portait un petit paquet sous le bras.

« Je suis pas ... alcoolique d'abord... juste un peu ... déprimée.... »

Son hoquet rendait sa diction drolatique.

« Allez, faut que je te dessoûle. Vlatislav veut te sortir ce soir. »

Vlatislav A.Iliytch était l'un des seconds de Shein. Elle était sa maîtresse...

Vlatislav n'était pas un méchant homme, tant qu'on ne l'énervait pas. Il était brun, costaud, un peu petit, la quarantaine, mais il gardait un certain charme. Sophia n'avait même pas fait semblant de résister à ses assauts. Devenir sa maîtresse avait été le plus sur moyen de s'intégrer rapidement à la bande. Du jour au lendemain, tout le monde tapait sur l'épaule de l'ancienne «brimo» qui au début passait au mieux pour une espionne infiltrée.

Il lui avait offert quelques bons moments. Mais il était déjà marié à Grouchenka Iliytch et il était de notoriété publique qu'il avait eu d'autres maîtresses. Après tout, la bigamie n'était pas si rare que ça sur Taran. On disait : « Vaut mieux une moitié d'homme que pas d'homme du tout » et certains ajoutaient « pourvu d'avoir la bonne moitié... ».

Grouchenka était une femme de caractère, grande et belle, toujours superbement habillée mais vraisemblablement plus âgée que Sophia. Elle gérait d'une main de fer les maisons closes du secteur de son mari. Beaucoup la disait dangereuse mais chaque fois que Sophia l'avait rencontrée, elle s'était montrée très courtoise. Marko l'avait pourtant assuré qu'elle connaissait l'essentiel de la relation que Sophia entretenait avec son mari.

Marko l'aida à marcher jusqu'aux toilettes et la força à vomir. Il lui passa ensuite la tête sous l'eau puis lui fit avaler un comprimé.

« Tu as tort de te détruire comme ça... un jour, tu prendras quelque chose de vraiment fort et on te retrouvera raide comme un bâton...

- T'es une vraie mère, Marquis.

Elle s'essuyait les cheveux avec une serviette à la propreté douteuse. Marko était quelqu'un avec qui elle se sentait en confiance. Malgré son look, il avait des manières plus distinguées que les autres. Elle en savait bien peu sur lui sinon qu'il était le fidèle d'entre les fidèles de son chef Vlatislav. Il reprit.

« Tu sais qu'il tient énormément à toi...

- Bof, il a eu d'autres maîtresses, non ?

- Oui, mais pas tant que lui en attribue la légende.

- Ah. Et alors. Lorsqu'il en aura marre de ma plastique, il me jettera.

- Je ne serais pas si catégorique. Je sais qu'il envisage de te prendre pour seconde épouse.

Sophia resta sans voix.

Etre seconde épouse... Avec la bénédiction de l'Empereur : c'était quelque chose... Elle... Mariée...Finalement, elle n'aurait pas attendu trente ans passé en vain. Mais, seconde épouse, sachant que la première est quelqu'un comme Grouchenka, il ne lui resterait plus que des miettes. C'était peut-être mieux que rien. Par contre, elle n'éprouvait rien pour lui.

« Et si je refuse ?

- Je te conseille de bien y réfléchir. Mais jusqu'à présent, il n'a défenestré aucune fille qui se refusait à lui.
- Et...Il y a déjà des filles qui se sont refusées à lui ?
- Heu...Non.
- Et sa femme, Grouchenka, elle est au courant de ce projet ?
- Je ne crois pas.
- Et à ton avis, elle acceptera ?
- Honnêtement, j'en sais rien. Grouchenka a toujours bien caché son jeu et même si je la connais depuis dix ans. Je n'ai jamais réussi à deviner ce qu'elle pouvait penser. C'est pas comme toi, on lit à livre ouvert sur ton visage, surtout quand tu as bu. C'est un peu pour ça que je t'aime bien. Mais méfie-toi, c'est plutôt un défaut par ici.
- Tu me conseilles de me faire refaire la tronche ?
- T'es bête, Sergent. Allez viens, j'te raccompagne, tu vas enfiler quelque chose.

L'argent que lui donnait Vlatislav avait permis à «Sergent» de s'installer confortablement non loin de là. Elle louait une grande chambre chez un logeur. L'aspect extérieur de l'immeuble était absolument horrible mais, passé les couloirs sentant l'urine, l'intérieur était assez agréable quoiqu'en désordre. Elle avait renoncé à son habitude de rangement méticuleux. Cette facette de sa personnalité était pour elle indissolublement liée à son ancienne vie. Ils entrèrent. Sophia s'allongea sur le lit puis se tourna vers Marko qui était resté debout.

« Et à Valt ? Tu lui rapportes tout ce que je fais ?

- Tu veux savoir s'il sait que tu bois comme un trou ? Tout le monde sait que tu bois et que tu te dopes !
- Mais bon sang, je ne suis pas la seule... «La liqueur» aussi a une bonne descente !
- Évidemment. Mais le boss en pince pas pour lui...
- Et toi ? Je commence en avoir plein les bottes de t'avoir tout le temps sur le dos.
- Moi ? Je ne suis rien. Je dois tout à Valt.
- Je parie que t'es aussi membré que lui...

Là, elle avait touché une corde sensible. Le visage de Marko se ferma.

« Joue pas à la plus maligne, Sophia. Valt te veut vaguement présentable dans deux heures. Tu seras vaguement présentable dans deux heures. Point.

- Te fâches pas. Je plaisante. Valt me va très bien. Il y a six mois, je m'envoyais en l'air avec des gigolos ou des godes...
- Parfait. Met toi ça alors.

Il lui balança à la figure un paquet qu'il portait depuis le début.

« Qu'est-ce que c'est ?

- Une robe.
- Une robe ?
- Oui, elle devrait t'aller ; Grouchenka a l'œil pour jauger les femmes.
- Une robe offerte par Grouchenka ?
- Offerte par Vlat sur les conseils de sa femme.

Elle déplia le colis et en sortit une robe noire taillée dans un tissu qu'elle reconnut comme luxueux.

« Ouah ! la classe !

- Oui, ça te changera de tes éternels pantalons. Allez ! Passe-toi sous la douche et enfile la. On va être en retard.

Marko lui tourna le dos spontanément lorsqu'elle commença de se dévêtir.

« C'est une soirée ? Un bal ?

- Non, simplement une vente d'esclaves. Mais il y aura des gens importants. Vlatislav veut t'y montrer
- Une vente d'esclaves ?
- Oui, le Gouverneur se fait de l'argent comme il peut : des condamnés aux Légions Pénales se voit offrir une chance de finir dans nos bordels, esclaves domestiques ou gladiateurs pour les chaînes de visioscopes.
- Ah bon...

Elle ignorait tout de ce trafic. En fait, elle ne s'était jamais posé la question du devenir des gens qu'elle arrêtaient lorsqu'elle était encore dans la police. Elle passa sous la douche.

« Et beaucoup de gens sont achetés, comme ça ?

- Oui, enfin, non, une faible proportion : les meilleurs... heu... sujets seulement. Les autres vont effectivement aux Légions Pénales sur Eumenes.

Elle avait presque oublié cette guerre. Ici, elle ne regardait pas le visioscope et personne n'en parlait. Cela lui paraissait étrange d'avoir oublier la guerre...

« Et vous ? Enfin la Maison Shein, je veux dire... la guerre, ça vous fait quoi ?

- ça fait marcher les affaires, qu'est-ce que tu crois.

« ça y est, tu peux te retourner. »

Marko la contempla un moment.

« Ce sera parfait.

- Je suis jolie ?
- Très jolie. Tiens, mets ça avec.

Il sortit d'une poche une poignée de bijoux. Ils étaient assez lourds pour être vrais. Sophia se contempla en les ajustant dans la glace. La robe lui allait parfaitement. Moulante, elle offrait un généreux décolleté et s'arrêtait à mi-cuisse. Elle ne se reconnaissait pas. Elle ressemblait à ... En tout cas, elle ne se ressemblait plus. Son nouvel aspect la mettait mal à l'aise. Oui, elle ressemblait à une femme qu'on achète.

« Tu sais que je ressemble à une pute ?

- Qu'est ce que tu racontes encore... Tu es très jolie, je t'ai dis.

Elle ne voulait pas le froisser à nouveau et elle le suivit donc. Mais jusqu'à présent Vlatislav avait eu le tact de faire semblant de la payer –plus qu'il aurait du- pour ses services d'artificier. Là, cette robe et ces bijoux l'horripilaient. Elle se demandait si elle n'allait pas le gifler et lui jeter ses colliers et ses boucles d'oreilles à la figure.

Marko l'accompagna jusqu'à son véhicule : un gros quadricycle à la carrosserie rutilante. Piotr dit «Doigts de fée» les attendait depuis un moment, vu le nombre de mégots qui gisaient sur le sol. Il devait son surnom à ses mains horriblement déformées. Il portait un fusil laser en bandoulière.

« N'y a pas eu de problèmes, Piotr ?

- Non, Marquis. Des mioches seulement.

Seules les Maisons avaient les moyens de faire rouler leurs membres dans de tels engins. Marko et Marquis montèrent à l'avant et installèrent Sophia à l'arrière sur les sièges similicuir. « Doigts de fée » pouvait en se redressant prendre un poste de tir. Un lance-missiles était installé sur le toit sur un rail. Sophia avait encore envie de parler. Mais elle était isolée des sièges avant par une glace, elle trouva un interphone.

« Et toi, Marko ? T'es pas en tenue de gala ?

- Moi, je suis le chauffeur, c'est toi qui va t'écarter avec le gratin.
- Ouais. Tu parles...
- En attendant, on est dans les temps. Valt sera satisfait.

Sophia regarda à travers la vitre fumée. Ca lui faisait drôle de contempler la rue depuis un tel véhicule. Les gens se retournaient pour le regarder passer. Ils suivaient les quelques artères éclairées du niveau. C'était les Maisons qui en finançaient l'éclairage. Sinon, d'ordinaire, tout ceux qui en avaient les moyens portaient des lentilles infrarouges. Les autres vivaient d'un peu de lumière en bordure d'une artère, de feux ou de torches. Des histoires circulaient sur des communautés de mutants qui auraient développé une parfaite vision nocturne. En fait, les Maisons ne contrôlaient pas tout le niveau. Les « zones sombres » n'appartenaient à personne. Des gens y disparaissaient. On disait que c'était le refuge des pires monstruosité produites par l'environnement vicié des dômes. Les limites des « zones sombres » étaient très floues. Marko lui avait parlé avec force détails des descentes qu'ils y faisaient parfois. Dans le temps, paraît-il, la Police offrait des primes alléchantes pour les corps des « créatures » qui y vivaient. Les chasseurs de primes pullulaient. Maintenant les primes -quand elles étaient payées- étaient devenues dérisoires : plus assez pour en vivre. C'était au tour des « créatures » de pulluler maintenant, disait-on.

Ils arrivèrent rapidement devant l'immeuble où logeait Vlatislav, elle était une habituée de cet endroit. Devant la porte, elle reconnut des membres de la bande. Ils étaient tous en armes. Marko se gara et Vlatislav ne tarda pas, il était aussi vêtu pour la circonstance comme la mode l'exigeait : un costume blanc serré à la taille. Il entra dans le véhicule, l'odeur du parfum saisit immédiatement Sophia à la gorge.

« Bonsoir, chérie. Comment vas-tu ? »

Elle offrit ses lèvres en guise de réponse et il les baisa.

« Tu es belle comme un astre.

- Merci, tu es gentil.

- Ça change de te voir habillée un peu quoique personnellement, je te préfère nue.

Ils sourirent, et il lui posa la main sur la cuisse.

Marko intervient par l'interphone.

« Excusez-moi, boss. Les autres ont l'air prêt avec le fourgon.

- Bon. Alors on y va.

Le véhicule s'ébranla suivi de près par un autre.

Elle n'osa pas lui jeter ses bijoux à la figure. Elle se laissait acheter, victime de ce marché tacite. Elle voyait bien que Vlatislav jubilait. Il comprenait bien ce qu'il avait gagné, lui. Elle s'en voulait d'être aussi faible.

« Qu'est-ce qu'il y a ? ça n'a pas l'air d'aller ?

- C'est que...je ne suis pas habituée à être habillée comme ça...

- C'est bien dommage, ça te va si bien. Mais tu verras, on s'habitue facilement au luxe. Je t'offrirai d'autres robes et d'autres bijoux. Tu verras, bientôt, tu seras la plus resplendissante des femmes.

Elle sourit simplement. Il lui prit une main.

- Tu sais, Sophia, je vais te présenter ce soir à plein de gens importants. C'est un grand soir pour toi. Et pour moi aussi.

Elle hésita à lui demander pourquoi sa femme n'était pas invitée puis elle se ravisa. L'ironie n'aurait pas été du meilleur effet.

Le trajet fut long, ils franchirent plusieurs niveaux sans être inquiétés le moins du monde par la police. Vlatislav l'entretint de mille et une choses. Il lui parla notamment de cette vente d'esclave. La Maison Shein avait l'intention d'acheter quelques « spécimens » qui seraient répartis entre les différentes maisons closes ou pour la revente « au détail » comme esclaves domestique « dressés ». Cela expliquait le fourgon qui les suivait. Le « dressage » était on ne peut plus simple : un lavage de cerveau qui effaçait toute volonté chez le sujet. Ils étaient alors « aptes » à la revente aux riches

particuliers. Sophia ne cacha pas son horreur. Elle était bien placée pour savoir que le lavage de cerveau était interdit et que ceux qui le pratiquaient risquaient une lourde peine.

Vlatislav s'amusa de tant de naïveté.

« Tu sais, ma chérie, si je n'avais pas eu accès à ton dossier, je douterais que tu aies été une brimo. »

Ils atteignirent enfin le lieu dit du Grand Auditorium du Niveau Zéro. Sophia y était déjà allée, à deux ou trois reprises. La dernière fois, dix ans en arrière, c'était avec des amis à l'occasion d'un concert d'une star qui avait disparu de la circulation depuis. Ce bâtiment accueillait aussi des célébrations politiques ou religieuses et, plus généralement, des matchs d'un sport de balle populaire et assez violent. C'était une structure bétonnée, vraiment immense, pouvant contenir plus de cinq cent mille personnes. Elle était encore surprise de l'étendue de l'entreprise.

Les abords de l'Auditorium étaient lourdement gardés. Ils passèrent devant plusieurs tanks stationnés à proximité de l'entrée principale. D'ailleurs, tous portaient des uniformes des AIG¹. La police n'avait apparemment plus voix au chapitre. Les prisonniers faisaient déjà partie des Légions Pénales. L'armée revendait une partie de son personnel pour financer sa guerre. Elle entra au bras de Vlatislav. Ce dernier dut présenter à plusieurs reprises son invitation mais personne ne les fouilla.

Il y avait déjà plusieurs centaines de personnes. Les innombrables rangées de gradins vides vus d'en bas donnaient l'impression de se trouver au cœur d'un entonnoir. Le brouhaha était insoutenable. Des officiers en uniforme de gala discutaient avec des femmes bien mises. Il y avait peut-être même des nobles. Sophia n'en avait jamais vu ailleurs qu'au visioscope. Ils sortaient rarement des Niveaux Supérieurs. Elle demanda à Vlatislav comment est-ce qu'on pouvait différencier un noble d'un individu normal. Il répondit qu'il n'y avait qu'à regarder les vêtements. S'ils étaient vraiment ridicules, c'était l'un d'eux. Cela la fit sourire. Il précisa qu'il n'y en avait sûrement pas là. Ils se faisaient généralement représenter. Ici, c'était plutôt une affaire de grossistes en chair humaine.

Malgré la foule, Vlatislav retrouva rapidement son chef, Igor L. Shein. Ce gros homme salua poliment Sophia. Il ne sembla pas reconnaître celle qu'il avait embauchée six mois auparavant. Vlatislav l'entraîna par le bras et elle salua plusieurs dizaines de personnes dont elle ne retint pas les noms. Certains portaient des champs de protection. Elle avait finalement engagé une conversation d'une platitude désespérante avec un groupe de femmes légitimes et de maîtresses de petits chefs – elle était parmi les siennes après tout. Après deux verres d'un vin léger, Vlatislav vint la chercher : ça allait commencer. Il lui expliqua qu'il y avait plusieurs enchères qui se déroulaient en même temps. La « marchandise » était divisée par sexe, par âge et par niveau d'origine.

La Maison Shein se divisa, Igor L. Shein s'assit devant l'estrade où arrivaient les jeunes garçons. Vlatislav qui traînait Sophia par la main avait la réputation d'être un fin connaisseur et s'installa en conséquence devant l'estrade où allait défiler les femmes de 15 à 35 ans.

Le vacarme des chaises traînées indisposa Sophia qui commençait sérieusement à avoir mal à la tête. En contre partie, elle s'assit avec plaisir, ses jambes commençaient à la faire souffrir. Vlatislav semblait aux anges. Il lui parlait sans arrêt et il l'embrassait régulièrement. Elle essayait de faire bonne figure en souriant de temps en temps.

« Peut-être que cet idiot est amoureux, après tout. »

Le qualificatif d'idiot était un peu exagéré. Elle l'aimait bien. Il n'était pas laid et faisait bien l'amour. Elle arriverait peut-être à se faire à sa nouvelle condition d'épouse et à affronter Grouchenka. Quand se déclarerait-il ?

Les « lots » commencèrent à arriver solidement encadrés par des militaires. Le commissaire-priseur annonça un lot de 10 femmes du Niveau Moins Quatre, mises à prix : 500 crédits. Sophia s'étonna d'une somme si dérisoire. Vlatislav lui expliqua que la valeur de la marchandise dépendait beaucoup de son niveau d'origine. Les sujets originaires des Niveaux Supérieurs étaient vendus

¹ Armées Intérieures de Garnison, l'une des subdivisions de l'armée taranaise avec les AEEP.

individuellement. Il précisa qu'on pouvait faire d'excellentes affaires avec des sujets originaires des Niveaux Inférieurs mais beaucoup étaient malades ou mal formés.

« Là, par exemple, la gonzesse la plus à gauche est vraiment trop petite, puis regarde la vérolée du centre, la gueule qu'elle a... »

Sophia plaignait ces femmes de devoir s'exhiber quasiment nue. Personne ne se manifesta, elles furent retirées de l'estrade par des soldats. Elles iraient donc sur Eumenes se permit de conclure Sophia. Un nouveau lot s'avança qui ne suscita pas beaucoup plus d'intérêt. Seuls deux lots du Niveau Moins Quatre furent achetés. Ce défilé de chair lui donnait la nausée. Vlatislav lui permit de se lever. Marcher, malgré ses douleurs aux jambes, fut un réel soulagement. Elle jeta un œil aux autres estrades puis gagna le buffet. La majorité des gens était là pour acheter. Beaucoup avaient des airs de gangsters sous leurs beaux costumes. Elle se promena plusieurs heures et consomma un peu plus d'alcool qu'elle n'aurait dû. C'était un libre service. Plus la soirée s'avançait plus les enchères s'animaient. Sophia revint s'asseoir à côté de Vlatislav. Il avait acheté un groupe du Niveau Moins Un et semblait content de son affaire. Les lots du Niveau Un étaient plus réduits –trois ou quatre personnes à la fois- mais ils dépassèrent facilement la centaine de milliers de crédits. Enfin, on passa aux enchères individuelles : le Niveau Deux. Pour Sophia, cela signifiait surtout la fin imminente de cette pénible soirée. Elle regardait vaguement la pauvre fille dont l'assistance jugeait les charmes. Elle manqua de s'étouffer en avalant sa salive. Elle la connaissait !

« Bordel de merde ! C'est elle.

- Qu'est ce que tu dis, chérie ?
- Cette fille, là, sur l'estrade !
- Tu la veux ?
- Heu...oui, s'il te plaît.

Vlatislav leva la main.

« Et de 5000 pour Monsieur, 5000 une fois... 6000 pour le monsieur du fond. 7000, à ma droite... ».

Sophia se mordit les lèvres jusqu'au sang pendant que les milliers de crédits volaient. Qu'est-ce qu'elle foutait là, cette gonzesse ? Elle allait encore tout foutre en l'air. Pourquoi la tirer de là...

« Kinov, tu fais encore une belle connerie... »

Kinov... Maintenant, elle était Sophia. Le sergent Kinov était mort au moment où elle avait perdu la phalange de son auriculaire... Évidemment, Vlatislav gagna les enchères.

« Tu vois ces 55000 crédits que je viens de claquer ? S'ils peuvent t'arracher un sourire, je ne les regrette pas.

- Merci, Vlatislav, merci...

Elle regardait la fille que des soldats éloignaient.

« Ben ? ça vaut même pas un baiser ? »

- Si, bien sûr.

Elle l'embrassa.

Sophia passa le reste de la soirée dans une sorte de brouillard où elle essayait de prévoir les conséquences de l'arrivée imminente de Lamnia Corliovna –elle n'avait pas oublié son nom. Elle retint seulement le chiffre astronomique d'un million deux cent mille crédits qu'atteignit une fille du Niveau Cinq. C'était sûrement sa famille qu'il la rachetait, avait commenté Vlatislav. Enfin, ils se levèrent. Sophia agissait en mécanique et se laissait guider par son amant. Des gens défilèrent à nouveau, elle ne prêtait pas attention à ce qu'ils lui disaient.

Le calme était revenu. Elle retrouva ses esprits sur les sièges en cuir du véhicule dans lequel ils étaient venus jusqu'ici. Il était bien cinq heures du matin. Vlatislav était à côté d'elle et Marko parlait par l'interphone.

« Avez-vous passé une charmante soirée ?

- Oui, tout à fait, Marquis. La marchandise a bien été chargée ?
- Tout est en ordre, boss.

Sophia émergea.

« Où est-elle ?

- Qui ça ?
- La fille que tu m'as achetée.
- Avec les autres, dans le fourgon derrière.

Elle se retourna, le fourgon les suivait en effet. Vlatsilav la sermonna.

« Sophia, vraiment, toute cette fin de soirée, tu étais complètement absente. Qu'est ce qui t'es arrivée ?

- Je ne sais pas, je me sentais pas bien... tout ce bruit...
- Et ce que tu avais bu aussi. Surveille-toi au moins en public, bon sang ! Tu étais ridicule et je ne savais plus où me mettre.
- Toi ? Ne plus savoir où te mettre ! Tu m'étonnes !
- T'as de la chance que je te passe beaucoup de choses. Peu de femmes ont eu ce privilège avec moi.
- Vraiment ?
- Oui, vraiment.

Sa voix se radoucît. Il lui prit les mains.

« Tu sais Sophia, je crois que je suis fou de toi. Veux-tu être ma femme ?

Là, il la prenait au dépourvu. Elle ne savait quoi répondre.

« Ta femme ? Et Grouchenka ?

- Grouchenka acceptera.

Elle ne répondit rien.

« Réponds-moi, je t'en prie.

- Laisse-moi le temps d'y réfléchir.
- Réfléchir ? Mais que veux-tu de plus ? Je satisfais le moindre de tes caprices, je t'offre mon amour, mon lit !
- Ecoute, on ne passe pas de brimo à épouse d'un chef de gang comme ça ! Il me faut du temps pour enterrer le passé. Tu es gentil, je t'aime beaucoup, tu m'as donné plus que m'ont donné tous les hommes dans ma vie. Mais si tu m'aimes, laisse-moi encore un peu de temps...

Elle s'en était pas trop mal sortie. Il ne disait plus rien, mais il avait sa mine des mauvais jours. Il lui fallait voir à nouveau, cette fille, Lamnia, lui parler. Si rien ne se passait, alors elle accepterait Vlatsilav.

Elle devait faire quelque chose pour le dérider et lui permettre de patienter : elle s'approcha de lui et commença à dégrafer sa robe.

Au Niveau Moins Quatre, le fourgon devait les quitter pour rejoindre le QG Maison Shein. Là, tous les esclaves étaient centralisés, examinés puis dispersés dans les différentes maisons closes de la Maison ou lobotomisés pour être revendu à la pièce. Sophia insista pour que Lamnia reste avec eux. Etant donné ce qu'elle venait d'accorder à Vlatsilav, ce dernier accepta facilement. Ils arrêterent le fourgon pour en sortir Lamnia. Le cœur de Sophia battait à tout rompre. Elle allait enfin la revoir.

« Tu es vraiment sûre que tu veux pas la faire lobotomiser ? Elle sera plus conciliante. Elle risque de vouloir s'échapper.

- Je te dis que je la connais, c'est une amie.
- Une amie ?

Vlatsilav se renfrogna à nouveau.

La plate-forme du fourgon s'abaissait. Sophia interrogea avec inquiétude.

« Lamnia Corliovna ? Lamnia ? »

Personne ne répondait.

« Merde ! Mais c'est pas vrai ! »

C'était Vlatsilav qui avait hurlé. Le visage de Sophia se décomposa lorsqu'elle réalisa enfin ce qu'elle voyait. Des corps effondrés baignaient dans le sang. Elles avaient tenté de se suicider en s'entaillant les veines.

« Marko ! La boîte de premiers soins ! Vite ! Elles ne m'ont pas fait ça ! C'est pas vrai ! Empereur-Dieu ! Mais c'est pas vrai ! »

Sophia pataugeait déjà dans le sang et prenait les pouls. Certaines étaient encore conscientes. Elle remarqua un éclat de verre par terre. Lamnia était au fond, inconsciente mais vivante. Elle la sortit du fourgon puis appliqua les rudiments de médecine qu'on lui avait appris à la police. Elle retrouva des réflexes qu'elle croyait avoir oubliés. Elle se rendit vite compte qu'elle était la seule à savoir faire un bandage. Les hommes qui l'entouraient n'avaient même pas la moindre idée de la manière de prendre un pouls. Elle dut leur expliquer brièvement comment faire un point de compression. Elle commandait, ils obéissaient. Trois des filles étaient déjà mortes. Lamnia fut la première hors de danger. Elle était partagée entre la culpabilité d'avoir sauvé son amie en premier et la tentation de laisser mourir les autres. Après tout, les secourir était sûrement un bien mauvais service qu'elle leur rendait. Elle fit tout de même du mieux qu'elle put. Il n'y avait plus assez de bandage pour les dernières, alors elle déchira des vêtements. Pendant ce temps, Vlatislav prenait à partie les chauffeurs du fourgon et les traitait de tous les noms.

« Il leur faut l'assistance... des transfusions vite. Où va-t-on trouver ça, ici ? Chez Shein peut-être ?

- Ouais, c'est là qu'il faut aller ! Ils sauront quoi faire.

Vlatislav suait abondamment, il était largement dépassé par la situation. Il tremblait déjà à l'idée du savon qu'aller lui passer son chef.

« Cent mille crédits de perdus. Igor va me tuer... »

Sophia monta à l'arrière du fourgon avec les morts et les blessés. L'odeur âcre du sang lui monta aux narines. L'espace n'était même pas assez grand pour que toutes puissent s'allonger. Malgré les cahots, elle resserra quelques bandages puis prit Lamnia sur ses genoux. Elle était plus amaigrie que dans son souvenir, la perte de sang lui donnait un teint laiteux. Pourtant, la blancheur de la peau était la règle sous les dômes où jamais ne pénétrait un rayon de soleil.

Elle était encore belle malgré tout. Elle serra ce corps affaibli contre le sien et le berça. Une chanson enfantine lui revient à l'esprit. Cette comptine, fredonnée doucement, parlait de parents attentionnés, d'enfants obéissants et d'anges qui venaient des étoiles.

L'ambiance surréaliste combinée à l'odeur la prenait aux tripes. Une des femmes encore consciente retrouva la parole. Sa voix était très faible.

« C'est vrai qu'ils vont nous prostituer ? »

Sophia hocha affirmativement la tête.

« Vous êtes avec eux ? »

Elle hocha à nouveau la tête avec un sourire triste.

« C'est elle qui avait le tesson de bouteille. »

Cette femme désignait Lamnia.

Ils arrivèrent enfin à destination. La plate-forme se baissa à nouveau et ils se retrouvèrent dans la cour intérieure pavée de la Maison Shein. Tout le monde était visiblement prévenu et des hommes en armes courraient dans tous les sens. D'autres fourgons étaient garés. Igor L. Shein, rendu pourpre par la colère, trépignait et Vlatislav à ses côtés n'en menait pas large. Les gangers et des serveurs débarquèrent les blessées à bout de bras. L'un d'eux semblait diriger les opérations, Sophia s'avança vers lui.

« Vous avez de quoi faire des perfusions ?

- Ouais, mais sûrement pas assez.

- Elles se sont coupés les veines pendant le trajet.

- Je le vois bien ! C'est toi qui a fait les bandages ?

- Oui. Où vous allez les mettre ?

- Dans le hall, pour l'instant. Tiens, aide-moi, on va porter celle-là.

Les corps blessés furent alignés sur des couvertures et des matelas dans la vaste entrée de la demeure. Les tentatives de réanimation furent vaines sur celles dont le cœur avait cessé de battre.

Sophia et l'homme installaient les poches de sang des perfusions. Dans l'intervalle, un nouveau fourgon rempli d'une dizaine de jeunes hommes arriva sur la place. La vue du sang provoqua un début de panique chez les prisonniers rapidement maîtrisé à coup de crosses par les gardes. Igor L. Shein leur hurla de ne pas abîmer davantage la marchandise.

Alors qu'ils s'accordaient un moment de répit, Sophia interrogea l'homme avec qui elle soignait.

« Vous êtes médecin ? »

- Non. Mais mon père l'était. Il m'a tout appris. Et toi ? Tes bandages sont bien faits.
- J'ai appris ça chez les brimos.
- Ah ! C'est toi la gonzesse de Vlatislav.
- Oui, je m'appelle Sophia et vous ?
- Lavrenti dit Doc
- Enchantée, Doc.

Elle réalisa qu'elle était couverte de sang de la tête aux pieds.

« La brune, là, tu t'en occupes particulièrement. T'y tiens ? »

- Oui... heu... elle... elle vaut 55000 crédits.
- Je vois. On va faire en sorte qu'elle s'en tire, alors.

Il cligna de l'œil. Sophia changea de sujet pour éviter de rougir.

« Il leur faudrait plus de couvertures, non ? »

Au bout d'une heure, la tension finit par retomber et le teint d'Igor L. Shein retrouva son rouge naturel. Des hommes nettoyaient le fourgon. L'état des femmes était apparemment stabilisé. Vlatislav avait été sévèrement réprimandé par son chef. Il cherchait visiblement quelqu'un sur qui décharger sa morgue. Il s'apprêtait à rejoindre le Niveau Moins Cinq et vint chercher sa maîtresse.

« C'est bon, Sophia, amène-toi, on y va. »

- Je crois qu'il vaudrait mieux que je reste ici, pour aider.
- Tu vas bouger ton cul, oui ! On a perdu trop de temps ici.
- Non, je reste ici. Doc a besoin de moi.

Ce dernier acquiesça sans se mêler plus que cela de la conversation.

« Tu viens quand je te l'ordonne. Et c'est un ordre. »

Il s'avança et tenta de la gifler. Elle bloqua son bras.

« Tu ne me frappes pas. »

- Salope !

Il tenta à nouveau de la cogner. Son coup était maladroit et Sophia le déséquilibra ; il s'effondra lourdement sur le sol. Un rire gras retentit, celui, inimitable, d'Igor L. Shein.

« Hahaha, Vlatislav, tu es vraiment un bouffon ! Va-t-en, avant que je ne change d'avis. Mademoiselle tient à rester ici. Elle reste, si telle est sa volonté. »

Puis il s'adressa directement à Sophia, d'un ton légèrement narquois :

« J'espère que vous me ferrez l'honneur de partager mon déjeuner demain. »

Il claqua des doigts et un domestique nain parut.

« Vous lui trouverez une chambre et faites lui prendre un bain, elle en a besoin. »

Enfin, il battit des mains.

« Bon assez d'émotion pour aujourd'hui, il est temps d'aller se coucher. Nous aviserons demain. Doc, vous me surveillez ces colis, hein ? Il n'est pas question qu'il y en est d'autres qui claquent. Et pareil pour les autres, il faudrait pas que ça leur ait donné des idées. »

Le nain conduisit de sa démarche bancal Sophia jusqu'à une chambre, un véritable petit palais. Elle soupçonnait que la bonté soudaine du « Boss » n'était pas pure charité. En fait, elle craignait confusément que ce gros homme s'introduise dans sa chambre ou nourrisse quelques autres noirs desseins, bien qu'il fut de notoriété publique qu'il préférât les petits garçons. Elle prit un bain puis enfila la nuisette et la robe de chambre qu'avait porté le domestique. Elle retourna au chevet de Lamnia. La transfusion lui avait fait reprendre quelques couleurs. Elle dormait.

« Ouais, je leur ai mis un tranquillisant, des fois qu'il y en est une qui se réveille quand je dormirai. Par contre, on n'a plus de quoi les transfuser, il faudra les faire manger lorsqu'elles se réveilleront. »

Le Doc qui parlait était en train de s'affairer après un appareil qui n'était pas inconnu à Sophia.

« C'est un médikit ? »

- Ouais, mais il marche plus. Il est un peu vieux.

Le médikit était un robot semi-automatique capable de soigner les plus graves blessures. Mais elle n'en avait jamais utilisé et fut bien incapable de le réparer. Le sommeil, implacable, finit par la gagner.

Elle se réveilla brusquement toute courbaturée d'avoir dormi assise. A l'exception du Doc qui ronflait, tout était silencieux. Elle regarda sa montre : il était presque 11 heures du matin. Lamnia sommeillait toujours. Son souffle et son pouls restaient encore faibles mais réguliers. Elle fit quelques pas puis commença à resserrer ou remplacer les bandages. Deux des filles semblaient à peine adolescentes. Elle se demanda où avait été amenés les corps des trois défuntées. Elles n'étaient plus que huit allongées.

Elle avait envie d'amener Lamnia dans sa chambre. Sur le grand lit, elle serait mieux qu'ici. Elle était en train de réfléchir à la manière de si prendre lorsque le domestique nain reparut en clopinant.

« Excusez-moi, mais il faut vous préparer. Le maître va bientôt déjeuner. »

L'agitation regagna petit à petit le QG de la Maison Shein. Le réveil du maître de céans rythmait apparemment l'activité de cette fourmilière. Sophia, plus calme que la veille, découvrit ces immenses locaux. Le QG prenait bien un pâté d'immeubles ramassés autour d'une large cour intérieure. L'éclairage était assuré par la Maison elle-même. Autant la façade extérieure n'offrait qu'un gris béton uniforme sans aucune particularité, autant la cour intérieure, encore encombrée des fourgons, était richement décorée de sculptures, volutes et statues. Le sol était même pavé de pierres colorées. Elle finit par suivre le nain qui la ramena dans sa chambre et lui présenta deux robes : elle choisit la plus habillée des deux.

Elle fut ensuite conduite dans un dédale de couloirs aux murs tapissés – luxe immense – et régulièrement décoré d'œuvres d'art - tableaux ou statues. Ils arrivèrent dans une grande salle au centre de laquelle trônait une grande table servie où était déjà assises trois personnes.

« Le maître aime à discuter affaire pendant son déjeuner. Installez-vous, il ne va pas tarder. Vous vous lèverez pour le saluer lorsqu'il entrera. »

Sophia salua de la tête les trois autres personnes : des hommes à la mine patibulaire qui lui rendirent son salut. Elle remarqua qu'il leur manquait aussi une phalange de leur auriculaire. Ils attendirent en silence.

Le claquement d'une porte et une grosse voix annoncèrent Igor L. Shein. Il s'emportait pour une raison inconnue après son domestique. Il parut, tous se levèrent.

« Bonjour, bonjour. »

Il s'assit lourdement sur sa chaise.

« Farfadet ! Fais servir le déjeuner ! »

Le nain arriva en trotinant et frappa des mains et deux autres domestiques, le crâne rasé et tatoué, s'avancèrent afin de servir les plats encore fumants.

« Messieurs, commençons. Alors, faites-moi un point sur les achats d'hier. »

L'un des hommes se leva.

« Pour ce qui est des mâles, nous pourrions compléter nos effectifs dues aux pertes de ces derniers temps. Cependant, je vous ai déjà parlé du succès de cette branche et de sa potentialité de développement.

- Oui, oui. Passons. Nous verrons cela aux prochaines enchères. Et pour la qualité ?
- Elle est satisfaisante. L'un d'eux a cependant une forte fièvre, on l'a isolé. Nous pourrions commencer à les mater dès aujourd'hui.
- Bien, bien. Et pour les enfants ?

Igor commença à manger, les autres l'imitèrent.

- Votre choix a été très avisé mais...
- Mais ?
- Il y a un mutant dans le lot.
- Un mutant ?
- Hélas, c'est assez discret mais assez révoltant à l'examen...
- Assez ! Nous sommes à table ! Vous me le ferez disparaître, je ne veux plus en entendre parler.
- Comme vous voudrez.
- Passons aux femelles : je crois que tu es bien placée pour en parler, j'ai appris que tu as passé la nuit à leurs chevets. C'est beau !

Son ton ironique manqua de faire rougir Sophia.

« En effet, Monsieur... »

- Et bien ? Leur état ?
- Elles sont faibles, Monsieur, et nous n'avons plus de quoi les perfuser.
- Mais elles vont s'en tirer ?
- Oui, sans aucun doute, mais il faudra du temps... Monsieur, sauf votre respect, j'aimerais vous signaler qu'il y en a une qui m'appartient. J'aimerais assez la récupérer.
- Oui, je sais. J'ai fini par me rappeler où je t'avais déjà vu. Tu es l'ancienne brimo qui as tué Ivan. Tu es la maîtresse de ce fat de Vlatislav.

Elle confirma.

« Tu m'as beaucoup amusé en le ridiculisant hier soir. Tel que je le connais, il va chercher à te récupérer et à se venger. Tu ne seras pas belle à voir après. »

Il enfourna un gros morceau de poisson et le mâcha bruyamment. Le nain debout sur un marche pied se tenait prêt à essuyer les lèvres de son maître avec une serviette. Le silence troublé par les bruits de couverts et de mastication s'installa. Le repas était copieux. On y trouvait du poisson, des légumes variés, du pain à la farine d'algue et un alcool fort pour accompagner le tout. Sophia se força pour refuser le secours de la coupe qu'on lui servit. Cela ne passa pas inaperçu d'Igor.

« Allons, à ce que j'ai appris, cela ne te ressemble pas. »

- C'est-à-dire que j'aurais sûrement besoin de toute ma tête pour échapper au sort que vous me prédisez.
- Héhé, bien répondu. Je t'aime bien 'Sergent', tu as du caractère. Je n'ai pas beaucoup de femmes dans mon entourage.

Il regarda ses hommes qui baissèrent la tête.

« Je suis entouré d'idiots qui ont un pénis à la place du cerveau. Et je n'aime pas leurs murmures et leurs allusions sur mes goûts... hum... de lit. »

Ces hommes semblaient se ratatiner sur leurs sièges. Aucun n'osait croiser le regard de leur chef.

« Aussi, je pense qu'un peu de féminité parmi mes lieutenants ne serait pas de trop. Je prends donc cette jeune personne sous mon commandement direct. Et faites en sorte que Vlatislav apprenne que s'il arrive quoi que ce soit à ma nouvelle adjointe, il fera un mémorable plongeon dans un bain d'acide. C'est clair ? »

L'un d'eux trouva le courage de murmurer faiblement « très clair ». Il les congédia alors qu'ils n'avaient pas encore fini leur assiette.

« Tu vois, ma chère, je viens de te faire haïr par une bonne moitié de mes hommes. L'autre moitié sera conquise par ton charme. Sauf peut-être lorsqu'ils réaliseront que tu leur préfères une femme... Car c'est bien cela n'est-ce pas ? Mon petit Farfadet n'a pas les yeux dans sa poche. Oui, la couleur de tes joues me dit qu'il ne s'est pas trompé. Ici, il faut se faire haïr pour être respecté. Toi aussi, tu me crains parce que je peux d'un claquement de doigts te prendre la vie. Mais crois-tu qu'il y en est un seul qui m'aime, ici ? Pourtant, tous me baiseraient les pieds si je l'exigeais. »

Il repartit dans un de ses rires gras et profonds.

« Reprends donc ton «esclave», soigne-la et profite-en bien. Je mettrai prochainement à l'épreuve ta fidélité envers moi. J'ai de grands projets et tes compétences me seront utiles pour bientôt. »

CHAPITRE IV : Fairan Utrlivna

Fairan Utrlivna avait sous les yeux le dossier concernant la disparition du Sergent Sophia Kinov. Elle le connaissait déjà par cœur et ne tournait les pages que par acquit de conscience. La puce mémorielle qu'elle s'était faite greffer, il y avait maintenant plus de vingt ans, avait considérablement amélioré ses facultés mnémotechniques. Elle était capable, entre autre, de se rappeler ce qu'elle avait mangé à midi, cent vingt-quatre jours en arrière : une salade d'algues lyophilisées, accompagnés d'aromates divers. Mais l'astuce était qu'à la cantine, elle prenait toujours la salade dans l'espoir renouvelé chaque jour de mincir un peu.

Au début, ses nouvelles capacités lui avaient fait peur, elle avait eu l'impression de contenir trop d'informations, d'être prête à exploser : l'annuaire du Niveau Zéro, par exemple. Mais aujourd'hui elle y était habituée. Pourtant, il y avait des choses qu'elle aurait aimé oublier : lorsque son compagnon l'avait quittée notamment. Elle se souvenait de la scène avec tant de détails que lorsqu'elle fermait les yeux parfois elle avait l'impression de la revivre, c'était assez désagréable. Là aussi, il y avait une astuce, elle s'était cassé le bras, ce jour-là. Elle pouvait encore sentir une cicatrice à l'endroit où l'os avait perforé la peau.

Depuis, elle fuyait comme la peste le silence et l'inactivité de son appartement. Elle réfléchit quelques secondes : cela faisait exactement deux jours, six heures et onze minutes qu'elle n'y était pas retournée. De toutes les façons, elle ne s'y plaisait pas, chaque objet lui rappelait la faillite de son mariage. Elle n'avait jamais eu le courage de déménager. Son bureau était son vrai chez elle, elle y avait même installé un lit pliant.

A son travail, elle était Commissaire-enquêtrice, Première Classe, Division Recherche au Niveau Zéro, dans la Police, bien sûr. Le reste du temps -pas souvent- elle était Fairan Utrlivna, rez-de-chaussée de l'immeuble 915 J, section T.561340, quartier Saint Guilliman, Niveau Zéro aussi. Son dossier personnel disait qu'elle était indépendante, qu'elle avait le sens de l'initiative et que c'était un bon élément. Ses collègues l'appelaient affectueusement «Mama Tyria» : c'était le nom d'un personnage au demeurant assez sympathique d'un vieux feuilleton du Canal 23. Il était vrai qu'elle avait parfois du mal à soulever ses cents kilos et ses cinquante-six années terrestres standards.

Fairan avait souvent l'impression d'être un ordinateur. Son cerveau, ce paresseux, s'appuyait entièrement sur son assistant électronique. Elle s'était discrètement renseignée sur les moyens qu'il y avait d'enlever cet implant. Elle avait alors appris qu'elle risquait de ne plus se rappeler ne serait ce que son nom. Elle n'avait pas compris l'explication compliquée qu'on lui avait donnée mais, apparemment, sa mémoire était désormais presque totalement stockée dans la partie électronique de sa tête. D'un autre côté, un minuscule effort de concentration était suffisant pour apprendre par cœur un dossier ou retenir le visage de quelqu'un pour des années. Heureusement, la majorité du temps, elle n'enregistrait pas toutes les informations que traitaient son cerveau.

Par exemple, elle ne savait pas si l'impression de déjà vu face à la photo du sergent Kinov était dû à son implant. En fait, il était fort probable qu'elle l'ait déjà aperçue à la cantine, dans la salle de prière ou simplement dans les couloirs. Elles travaillaient dans la même caserne. Utrlivna avait beau forcer sa concentration, elle n'arrivait pas à préciser les conditions de ces rencontres.

Le Sergent Kinov était directement responsable de la mort de vingt personnes et de cinquante-deux blessés dans cette caserne même, de la mort de sept autres, dont une infirmière, et d'une quinzaine de blessés dans la caserne du Niveau Moins Trois où on l'avait muté. Elle était de plus vraisemblablement à l'origine du décès de Youlia Tinine.

Utrlivna aimait bien sa subordonnée Tinine. L'écriture ronde de cette dernière annotait le dossier qu'elle avait sous les yeux. Tinine était une jeune policière parmi les plus talentueuses qui lui avait été donné de connaître. Elle était déjà Lieutenant-enquêtrice malgré ses vingt-huit années. Elle n'avait cependant pas prévu que le véhicule qu'elle s'appropriait à fouiller –celui de cette Kinov- allait lui sauter au nez.

Elles avaient toutes les deux étaient témoins de l'impressionnante explosion de la salle de prière. Cette dernière avait provoqué une panique folle. Leur bel entraînement n'avait servi à rien. Utrlivna s'était sentie souffler puis sa tête avait cogné quelque chose. Elle s'était réveillé pleine de sang. Elle s'était rendu compte au bout d'un temps que ce sang ne lui appartenait pas -du moins pas la plus grosse partie. La salle était pleine de corps plus ou moins agonisants, de bouts de membres. Elle s'était redressée avec un puissant mal de crâne et son oreille gauche saignait –tympan crevé. Des blouses blanches teintées de pourpre s'agitait dans tous les sens. Les officiers avaient particulièrement souffert : seize morts dont un colonel et deux capitaines. L'enquête de Tinine avait montré que la bombe, de l'explosif volé quelques heures avant la déflagration dans l'armurerie de la caserne, avait été placé sous la place qu'occupait le Lieutenant Pes. On n'avait retrouvé que les bras et la tête de cette dernière.

Depuis, du ciment frais avait bouché le trou dans le sol, mais le traumatisme était grand : avant la prière, elle surprenait nombre de ses collègues vérifiant discrètement le dessous de leurs sièges. Elle aussi ne pouvait s'empêcher d'y jeter un coup d'œil.

Tinine avait été chargée de l'enquête. Elle avait bien avancé, l'épaisseur du dossier le prouvait. Malheureusement, elle avait péri. Utrlivna reprenait donc la suite.

« Elle avait l'air fatigué, et puis elle buvait.

- Beaucoup ?

- Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour le cacher mais tout le monde le savait. Je ne l'ai jamais vu boire en service mais souvent, elle arrivait le matin pas très très claire.

C'était le témoignage du caporal Aduviov, ex subordonné du Sergent Kinov.

L'annotation au crayon disait : « Coup de folie ou acte prémédité ? »

Elle avait des arguments pour soutenir les deux thèses.

La première était vraisemblable : Kinov malgré son dossier exemplaire était depuis longtemps instable psychologiquement. L'agression dont elle avait été victime en arrivant à la caserne du Niveau Moins Trois la fit basculer. Par vengeance, elle avait dérobé des explosifs et les avait utilisés contre le Lieutenant Pes qui était à l'origine de sa mutation et contre les responsables de son agression. C'était l'explication la plus simple.

La seconde thèse faisait intervenir des éléments plus incertains : en particulier, le piégeage de son véhicule et cette Lamnia Corliovna. Qui était vraiment cette fille ? « Membre d'un réseau d'opposition - Condamnée au Service Pénal le 3.301.083/M41¹ » disait sa fiche. « Membre d'un réseau d'opposition »... Et si l'action de Kinov avait été pensée ? Si Kinov était autre chose qu'une brimo instable...

Elle consulta le compte-rendu de l'interrogatoire de Corliovna. Rien, elle ne disait rien sur Kinov.

« Une caresse... »

« Puéril »

C'était pourtant sous Porta Rack². Pourquoi attendre le Porta Rack pour avouer une caresse et lâcher des membres insignifiants de son réseau alors qu'elle en avait déjà dénoncé les chefs ? Il y avait là un problème significatif. Son implant ne lui apporta pas de réponse mais son instinct lui souffla qu'il y avait là une piste à fouiller. Que restait-il de ce réseau ? Qu'était advenu ses membres ? Kinov pouvait fort bien se cacher parmi eux.

¹ La datation impériale standard est toujours utilisée dans les actes administratifs.

² C'est le nom de l'appareil parallélépipédique utilisé par la Police pour faire parler les prévenus récalcitrants.

La commissaire se contraignit à noter toutes ses réflexions. C'était le règlement. Les personnes pourvues d'un assistant électronique, elle prenait l'habitude de travailler uniquement dans leur tête. Un coéquipier aurait pu trouver ça désagréable et surtout, en cas de disparition brutale, comme cela venait de se produire, le travail aurait été à reprendre à zéro. Tinine qui portait aussi une puce, avait apparemment suivi les instructions. Tout semblait y être mais pouvait-on rassembler dans un dossier toute la production d'un cerveau aussi talentueux que celui de Tinine ?

De nouveaux greffons permettaient de se brancher directement sur un ordinateur par un câble, cela faisait gagner un temps appréciable. Ce genre de matériel n'était pas près d'arriver dans le service. Les hommes du pouvoir aimaient les affaires rondement menées. Les coupables étaient alors de pauvres hères que l'on jugeait rapidement avant de les envoyer au service pénal. Mais Utrlivna et ses collègues avaient parfois des enquêtes qui duraient des mois et qui n'aboutissaient pas ou pire, qui mettaient en cause des personnalités ou leur entourage. Alors le dossier était rapidement fermé à moins qu'il ne soit utilisé à des fins basement politiques, ce qui n'était guère mieux, car les coupables n'étaient pas, non plus, jugés équitablement. Aussi le budget pour l'équipement du service était malingre.

Pour ce qui s'appelait désormais «l'affaire Kinov», il n'y avait pas eu de médiatisation et elle avait les coudées franches : une affaire interne à la Police...

Lorsqu'elle eut fini, Fairan Utrlivna s'accorda une pause et décida de rentrer chez elle - à pied. Il était toujours bon de faire un peu d'exercice. Elle avait envie de se changer, de prendre une douche et surtout de respirer un peu. Elle salua la nouvelle en passant devant son bureau. Comme chaque fois, elle avait envie de l'appeler Tinine. Elles se ressemblaient – les jeunes se ressemblaient tous. Cette petite n'était arrivée que depuis trois jours et semblait bien se faire à l'ambiance du service. Elle ne cessait de réclamer «sa première enquête». Tous les nouveaux, à peine sortis de l'école, commençaient par la mission « reprographie »... ce qui avait tendance à éteindre quelque peu leur enthousiasme. Mais ils apprenaient ainsi la patience, les enquêteurs se devaient d'être réfléchis et patients. L'enthousiasme excessif était souvent un danger.

Utrlivna était patiente, trop peut-être. Elle n'avait plus depuis longtemps le sentiment d'être une justicière. Elle se voyait plutôt comme le rouage d'une immense machinerie. Un rouage qui se satisfaisait de son rôle de rouage. Elle ne s'offusquait plus de voir certains des dossiers confisqués ou enterrés. Elle obéissait, la guerre rendait impérieusement nécessaire l'union sacrée de la nation. Il y avait sans doute des espions et des saboteurs sur Taran. De régulières campagnes de propagande rappelaient les taranais à la vigilance. Kinov, dans son genre, avait réussi un beau coup. En marchant, les pensées de Utrlivna dérivait et des rêves bien enfouis dans la partie charnelle de son cerveau, parlant de promotions et de reconnaissances officielles, lui revenaient à l'esprit.

« Démasquer un saboteur en relation avec une groupe d'opposition serait une belle affaire. »

Elle revint à elle. La partie électronique de son cerveau repris le dessus. Elle était un rouage qui se satisfaisait de son rôle. Non, elle se s'offusquait pas de voir des dossiers confisqués ou enterrés et la gloire des enquêtes réussies retomber sur ces supérieurs. Non, rien de tout cela. Mais l'«Affaire Kinov » serait son affaire à elle, à elle seule. Elle était convaincue qu'il y avait là un gros morceau à ferrer.

* * *

Elle arriva chez elle essoufflée et en sueur. Elle bénissait son rez-de-chaussée. Monter un escalier de plus lui aurait été certainement fatal. La porte ouverte, elle buta sur une boîte métallique. L'appartement était dans un désordre indescriptible. Il manquait aussi du plus élémentaire hygiène. De la vaisselle sale et pourrissante s'entassait dans l'évier. Elle toqua sur la vitre du grand aquarium

qui siégeait dans la pièce principale. Quelque chose bougea au fond et un peu de sable se mit en suspension dans l'eau.

« Salut, Wanda, c'est maman qui revient. Elle va te donner à manger. »

Utrlivna sortit d'un placard une boîte d'aliment pour poisson. Elle la secoua.

« Vide. Maman est une mauvaise mère. Elle a oublié de t'acheter à manger... »

Elle pensa soudain à sa fille, fonctionnaire de l'Administratio Orbis¹ dans un trou perdu sur Taran, loin d'ici. Elle ne l'avait pas vu depuis la séparation de son mari. Elle ne lui avait jamais pardonné cette déchirure du cocon familial. Elle avait toujours été trop sensible. L'image de son mari et de leur rupture douloureuse revint l'agresser.

Pour détourner le fil de ses souvenirs, Utrlivna chercha de quoi donner à manger à son poisson. Son regard tomba sur le panier à pain. Il n'y avait plus de pain, mais il était encore plein de miettes : elle le secoua au dessus de l'aquarium. Le petit poisson doré aux longues nageoires était encore très vif – sans doute s'était-il habitué aux longs jeûnes que lui imposait sa maîtresse. Elle le regarda longuement gober les miettes qui flottaient à la surface.

« Tiens, tu en as encore une, là. Et une autre là. Miam miam, elles sont bonnes, hein ? »

« Tu sais, maman est contente de te voir en bonne santé. »

« Maman peut pas venir te voir souvent, elle travaille sur une enquête difficile. »

Elle finit par se rendre compte qu'il était ridicule de parler à un poisson rouge et passa dans sa salle d'eau. Elle laissa choir ses vêtements sur le sol et entra dans la bouche. L'eau lui faisait toujours beaucoup de bien. Elle observa avec amusement les rigoles que faisait l'eau en empruntant les lourds plis de sa chair. Elle s'assit contre le carrelage aux jointures noires de moisissures et finit par s'assoupir. Elle se réveilla une bonne heure plus tard. L'eau coulait toujours. Elle ferma les robinets en jurant.

« Au prix de l'eau courante ! »

Une fois passé l'instant d'énervement, elle se sentit mieux : elle avait le sentiment de s'être reposée. Elle n'avait jamais eu besoin de beaucoup de sommeil et elle soupçonnait sa partie électronique de doper encore ses facultés de récupération. Depuis des années, elle ne dormait que quelques heures par jour.

Ensuite, elle passa devant la glace. Sa peau affichait les stigmates de son âge. Elle souleva ses cheveux bouclés poivre et sel et vérifia sur sa tempe si les protège-prises de son implant étaient toujours en place. L'intendance de la caserne la déchargeait de la blanchisserie, elle sortit d'un tiroir une tenue propre. Les enquêteurs ne portaient généralement pas d'uniformes, car les vêtements civils étaient plus discrets lorsqu'ils avaient à musarder à l'extérieur. Enfin, elle se coiffa et se farda légèrement. Elle se maquillait plus par respect pour sa fonction que pour celui de son corps. Elle savait à quoi s'en tenir pour son physique et l'âge avait achevé d'éteindre les braises du désir déjà enfouies par son mariage raté. Elle avait toujours été ronde, mais son travail, ses soucis domestiques et une alimentation déplorable l'avait rapidement entraînée vers l'obésité. Elle était consciente de ce fait et essayait sans vraiment de conviction de mincir. Pourquoi faire ? Bien sûr, elle avait envie de retrouver un compagnon pour ses vieux jours. Même les jeunes femmes n'en trouvaient pas. Quelle aurait été sa chance ? Et sa solde n'était pas assez intéressante pour faire oublier son âge et son embonpoint. Tinine, qui était pourtant loin d'être laide, s'était mise en ménage avec une autre femme, une autre policière. Sa lointaine expérience lui avait fait remarquer que la majorité des hommes n'aimait pas avoir une brimo dans leur lit. Les militaires des AIG faisaient souvent exception. Son ex en était d'ailleurs un. Un jour, elle avait pensé que la Police tendait à devenir une confrérie qui imposait une vie monacale à ses membres tant la réputation de ce corps était affreuse dans la société. Cette réputation était justifiée, il fallait le reconnaître. Mais comment faire marcher droit une société sans bâton ? Et qui pourrait aimer le bâton qui le bâte ? Elles ne faisaient décidément pas un métier comme les autres.

¹ L'Administratio Orbis a le même rôle que l'Administratio Urbae déjà citée, mais la première s'occupe de la Zone Extérieure et la seconde de la Zone Intérieure. L'armée, divisée en AIG et AEEP, fonctionne exactement sur le même système.

Lorsqu'elle fut satisfaite de son maquillage, elle salua le poisson en vérifiant une dernière fois si le moteur à oxygène de l'aquarium fonctionnait normalement.

« A la prochaine Wanda ! Et garde bien la maison ! »

Elle réajusta son arme de service.

Elle repartit à pied. Les rues étaient calmes autour de la caserne. Quelques marchands s'endormaient sur leur étal. Un vendeur d'une quinzaine d'années, enhardi par l'absence d'uniformes dans les environs immédiats l'aborda. Il lui présenta dans une valise ouverte tout un tas de produits bas de gammes : montres, lunettes, bijoux de pacotilles, etc. Il venait sûrement des niveaux inférieurs et montrait un acharnement rare pour pousser à l'achat. Utrlivna lassée, lâcha une menace à peine voilée. Le garçon décampa avec sa valise comme si tous les démons de la galaxie étaient à ses trousses.

Une petite vieille balayait le devant de porte d'une immeuble alors que passait dans la rue une énorme nettoyeuse automatique qui récurait la chaussée grâce à deux puissants jets de vapeur. Utrlivna songea à un fait divers qui avait défrayé la chronique, plusieurs années en arrière : le «gang des nettoyeuses». La presse avait toujours eu le sens du raccourci et des titres chocs. Un groupe de zonards du Niveau Moins Un avait trouvé un moyen de prendre le contrôle à distance de ces énormes machines. Une par une, ils les enlevaient et les dépeçait entièrement avant de revendre les pièces dans les Niveaux Inférieurs. Ils étaient très rapides et bien organisés. Pour les arrêter, il avait fallu que des équipes d'intervention prennent place à l'intérieur des machines et les surprennent. Ça avait fait la une pendant quelque temps.

Lorsqu'elle entra dans le grand cube de béton gris qui constituait l'entrée, son horloge interne l'informa qu'il était l'heure de se sustenter. Elle passa à la cantine ouverte en permanence où elle prit son éternelle salade. Il était temps de se remettre au travail. Cette Kinov n'avait que trop attendue. Elle allait voir à qui elle avait affaire.

* * *

Revenue dans son bureau qu'elle n'avait finalement quitté que quelques heures, elle ouvrit à nouveau le lourd dossier à reliure plastique. Tinine avait concentré ses recherches sur Kinov et son entourage : sa famille. Il y avait les interrogatoires de sa mère Idona Kinov¹ –180° BMO, Sergent Chef dans le service administratif- et de son grand-père paternel Pior E.Adanov – pensionné militaire, ancien des AIG.

Tous déclaraient ne pas avoir vu l'ex-sergent depuis plus d'un an et ne comprenaient pas ce qui avait poussé «une petite fille si gentille, obéissante comme tout» à commettre de telles atrocités.

Son parcours scolaire était bon sans être exemplaire. Elle avait toujours été bien notée, sans ennui disciplinaire notable. Un bulletin de 1886 -Kinov avait quinze ans- mentionnait qu'elle fut surprise à «consommer des stupéfiants» dans les toilettes avec une camarade de classe. «Stupéfiants»... Utrlivna se rappelait assez bien ses années de Lycée passées chez les Sœurs – l'âge lui faisait revenir en mémoire des souvenirs qu'elle croyait effacés.

Enfermer ses jeunes de dix à dix-sept ans était tout ce qu'avait trouvé la société taranaise pour les éduquer. Utrlivna se souvenait de son lycée de jeune fille comme d'une prison avec de vieilles peaux pour gardes-chiourmes et professeurs. A quoi pouvaient-elles songer à cet âge-là sinon au Prince Charmant ? Et il n'y avait pas trente-six moyens de passer le temps en attendant cet hypothétique prince : des drogues –les fameux «stupéfiants»- et des caresses pour les plus dévergondées. Pour Utrlivna, cet incident était non significatif, elle se souvenait parfaitement avoir consommé nombre

¹ Sur Taran, le nom se transmet généralement par les femmes. Les nobles et certaines familles commerçantes dérogeant parfois à la règle.

de fois ces petits comprimés roses qu'elles appelaient «Rêves». C'était même une sœur qui les vendait. Cette dernière avait trouvé là un moyen de capter facilement l'argent de poche envoyé par les parents de toutes les élèves de l'établissement.

Tinine n'avait pas fait les choses à moitié : il y avait tous les relevés de notes et les bulletins du Lycée, de l'université et même de la Schola. Par contre elle ne s'était pas renseignée davantage sur le cas de Lamnia Corliovna. Mis à part sa fiche d'identité et le compte rendu de ses interrogatoires, il n'y avait rien. Il devait exister tout un dossier sur cette Corliovna et sur le réseau auquel elle appartenait. L'enquêtrice rédigea une note pour sa secrétaire. Cette dernière était une petite femme blonde que la moindre des sollicitations affolait. Il ne fallait surtout pas lui demander deux choses en même temps sinon elle avait tendance à tout mélanger. Comme Utrlivna l'avait vu se peindre les ongles en arrivant, elle pouvait prendre le risque de la faire travailler : elle lui confia donc la tâche de retrouver le dossier Corliovna dans le dédale de l'administration policière. En attendant, Utrlivna nota l'adresse des parents de Lamnia Corliovna et décida de leur rendre visite. Elle ôta d'une chemise une photographie de Kinov et la glissa dans sa poche à tout hasard.

La commissaire aimait beaucoup le «travail de terrain». Elle considérait que le contact avec la population était indispensable. Le petit peuple des suspects et des témoins était plus «nature» dans son environnement habituel, leur appartement ou leur bar favori par exemple, que debout dans un bureau de Police entouré de brimos patibulaires. Elle enseignait ça aux jeunes qu'elle formait à l'occasion.

Les Corliovna habitaient au Niveau Deux, cela donnait une idée de leur position sociale et de leur revenu. Le chef de famille travaillait à l'Administratio Majoris. La mère était inactive. Elle choisit pour se déplacer un véhicule de service banalisé, c'était assez loin d'ici. Comme la circulation était dense, elle mit près de deux heures à arriver à destination. Il fallait montrer sa carte de résident ou assimilé pour accéder au Niveau Deux. Sa carte de police faillit ne pas suffire, seul son grade en imposa au factionnaire. Après tout, elle sortait de sa juridiction...

La commissaire vérifia l'heure : il était un peu tôt pour déranger des gens chez eux. Elle fit quelques pas dans le quartier. La lumière était ici plus puissante qu'au Niveau Zéro, le cycle jour/nuit était aussi vraiment mieux reconstitué. Les façades des immeubles étaient peintes de couleurs claires renforçant encore la luminosité. Cela contrastait vraiment avec les niveaux inférieurs où le gris-béton dominait largement. Les rues étaient plus larges et l'architecture beaucoup plus soignée. Certains immeubles étaient dotés de véritables baies vitrées ou de balcons. Il y avait même un immeuble en construction. Ce n'était pas si fréquent que l'Administratio Urbae décide de renouveler entièrement une structure.

Elle commençait à fatiguer et chercha des yeux un endroit où s'asseoir. Un bar offrait ses chaises un peu plus loin. Elle s'installa et commanda un jus de fruit. Il n'était pas donné mais, avec le reçu que le serveur lui donnait, elle arriverait sans mal à le faire passer dans les notes de frais.

Utrlivna savoura le breuvage à la paille. Les fruits étaient parmi les mets les plus chers sur Taran. Leur culture était longue et prenait beaucoup de place. Il y avait près d'un an qu'elle n'en avait pas bu de vrai. Elle ne supportait pas ces cochonneries de reconstitués.

Enfin, une bonne heure plus tard, elle avait fait le tour des questions qu'elle voulait poser à ces gens. En fait, elle voulait surtout s'imprégner de l'ambiance dans laquelle Lamnia Corliovna avait grandi. Quel était son caractère, ses rapports avec les personnes de son entourage, etc. Elle appréciait vraiment d'avoir carte blanche pour cette mission : le stress d'obtenir du résultat à tout prix ne la taraudait pas. Elle avait le temps qu'il fallait et pouvait laisser vagabonder les idées de la partie charnelle de son cerveau : de là venait l'intuition, aimait-elle croire.

Utrlivna se dirigea vers le hall d'entrée de l'immeuble pourvu de large baie vitrée et s'installa devant le visioscope. Sur le moment, elle pensa qu'elle était en train de rater l'office du matin et les

gesticulations du prêcheur à la caserne. Un concierge assez âgé, bâti tout en muscles, qui la dépassait de deux bonnes têtes lui ouvrit et se campa devant elle.

« C'est à quel sujet ? »

- Police. Je viens voir les Corliovna.

Elle montra son badge. Il se plongea dedans comme un myope.

« Permettez que je vérifie votre identité. »

- Faites.

Elle présenta son avant bras et il avança un lecteur de puce portable. Une fois satisfait, il s'excusa.

« Comprenez, il y a tant de démarcheurs. Il est normal que nous prenions des précautions. »

- N'est-ce pas.

- Je vois que vous êtes du Niveau Zéro. Vous n'êtes pas dans votre secteur ?

- En effet.

Utrlivna commençait à en avoir marre de la voix lente avec laquelle s'exprimait le concierge. Elle avait peur de s'endormir entre deux mots. Il avait tout l'air d'un benêt.

« Les Corliovna ont déjà beaucoup eu de soucis et d'ennuis à cause de leur fille, vous savez ».

Un lueur d'intérêt s'alluma dans l'œil de la commissaire. Ils étaient maintenant dans le hall et la porte s'était bruyamment refermée.

« Vous dites ? Comment cela ? »

- Vous savez bien qu'elle a été arrêtée...

- Oui ? Eh bien ?

- Les Corliovna ont eu beaucoup de chagrin. Surtout Madame –pauvre Madame. Même s'il ne la voyait plus depuis longtemps... Vous savez je l'ai connue petite fille...

La commissaire sentit la partie mécanique de son cerveau se mettre en route. La police néglige toujours les concierges, à tort, souvent.

« Vous n'avez pas un endroit où s'asseoir ? »

L'homme l'introduisit dans sa petite loge et, une fois accoudé à une table crasseuse où Utrlivna le rejoignit, il prit l'air de celui qui va faire des confidences.

Son débit était aussi haché qu'intermittent. Elle apprit dans le désordre que les Corliovna étaient installés là depuis près de trente ans qu'ils étaient propriétaires de leur appartement –« spacieux, vous verrez et bien situé avec ça »- depuis la nomination du mari dans l'Administratio Majoris et de nombreux autres détails. La petite Lamnia y était née, ainsi que son frère –« ahlala son frère, enfin vous verrez. Pauvre Madame Corliovna ». Selon lui, Lamnia avait définitivement cessé de voir sa famille directe depuis plus d'un an mais dès son entrée à la faculté de Médecine, il y avait eu « de l'eau dans le gaz comme on dit, héhé ».

« Elle avait un sacré caractère, la petite. Mais je suis pas sûr qu'elle se rendait bien compte de ce qu'elle faisait. À cet âge-là, on fait n'importe quoi ! Tout de même, elle ne méritait pas d'aller pourrir dans un bordel, malgré tout le respect que je dois à la Police, commissaire. Tiens, je préfère ne pas y penser, je vais chialer comme un môme. ».

Il sortit un mouchoir de sa poche et se moucha bruyamment.

« Vous êtes ancien militaire ? »

- Oui. Comment l'avez-vous deviné ?

- Au mur, les décorations.

- Eh oui. Caporal K.1869. O0910, quatre-blessures-deux-citations-au-rapport. Héhé, une belle connerie oui. Je sais ce qu'on leur fait, moi, aux filles des bordels. J'y ai passé une bonne partie de mon temps et c'est un peu à cause d'eux que j'ai rempli plusieurs fois ! Puis, avec l'âge, j'ai commencé à avoir peur. Je me suis reconverti dans la garde d'immeuble. C'est moins dangereux.

- Les enquêteurs ne vous ont pas interrogé ?

- Ces péteux n'en avaient qu'après les Corliovna. Ils ont fouillé trois fois leur appartement mais...

- Vous savez, avec des propos comme ça, vous pourriez replonger, malgré votre âge...

Sous le masque froid du professionnalisme, elle observa avec amusement la décomposition du visage de son interlocuteur. L'absence de l'uniforme poussait les gens à la confiance. Et puis elle se reconnaissait volontiers un petit côté sadique.

« Héhé quand, je dis 'péteux' c'est sauf votre respect, bien sûr...heu...Je vous sers une petite goutte ? »

Le sourire en coin, il avait tendu le bras pour attraper une bouteille opaque et attendait visiblement une réaction.

« C'est pas de refus. Mais juste un fond, alors »

Il lui remplit à demi un verre à la propreté douteuse d'un liquide qui tirait sur le jaune. Il se détendit et elle continua.

« Vous savez, j'en ai rien à foutre de vos opinions. Je cherche à retrouver une amie de Lamnia Corliovna. Une certaine Kinov... »

Elle allait sortir sa photo.

« Lamnia n'a jamais amené ses copains et copines, ici. Vous perdez votre temps avec moi. J'ai bien connu la petite Lamnia, celle d'avant le Lycée. Après, c'était « bonjour », « bonsoir » et une bise quand elle n'était pas trop pressée. J'étais plus dans ses secrets. Vous perdez votre temps, je vous dis. »

Il avait envie visiblement d'écourter l'entretien. La partie mécanique du cerveau de la commissaire lui intimait de continuer à le cuisiner, mais l'autre, l'instinct, lui disait qu'elle perdait effectivement son temps. Elle se leva et le salua sans toucher au verre.

« Ils habitent à quel étage ? »

- Le troisième. Mais, vous ne trouverez pas Monsieur. Il n'est pas là en ce moment.
- Ah.
- Prenez l'ascenseur. Je préviens Madame de votre visite.

Au troisième, une porte était ouverte. Une petite femme sèche se tenait dans l'embrasure.

« Mme Corliovna ? »

- Oui, c'est moi, entrez, je vous en prie.

Le salon qui s'ouvrait sur une baie vitrée était arrangé de manière très coquette. Les couleurs jaunes et oranges dominaient dans la décoration. Elle n'aperçut pas le moindre grain de poussière. Une armée de robots domestiques devait veiller à l'entretien. Une armée n'est rien sans son général et ce petit bout de femme avait l'air de s'y entendre. Elle se demanda si elle n'aurait pas, elle aussi, intérêt à faire le ménage autour de l'aquarium de Wanda. Ça aurait de l'allure.

« Mon mari est absent en ce moment. Mais nous avons déjà reçu tant de policiers, tout doit figurer dans vos dossiers en de multiples exemplaires... »

Elle avait dit cela d'un ton infiniment las.

« Mon mari et moi-même aimerions ne plus avoir à entendre parler de cette histoire. Notre fille a fait des bêtises, elle paye, c'est normal. »

Dans la bouche de cette femme, ça sonnait faux. Utrlivna lança une pique pour tenter de percer le masque.

« Vous trouvez normal que votre fille ait été envoyée dans les bordels militaires d'Eumenes ? »

Elle y était peut-être allé un peu fort, là. La petite femme se tendit immédiatement comme une corde de harpe.

« Veuillez sortir, s'il vous plaît. Nous n'avons plus rien nous à dire.

- Excusez-moi, je ne voulais pas être si brutale. Je m'étonne simplement de votre impassibilité.
- J'ai déjà trop pleuré.
- Ce n'est pas votre fille qui m'intéresse mais l'une de ses connaissances, une certaine Sophia Kinov.

Utrlivna sortit la photo.

« Non, je ne l'ai jamais vue. Lamnia n'a jamais amené ses amies à la maison. Et puis c'est une policière, elle a un uniforme sur l'image, Lamnia n'aimait pas la Police. Puis avec ce que vos collègues lui ont fait subir, cela ne risque pas de s'arranger.

- Vous l'avez vu récemment ?

- Oui, une fois. Pour son procès. À peine cinq minutes qu'il a duré. Cinq minutes !

Elle allait se mettre à pleurer...

« Oui, les Légions Pénales...

- O Divin Empereur !

Paf, c'était parti. Elle pleurait.

« Ma petite fille.. Que t'ont-ils fait... »

C'était assez gênant. Utrlivna le leva et commença à marcher dans la pièce. Elle s'arrêta devant la baie vitrée. Il pleuvait, le «nettoyage»... Il lui vint une idée sans qu'elle puisse déterminer quelle partie de son cerveau l'avait produite.

« Mais des gens comme vous... assez aisés... vous devez avoir des relations. Vous n'avez rien pu faire pour la sauver ?

- Hélas, nous ne sommes pas de Meleagre et nous ne connaissons pas grand monde, ici. Et puis, nous ne sommes pas aussi riche que vous semblez le penser...

- Comment ça ?

- Nous avons un cousin qui travaille dans l'armée, dans les AEEP¹. Nous avons appris que notre fille allait être vendue comme esclave et nous avons tenté de la racheter grâce à un intermédiaire.

- De la racheter ?

- Oui, aux enchères... Elle a été vendue. Elle est sûrement réduite à l'état de légume à l'heure qu'il est. Ma pauvre petite... Nous avons essayé de la retrouver... Mais pas moyen de connaître ceux qui l'ont acheté... Pas moyen... Vous, vous pourriez peut-être...

La petite femme se remit à pleurer de plus belle. C'était donc vrai : l'armée organisait des ventes d'esclaves avec les légionnaires pénaux. Le bruit courait depuis un certain temps, à vrai dire. Personne ne savait trop quoi en penser. Par contre, si cette femme avait raison : Lamnia Corliovna était sûrement encore sur Taran et peut-être même à Meleagre. Utrlivna n'écoutait plus ses gémissements. Les implications étaient importantes. Lamnia encore sur Taran signifiait qu'elle pouvait fort bien avoir retrouvé Kinov. Ce « groupe d'opposition » avait-il les moyens de racheter ses membres ? La partie charnelle de son cerveau s'emballait, l'électronique reprit le dessus : il fallait d'abord savoir qui était l'acquéreur.

La commissaire remarqua qu'un garçon était arrivé dans le séjour. Il devait avoir l'âge du service militaire. Il était facile de deviner pourquoi il n'avait pas été convoqué. Il semblait dépourvu de jambes et utilisait pour se mouvoir un siège à suspension anti-g. Elle devina : le frère de Lamnia Corliovna. Son handicap était ce qui faisait répéter «pauvre Madame» au concierge. Son inactivité forcée pesait sur son tour de taille. La commissaire remarqua avec un point de dégoût les fils qui pénétraient dans la chair flasque. Il ne lui était pas difficile, dès lors de deviner où passait une bonne partie de l'argent du ménage. Ce genre d'appareil anti-g coûtait des fortunes. Ils n'étaient pas fabriqués sur Taran. Et il y avait sûrement les soins en plus... Elle comprenait un peu de ce qui avait pu façonner le caractère de cette Lamnia.

« Encore la Police, Maman !

- Oui, mon chéri.

- Allez-vous-en !

- Tais-toi, mon chéri.

La commissaire décida qu'elle en avait assez vu. Malgré son détachement professionnel, elle se sentait mal à l'aise. La mère la raccompagna jusqu'au pas de la porte.

« Lamnia était notre soleil, vous savez... Si vous pouviez... »

Elle ne répondit pas et entra dans l'ascenseur.

¹ AEEP : Armées Extérieures et Extra-planétaires. Ce sont les armées de conquête et de colonisation par opposition aux AIG cantonnées aux villes de la Zone Intérieure.

* * *

Utrlivna arriva à la caserne. Elle était en nage. Elle n'avait pas posé autant de questions que prévu mais elle sentait qu'elle avait bien fait de ne pas trop insister. Elle avait l'impression d'en savoir assez pour pouvoir progresser.

Dès qu'elle l'aperçut, sa secrétaire, visiblement satisfaite, lui tendit un dossier relié assez épais.

« Puis y a un gros morceau sur le central aussi. Je vous ai fait les liens. »

Elle attendait visiblement des félicitations. La commissaire grommela de vagues remerciements. Cela faisait partie de son personnage, la secrétaire la connaissait trop pour en attendre autre chose.

Le central était la banque de données générales de la police : une immense réserve d'information aussi poreuse qu'une éponge. N'importe quel bidouilleur de génie dans la zone pouvait en forcer l'accès. Peu dans la Division Recherche faisait encore une confiance aveugle aux informations que l'on y trouvait.

Le dossier était plus intéressant : assise à son bureau, elle avait sous les yeux la vie de Lamnia Corliovna. Elle chercha immédiatement s'il y avait une information sur la personne qui l'avait acheté. Le dossier finissait par le compte rendu du procès. L'énoncé de la condamnation -Service Pénal- était suivi des signatures du juge et de ses assistants. Rien d'autre.

Sans trop y croire, elle brancha son ordinateur. Les liens que lui avait préparé sa secrétaire s'affichèrent. Ils concernaient presque tout le « Réseau Paix » qu'elle supposa être le fameux «réseau d'opposition» dont parlait le dossier.

« Paix... simple, efficace, percutant. Ça change des sigles farfelus utilisés d'ordinaire par ces groupes... Enfin bref.»

Deux liens attirèrent son attention, l'un renvoyait sur Kinov, l'autre exposait le contenu du dossier qu'elle avait sous les yeux. Rien de nouveau. Tout le reste, une longue liste, concernait des dossiers annexes. Vraisemblablement, tous les membres du réseau d'opposition. Il allait falloir se taper la lecture de tout ça pour trouver des liens possibles avec Kinov... Il y en avait bien pour plusieurs jours.

Mais avant, il y avait cet acheteur d'esclave. Elle s'étira dans son fauteuil qui grinça sous l'effort.

« Un officier des AEPP... »

On ne fait pas trente ans de Police sans connaître des officiers des AEPP. Sa réflexion avait perdu son caractère aléatoire, elle consultait son implant :

* A. Asinio - ...

* L. Tcheskov - retiré.

* L. Uzi - ...

Trois, c'était peu. La majorité des militaires qu'elle connaissait servaient dans les AIG. Les AEPP étaient par définition loin de la capitale taranaise. Ces derniers étaient engagés dans les conflits sur les planètes voisines notamment sur Eumenes. Ceux qui étaient sur place s'occupaient généralement de rassembler les engagés et les conscrits et d'organiser les renforts en troupes fraîches.

Pour A.Asinio cela remontait à cinq années, il était capitaine à l'époque. Il y avait une affaire de duel qui le concernait. Elle avait été dessaisie du dossier assez rapidement, mais elle avait eu l'occasion de le rencontrer et ils n'étaient pas vraiment restés en sympathie. Peu importait, elle connaissait le moyen de le joindre directement. Elle s'installa devant son visoscope et numérotait de tête une longue série de chiffres.

La tête d'une jeune femme brune en uniforme s'afficha sur l'écran.

« Bonjour, Commissaire-Enquêtrice Utrlivna, Division Recherche du Niveau Zéro. Est-ce que je pourrais avoir le Capitaine A. Asinio, s'il vous plaît. »

Elle avait prononcé le début de sa phrase très rapidement pour ne pas laisser le temps à son interlocutrice d'enregistrer. Par contre, elle avait parfaitement articulé le nom du Capitaine. La secrétaire parut un moment perplexe. Elle devait penser qu'une Commissaire qui appelle sur une ligne directe sortait de l'ordinaire. Il fallait qu'elle en réfère à ses supérieurs.

« Ne quittez pas, je vais me renseigner »

Un clip à la gloire des AEEP occupa l'écran. Elle y voyait des blindés filant à vive allure, des soldats très martiaux qui en descendaient. Utrlivna trouva la musique qui l'accompagnait stridente. Elle baissa le son et reporta son attention sur l'extérieur de son bureau. Elle pouvait voir par la vitre qui lui faisait face, l'agitation ordinaire de la Division Recherche. Son bureau lui faisait parfois penser à l'aquarium de son poisson Wanda.

La secrétaire des AEEP réapparut :

« Allo ? oui, le Capitaine A. Asinio est actuellement en poste sur Eumenes. Nous ne pouvons le contacter. Je suis désolée.

- A propos, je ...

Elle avait raccroché. Utrlivna recomposa le numéro, on ne se débarrassait pas d'elle comme cela.

« Bonjour, c'est encore moi... vous avez raccroché un peu vite.

- Que puis-je pour votre service ?

La belle brune perdait visiblement patience. La Police n'avait pas à mettre son nez dans les affaires des AEEP. Et elle le savait bien.

« Voilà, est-ce que vous pouvez me passer quelqu'un qui s'occupe du Service Pénal ?

- Ne quittez pas.

Le même clip défila. C'était quitte ou double. Elle risquait des sanctions pour tant d'indiscrétion. L'écran s'éteignit soudain. Les ennuis allait bientôt arriver. Elle imagina leur cheminement. La secrétaire en avait parlé à l'officier de liaison qui en avait parlé à l'officier chargé du recrutement qui avait remplacé A. Asinio. Puis un officier du renseignement allait incessamment être prévenu qu'une Commissaire-enquêtrice du Niveau Zéro – la secrétaire n'avait sûrement pas bien compris son nom.- cherchait à se renseigner sur les Services Pénaux. Cet officier contacterait directement la secrétaire ou le central des communications pour connaître le numéro d'appel -le sien- et des clignotants de son visioscope s'allumeraient. Elle fut presque surprise que rien se passait.

Une sonnerie connue retentit tout de même. C'était la fin de service des équipes de « jour » et le début de la messe du soir. Elle se redressa péniblement. Son activité physique du matin l'avait vraiment exténué.

Dans la grand salle de prière, elle salua ses collègues avant de s'asseoir lourdement à sa place. Elle passa machinalement la main sous sa chaise. Les officiers et les sous-officiers de la Division Recherche détonnaient dans l'assistance à cause de leurs vêtements civils. Elle se leva et chercha des yeux la place qu'avait occupé le Sergent Kinov. Elle finit par la repérer. C'était le caporal Adtrudiov qui l'occupait maintenant. Son regard croisa celui de plusieurs filles des Brigades Mobiles, elles se ressemblaient toutes. Certaines plus petites, d'autres plus grandes, certaines plus âgées. Kinov n'était pas différente d'elles. Elles sortaient toutes du même moule. L'errance de ses pensées fut surprise par l'arrivée du prêcheur. Tout le monde se leva.

La prière lui donnait toujours faim. Elle se dirigea ensuite vers la cantine où elle se servit généreusement et pas seulement de salade. Elle amena l'ensemble dans son bureau et reprit le cours de ses investigations. Les ennuis n'étaient toujours pas arrivés, elle pouvait continuer.

« * L. Uzi -... »

Lui était Lieutenant-Colonel, chargé de l'équipement - terme vague qui recouvrait-elle ne savait trop quoi. Toujours était-il, que ce cher Lieutenant-Colonel avait été impliquer l'an dernier dans une affaire de meurtre aussitôt levée, aussitôt enterrée.

Elle numérotait. La tête fine aux yeux de névrosés de L. Uzi –exactement celle qu’il avait dans son souvenir- apparut immédiatement dans le visioscope. Il ne filtrait même pas ses appels.

« Bonsoir, Lieutenant-Colonel Uzi.

- Excusez-moi, je ne vois pas bien qui vous êtes...

- Police, Commissaire-Enquêtrice.

Utrlivna vit tout de suite qu’il n’avait pas l’esprit tranquille.

« Vous avez eu ma ligne privée... Qui vous l’a donné ?

- J’ai des questions à vous poser, Lieutenant-colonel.

Elle bluffait et observait son visage qui se décomposait.

« Vous savez, j’ai sous les yeux votre dossier. Là.

- Eh bien...

- C’est pas bien brillant...

- Écoutez ! J’ignore de quoi vous voulez parler. Laissez-moi tranquille !

Il était mûr.

« J’ai besoin de votre collaboration. En échange, j’oublie votre dossier et vos supérieurs n’en entendront jamais parlé.

- De quoi s’agit-il ?

Utrlivna observait la pomme d’Adam de son interlocuteur que montait et descendait précipitamment. Elle hésita une seconde.

« Je cherche l’acquéreur d’une personne qui a été condamné au Service Pénal. »

Sa pomme d’Adam bougea.

« Je... Nous n’avons pas le droit de communiquer aux civils ce genre de renseignements.

- C’est cela ou ce gros dossier sur le bureau de votre supérieur direct demain matin.

Elle montra dans le champ de la caméra le dossier Corliovna.

« Attendez, attendez... Je peux me renseigner... Restez en ligne... heu ... ne coupez pas.

Le même clip s’afficha sur l’écran. Son humeur était meilleure et elle trouva presque la musique entraînante.

Il fut coupé presque immédiatement.

« Qui est-ce que vous recherchez.... Heu.... Son nom...

- Corliovna Lamnia. C-O-R-L-I-O...

- Ok, heu... ne quittez pas, hein...

Encore le clip. Elle le fredonnait presque. Ce fut plus long, elle se demandait presque s’il avait raccroché. Il réapparut bientôt.

« Vlatislav A.1882 Iliytsch... C’est le nom qui a été enregistré. I-L-I-Y-T-C-H. Et... heu... pour mon dossier ?

- Je le garde sous le coude, Lieutenant-Colonel, sous le coude. Au plaisir, Lieutenant-Colonel.

- Mais...

Elle raccrocha.

« Youhou ! »

Elle avait crié. Là, elle était plutôt contente d’elle. Elle se reporta directement sur son ordinateur, et entra « Iliytsch » dans la base de donnée centrale. Toute une liste d’homonymes s’afficha. Avec « A.1882 », elle avait la date de début de son service militaire, elle affina sa recherche. Il n’y avait plus qu’un seul Vlatislav A. Iliytsch...

* * *

Qu’est-ce qu’il l’avait prise, soudain, de faire la jeune ? Pourquoi s’était-elle jetée ainsi dans la gueule du loup ? Aller tout droit au niveau Moins Cinq ? Comme ça ? Sans escorte, rien ? Alors qu’elle aurait simplement pu envoyer une stagiaire !

La commissaire reconnaissait qu’elle s’était trop prise au jeu et en avait oublié la plus élémentaire prudence. Il y avait encore une pile de dossiers à éplucher et des formulaires à remplir. Des tas de

formulaire. Tout était allé trop vite, tout avait été trop facile. La rationalité de son implant n'avait pas eu le temps de la dominer. Elle avait été prise d'une espèce d'euphorie et elle s'était sentie un moment invincible. C'était une faute professionnelle grave.

Le froid d'un canon métallique contre son cou la finit frissonner. Elle était assise sur une chaise, menottes aux poignets, dans un petit salon depuis plus d'une heure avec un cerbère aux doigts tout rognés qui lui tournait autour nerveusement. Elle avait tout le loisir de détailler la pièce dans lequel elle se trouvait. C'était une espèce de dépôt de marchandises improvisé. Le contenu de la majorité des caisses qui étaient empilés là lui restait inconnu mais l'une d'elle, entrouverte, dévoilait son contenu de petits appareils électroménagers. Tout était bon à trafiquer, Utrlivna ne s'en étonnait qu'à moitié. Les tentures sales et rongées masquant les murs ainsi que le système d'éclairage sophistiqué prouvait le stockage n'était pas la vocation première de cet endroit.

Ce Ilytch était un familier des services de Police. Il se croyait tellement inaccessible qu'une bonne partie des renseignements le concernant était encore visible sur le central. Et elle avait débarqué comme une fleur à leur repaire... Évidemment, ce n'était pas très malin. Il avait pourtant suffi qu'elle utilise l'ascenseur interne de la caserne pour se retrouver au Niveau Moins Quatre. A sa décharge, elle avait pensé y passer un peu plus inaperçue. Si le taxi qu'il l'avait chargée ne l'avait pas immédiatement identifiée comme de la Police, elle ne serait peut-être pas attachée là... Par contre, si elle avait effectivement rencontré Kinov, la tueuse de brimos, elle n'aurait plus qu'à espérer que son corps soit un jour retrouvé...

Il restait le bluff, il fallait discuter. Tout est toujours discutable.

« Heu, vous me faites mal avec votre laser, monsieur le bandit. »

Il appuya plus fort son canon. Manque de pot, il n'avait pas envie de causer.

« Et c'est quoi votre petit nom, pour mon rapport ? »

Il n'avait pas beaucoup d'humour non plus.

Enfin, une porte s'ouvrit. Un homme rasé et couvert de tatouages parut.

« Amène-la. »

Son gardien acquiesça et intima à Utrlivna l'ordre de se lever. Les menottes, trop serrées, lui meurtrissaient les poignets. En suivant le géant tatoué, elle arriva rapidement devant dans un grand bureau en bois de synthèse derrière lequel était assis un petit homme brun, la quarantaine, remarquablement bien habillé. Ce dernier remuait l'appui-tête de son fauteuil en rythme, il semblait écouter une musique intérieure. Il ne bougea pas plus lorsqu'ils entrèrent. La commissaire remarqua qu'il manquait à tous ces hommes un bout de leur auriculaire.

Le tatoué osa interrompre la rêverie de celui qui semblait être son chef.

« Boss, on a amené la gonze... »

Il sortit brutalement de ses pensées.

« Oui, ôtez-lui ses menottes et laissez-nous. »

- C'est pas imprudent ?

- Non... Mais restez derrière la porte.

Ils sortirent. Utrlivna resta debout en se frottant ses poignets douloureux. Il commença.

« Mais asseyez-vous. »

Il montrait un siège. Elle resta debout.

« Voyons... Commissaire Utrlivna, je vous en prie. »

Il connaissait son nom. Logique, ils lui avaient pris ses papiers lorsqu'ils l'avaient fouillée. Elle s'assit et il continua.

« Je suis surpris. D'abord, je voudrais savoir ce qui peut amener une Commissaire-Enquêtrice du Niveau Zéro jusqu'au Niveau Moins Cinq ? En fait, je dois vous dire que j'ai déjà ma petite idée sur la question. »

- Vous avez accès aux centraux de la Police ?

Elle avait dit cela avec un détachement certain. L'effet de la mise en scène commençait à s'estomper. Elle reprenait ses moyens, celui-ci était un verbeux. A verbeux, verbeux et demi. Elle s'assit plus largement sur sa chaise.

« Cela ne vous surprend pas ?

- Tous les anciens dans mon métier, le savent très bien...

- Ah tiens ?

- Les anciens dans mon métier savent aussi très bien qu'il faut toujours être couvert lorsque l'on descend dans les Niveaux Inférieurs.

- Et vous êtes « couverte » ?

- En effet.

Elle avait une méthode éprouvée : elle montrait à son interlocuteur les prises de son implant en affirmant que c'était une caméra interne, un transmetteur relié à une caserne, une bombe, une microarme ou tout ce qu'il lui passait par la tête. Cette technique marchait assez bien. Mais là, cette argumentation ne lui sembla pas utile car son interlocuteur ne semblait pas vraiment hostile, curieusement. Elle continua :

« Mais, puisque vous semblez si bien informé, pourquoi est-ce que je me trouve devant vous à ce moment ?

- J'ai votre fiche de mission sous les yeux. Vous recherchez l'ex-Sergent Kinov. Et c'est votre seule mission. « Mission prioritaire » qu'il y a écrit.

Il lui montra la fiche. Elle ne répondit pas tout de suite. Il avait sa fiche de mission... Qu'ils aient accès aux Centraux de la police, c'était un lieu commun mais qu'ils se promènent comme chez eux sur les réseaux internes des casernes, c'était une nouveauté. Là, il lui en bouchait un coin.

« J'ignore cependant comment vous êtes arrivé jusqu'à moi. Mais je connais Sophia Kinov. Et je sais où elle se trouve en ce moment.

- Je suis vraiment un limier phénoménal. Et où puis-je trouver cette Kinov ?

- Elle fait partie du Clan maintenant.

- Vous n'aviez pas assez de tueurs de policiers dans vos rangs ?

- J'aime votre esprit, Commissaire. Vous semblez croire en votre chance. Mais méfiez-vous. J'ai un compte en suspend avec Sophia. Aussi cela ne gênerait pas trop que vous la chatouilliez un peu. Cependant, il y a des personnes puissantes mieux disposées que moi à son égard.

Il s'arrêta un instant. En parlant, il avait commencé une manucure attentive. Utrlivna sentait son implant qui buvait ces paroles.

« Et ?

- Sophia Kinov demeure au Niveau Moins Quatre dans le QG de Igor L. Shein. Ce dernier l'a prise sous sa protection.

Il eut un blanc.

« Voilà ! A vous de jouer, Commissaire. Je ne vous ai jamais parlé, cela va de soi.

- Cela va de soi...

- Ou je peux vous assurer que vous n'arriverez jamais à la fin de votre service actif...

Elle se retrouva sur le pas de la porte en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ils lui avaient rendu son arme et ses papiers.

Finalement, elle n'était pas mécontente d'elle. Elle avait envie de prendre une douche... Mais il y avait encore cinq niveaux à gravir. Un peu plus loin, elle localisa le véhicule bricolé d'un civil qui avait l'air vaguement inoffensif. Elle s'approcha avant de lui hurler dans les oreilles la formule consacrée :

« Réquisition ! Police ! »

L'arme de service de la commissaire acheva de le convaincre.

Elle s'installa au volant. Elle était à l'étroit dans le minuscule habitacle. En démarrant, le petit véhicule cracha une épaisse fumée noire.

« Pour le récupérer, tu le demanderas à la caserne 251 du Niveau Zéro. Tiens, pour te payer le trajet. »

Elle lui jeta une dizaine de crédits et commença à rouler.

« Ah ! Il me faut acheter à manger à Wanda. »

CHAPITRE V : Igor L.Shein

Dans l'une des luxueuses suites du QG de la Maison Shein au Niveau Moins Quatre, l'imposant visioscope 3D agitait en sourdine ses hologrammes. En face, Lamnia, allongée sur le grand lit recouvert de journaux imprimés, balançait sa tête dans le vide. Elle regardait le plafond, d'un blanc uniforme. Vêtue simplement d'une robe de chambre rouge foncée, elle laissait ses cheveux mouillés pointer en désordre vers le sol.

Elle avait l'impression d'être à nouveau en prison. Évidemment, ses barreaux étaient plus diffus et la captivité plus douce que ce qu'elle avait connu. Mais le même sentiment d'être coincée, confinant la claustrophobie, la travaillait. En fait, elle était libre d'aller et venir –et elle allait et venait quelque fois. Mais ce niveau était un coupe-gorge et elle craignait toujours confusément Boris et ses tueurs. Bien sûr, ce n'était pas seulement ce danger potentiel qui l'arrêtait. Elle ne savait que faire... Elle avait beau tordre son esprit en tout sens, elle ne voyait pas comment recommencer à exister.

Son trouble allait parfois –comme maintenant- jusqu'à l'interrogation existentielle. Quel était vraiment le but de sa vie ? Arrêter la guerre sur Eumenes ? A la tête de son groupe, comme tous les autres, elle s'était grisée avec ses airs de conspiratrice, ses histoires de réunions secrètes et ses rêves de révolutions et de paix entre les peuples. Ils se trompaient sur toute la ligne. Ils n'avaient jamais vraiment pensé aux moyens d'actions, ils avaient seulement espéré une reconnaissance populaire...

« Doux rêveurs. »

Boris, au moins, avait le mérite d'avoir choisi un moyen d'action. Mais lui aussi se trompait. Elle le savait. On n'arrêtait pas non plus des guerres avec des bombes.

« Alors comment arrête-t-on les guerres ? »

Elle n'avait pas de réponse. Et elle avait déjà failli y laisser la vie à plusieurs reprises.

Sophia lui proposait implicitement une alternative. Cet ex-sergent des brimos lui avait sauvé la vie par deux fois et elle était amoureuse, ça crevait les yeux. Lamnia ne partageait hélas pas ce sentiment. Évidemment, elles baisaient. Beaucoup. Si on lui avait prédit qu'un jour, elle partagerait le lit d'une brimo... Maladroite au début, Sophia avait rapidement progressé à ces jeux et Lamnia s'était plutôt laissée aller à cette ivresse sexuelle. Elle aimait beaucoup l'odeur de sa partenaire. Et puis, elle venait de vivre tant d'émotions que cela c'était imposé de soi-même. Les relations homosexuelles offraient un égalitarisme et une absence de domination dans le couple qu'elle appréciait. Car elle avait réfléchi à cela aussi... Et elle était partagée. D'un côté, elle avait envie de se laisser aller. Après tout la vie était douce ici avec cette femme. Mais, d'un autre, cet amour était étouffant et possessif même.

Elle commençait à bien connaître Sophia. Voilà bientôt trois mois qu'elle avait rouvert les yeux sur son visage. Sa maîtresse lui disait tout et elle l'avait beaucoup questionné. L'ex-brimo semblait sincèrement heureuse. Elle était charmante, attentionnée et de bonne compagnie. Elles avaient refait plusieurs fois le monde ensemble, le soir autour d'un verre. Lamnia aimait ces discussions à bâtons rompus. Même si elle partageait rarement les mêmes points de vue, Sophia était souvent étonnamment libérale, considérant son ancien métier. Mais elle vivait encore de la violence et des armes...

Lamnia avait compris que sa compagne était plus ou moins une spécialiste en explosif auprès d'un seigneur du crime – ce gros homme hideux nommé Igor. Sophia, d'après ce qu'elle avait dit, formait des gens à poser des bombes... Vraiment charmant.

Et elle gagnait beaucoup d'argent. Elle rapportait souvent de grosses sommes en liquide. Elle lui avait expliqué que la Maison Shein lui avait ouvert un nouveau compte, mais elle préférait garder de l'argent en réserve. Les comptes étaient si vite bloqués... Lamnia en savait quelque chose.

L'argent était là, dans le meuble sous le visioscope, même pas enfermé à clef. La porte était ouverte aussi. Elle se savait libre de sortir du blockhaus que tous appelaient QG Shein... Sophia lui laissait

entendre qu'elle était libre de partir si elle en avait envie... Si elle en avait envie... Elle n'en avait pas encore eu vraiment envie.

Elle se redressa et d'un mot, elle monta le son du visoscope. C'était l'heure des informations. Après le logo du Canal 05, un homme-tronc apparut. Cette chaîne avait la réputation d'être particulièrement pertinent et bien documenté. Cependant, il s'était depuis longtemps assagi et suivait la ligne gouvernementale au pied de la lettre. Le présentateur égrainait les nouvelles avec le sourire de circonstance. Sur Eumenes, continent Sud, on décorait aujourd'hui un «héros», il avait détruit cinq blindés ennemis à lui tout seul. Le commentaire laissait entendre qu'il avait carrément repoussé un assaut. La cérémonie de décoration regroupait une centaine de militaires parfaitement alignés et impeccablement vêtus. Elle s'était toujours dit que la guerre était quelque chose de sale, comme la réalité. Là, ces hommes lavés et rasés de près, armes briquées, sentaient la propagande. La scène était filmée dans une petite clairière, elle voyait des arbres, de la verdure, et le ciel.

« Le ciel. »

Lamnia n'avait jamais vu le ciel autrement qu'en images, elle n'avait jamais quitté les dômes. Ce devait probablement être aussi le cas pour ces jeunes, lorsqu'ils furent débarqués par première fois sur cette planète. Ils devaient y être complètement perdus.

Le jeune homme, raidi par la démarche militaire, bombait fièrement la poitrine sur laquelle était accroché une médaille dorée avec un ruban rouge : la Croix de Bravoure. Elle eut droit à un gros plan. La gravure représentait une femme qui semait dans un champ de ruines, symbole usuel sur Taran qui faisait allusion à la fondation de la planète. C'était du moins ce que croyait savoir Lamnia. Peu après, ses camarades le portèrent en triomphe. Le sujet s'acheva par un bilan de la situation sur place. Il disait que les omphaliens avaient encore perdu des dizaines de milliers d'hommes grâce à « l'héroïsme » de «nos courageux soldats».

Pas un mot sur les légions pénales, eux qui ne risquaient pas de recevoir un jour une médaille... Youlia, son amie, devait être morte déjà. Il était de notoriété publique que les légionnaires survivaient rarement à leurs premiers mois de combat. On disait qu'on les droguait. Lamnia préférait l'imaginer morte plutôt qu'usée dans une maison close où des soldats, comme celui qui avait été décoré aujourd'hui sans doute, dépensaient le plus gros de leur solde.

Le journaliste conclut le journal par la formule rituelle : « Pour la victoire ! ». Sur Canal 01 s'était « L'Empereur est avec nous ». Et sur le 02 : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts »... Elle prononça le mot « stop » et le visoscope s'éteignit.

La victoire. La guerre sur Eumenes durerait jusqu'à la victoire. Quelle victoire ? Lamnia avait fait un peu d'astrogéographie à l'école : Eumenes était un trou perdu peuplé de paysans arriérés sans potentiel industriel significatif. Pourquoi le peuple taranais devait-il payer un tel prix pour une nouvelle colonie ? Il y avait déjà Euboea, Virgo, Ticatus et Subolesco. N'était-ce pas suffisant ? Même s'ils gagnaient sur Eumenes, il faudrait faire tomber Omphalia. Car c'était elle le véritable adversaire sur Eumenes. Et pour cela, combien faudrait-il encore de millions de morts ?

Oui, c'était évident, les pertes se chiffraient déjà en millions...

« La défaite... »

Pour que les guerres s'arrêtent, il faut les gagner ou les perdre. Ils ne pouvaient visiblement gagner. Il fallait donc perdre. Il y aurait encore des morts. Des millions de morts peut-être. Mais combien d'autres millions seraient épargnés ?

Elle se mit à réfléchir sur la manière dont elle pourrait contribuer à la défaite... Elle, là, achetée comme esclave et à moitié nue sur un lit du Niveau Moins Quatre, pouvait-elle contribuer à la défaite ? Pouvait-elle avoir une influence quelconque sur le cours de l'Histoire qui s'écrivait bien au-dessus d'elle, au sommet des dômes ? Rien que d'y penser, c'était risible. Un sourire désabusé se dessina sur son visage et, se retournant, elle envoya voler un coussin.

Le coussin atterrit aux pieds de Sophia Kinov qui venait d'entrer.

« T'as regardé les informations ? »

Elle avait sa « tenue de travail », comme elle disait : un grand pardessus beige, un pantalon de toile épaisse, une veste pare-éclats et tout un tas d'équipement de mort.

« Oui.

- Ils en ont parlé ?
- De quoi ?
- Heu... rien. Tu ne vas pas aimer...

Elle posa son sac à dos, qui raisonna de bruits métalliques et ôta son pardessus.

« Quel exploit as-tu encore fait ?

- Oh, pas moi... Mes élèves.
- Eh bien...
- Il y a eu un gros boum au Niveau Un.
- Et tu y étais ?
- Bien sûr. D'ailleurs je t'ai rapporté ça.

Sophia sortit de son sac un objet précieusement emballé.

« Une fleur ?

- Et une vraie.
- Une vraie ? Oh ! Tu as dû payer ça une fortune !
- Oui mais c'est pour toi.

Lamnia défit l'emballage de protection. Et Sophia s'assit à son tour avec elle sur le lit, froissant les journaux.

« Tu sais que c'est la première fois que l'on m'en offre une... ça me fait vraiment plaisir... vraiment.

- Une fleur pour la plus belle des fleurs...
- Que tu es bête.

Elles rirent. Sophia quémанда un baiser. Elle le lui accorda. Les caresses se firent plus pressantes. Lamnia se dégagea.

« Pas maintenant.

- Quelque chose ne va pas ?
- Explique-moi d'abord le « gros boum » au Niveau Un.

Sophia s'allongea de tout son long sur le lit.

« Bah ! ça m'a rapporté 15000 crédits en tout.

- Ce n'est pas ça que je te demande.
- Oui, il y a eu des morts. Plein. Ça courrait dans tous les sens. C'est cela que tu veux savoir ?
- Où vous aviez posé la bombe ?
- A l'entrée d'un bureau de recrutement des AEEP. Ce n'est même pas moi qui en ai eu l'idée.
- Et qui sont les gens à qui tu apprends à faire ça ?
- Des illuminés quelconques. Je suis en contact avec un certain Boris.
- Boris ?
- Tu connais ?
- Peut-être. Un grand brun, maigre presque efféminé ?
- Heu... ouais, tu y es presque.
- Et tu sais comment s'appelle son groupe ?
- Non, et, franchement, je m'en fous.
- « Paix »
- « Paix » ? Attends... ça me dit quelque chose... Toi ?
- Oui moi. J'en faisais partie avant que tu me tombes dessus avec ta bande d'escogriffes.
- Ben ça alors...
- Et ce Boris que tu dis a tenté de me tuer.

Autant Lamnia avait à chaque occasion questionné sa compagne sur son ancienne vie, autant l'ex-sergent ne lui avait rien demandé, peut-être par timidité, pour lui prouver sa confiance ou simplement pour lui faire comprendre qu'elle l'acceptait toute entière. Lamnia connaissait l'histoire de la fille en rouge mais Sophia ne connaissait pas Boris... Elle aurait dû lui en parler avant. En fait, elle s'était méfiée au début de cette femme policier ; elle devait s'avouer qu'elle n'avait cru qu'à moitié son histoire. C'était un peu trop rocambolesque pour avoir l'odeur de l'honnêteté. Finalement, les preuves et les marques de confiance s'étaient accumulées et elle avait dû se rendre à l'évidence.

Elle rattrapa ce retard dommageable. Boris était le chef de la section « Technique » du mouvement « Paix » comme elle-même était chef de la section « Médecine » et Fedor la section « Droit ». Elle expliqua également que Boris avait fait réussir à faire démanteler la section « Médecine » par les brimos et se poser en seul chef.

« Tu as peut-être remarqué combien nos idées sont éloignées.

- ça...
- Mais j'étais à mille lieues d'imaginer qu'il avait le soutien d'un clan des Niveaux Inférieurs...
- Et là où tu vas tomber des nues, c'est que la Maison Shein ne fait rien sans l'aval des Daniosk.
- Les Daniosk ! Les industriels ?
- Parfaitement.
- Pourquoi les Daniosk voudraient-ils déstabiliser un gouvernement qu'ils noyautent ?
- Qu'est-ce que j'en sais moi ? ' puis parle moins fort. Les murs ont sûrement des oreilles.
- Ils doivent alors entendre nos moindres murmures...
- Je dis ça comme ça. Mais il n'est pas utile que quelqu'un qui passe dans le couloir, t'entendes crier le nom des grands chefs. Tout le monde le sait, mais il ne faut pas le dire trop fort, voilà. C'est subtil.

Lamnia repris plus doucement :

« Mais alors, qu'est-ce qui peut pousser les Daniosk ... ?

- Pas la déstabilisation. C'est pas avec trois bombes que l'on va faire tomber notre Gouverneur bien-aimé. Ni même changer un iota sa politique.
- Alors pourquoi ?
- Ben je ne sais pas. Pour faire tourner l'industrie du bâtiment ?

Sophia pouffa.

« Ce n'est pas drôle.

- Moi je trouve que si.
- Tu es monstrueuse.
- Je sais. Il n'y aura qu'à observer les événements des prochains mois.
- Et tu n'as pas de remords à participer à ces manœuvres ... heu... machiavéliques ?
- Tu ne vas pas recommencer. Mon métier est de tuer. Je tue. Je pourrais facilement m'en passer, tu sais. Et je n'aime pas spécialement ça. Mais je ne sais pas faire grand-chose d'autre. Tiens, tu m'énerves ! Tu ne m'as même pas dit si la fleur que je t'aie offerte sentait bon. Je vais me doucher.

Elle se leva et se dirigea vers la salle de bain. C'était vrai qu'elle sentait bon cette fleur.

« Elle sent bon ta fleur, Sophia, merci. »

Elle savait bien qu'elle ne lui en voulait pas vraiment. Une vraie fleur, c'était si rare... Hélas, elle n'avait pas les mots pour la décrire. Ces choses-là ne s'apprenait plus. Elle était belle et blanche. Lamnia fouilla dans sa mémoire ce qu'il fallait en faire. Faute de réponse satisfaisante, elle chercha la notice, dans le cylindre de plastique qui contenait la fleur. Il y avait bien un petit imprimé : « Une fleur se conserve fraîche plus longtemps si on la met dans l'eau. ». Elle se leva et chercha un vase. Un grand verre devait suffire. Se faisant, elle dérangea les alcools. Sophia avait arrêté de boire –elle ne lui avait pas caché non plus ce problème. Elle ne prenait pas plus de deux ou trois verres par soir et Lamnia veillait.

Elle entendait couler la douche. Quel luxe. Ici au Niveau Moins Quatre, l'eau courante était rare. Elle avait d'ailleurs appris de Sophia qu'ici, sa distribution avait été monopolisée par les Clans. Et qu'ils en organisaient le trafic... La chasse aux branchements sauvages et la surveillance des dépôts occupaient à plein temps une partie des effectifs de la Maison.

Mais le problème n'était pas là, pour le moment. Pourquoi les Daniosk, proches conseillers du Gouverneur, commanderaient-ils des attentats à un groupe d'extrémistes ? Cela défiait son entendement. Une lutte de pouvoir interne sans doute, encore une manœuvre politique... Lamnia était écœurée, une fois de plus.

Elle songea un moment à la manière de reprendre le contrôle du groupe « Paix ». Après tout, elle n'avait sûrement qu'à demander la tête de Boris à sa compagne... Mais, ce n'était pas sa manière à elle. Elle ne souhaitait pas la mort de Boris. Elle se doutait surtout, que cela ait encore un quelconque intérêt. « Paix » était maintenant, et avait peut-être toujours été, une marionnette.

Elle avait le sentiment que tous étaient des marionnettes dans un décor. Sophia se croyait peut-être libre par sa manière de vivre et son mépris de la vie, mais elle n'était qu'un jouet dans les mains du gros Igor. Il la casserait lorsqu'il en aurait assez. Elle n'avait peut-être pas réalisé.

Partir, fuir ce monde irrespirable et ces problèmes insolubles, cela s'imposait de soi-même. Une bouffée de claustrophobie l'envahit à nouveau. On racontait que les Shamahas, des primitifs qui vivaient loin d'ici sur les continents de la zone extérieure avait réussi à trouver la paix intérieure et l'équilibre. C'était Fedor, celui qui se piquait de poésie, qui lui avait raconté cela. Quelle sensation divine se devait être de voir l'horizon et sentir l'air frais sur son visage et le ciel au-dessus de sa tête...

* * *

La veille, Lamnia avait fini par rejoindre sa compagne sous la douche. Après l'amour, elle lui avait parlé de son envie d'aller voir ailleurs. Sophia n'avait fait que des objections pratiques : elle ne semblait pas contre le principe. La destination était imprécise : Lamnia avait assez envie de partir pour Euboea, la plus proche planète habitée à près de sept Années Lumière, mais le trajet n'était pas encore tout à fait dans leurs moyens. Elle avait aussi pensé aux continents de la Zone Extérieure mais la vie y était moins facile encore qu'ici. Lamnia avait cependant caché qu'elle avait l'intention de partir seule si Sophia tardait trop à se décider...

La soirée avait été longue et il fallait maintenant se lever. Dans le lit, Lamnia tendit le bras, Sophia n'était plus là et sa place était encore chaude. Elle entendit du bruit venant de la cuisine salle à manger et commença d'une voix ensommeillée :

« Tu te lèves déjà ?

- Oui et j'allais te réveiller.
- Pourquoi ? il est quelle heure ?

Elle s'étira et bailla bruyamment.

« Plus de 10 heures. Nous sommes conviées à un banquet ce midi. La Maison Shein fête les cinquante années de son chef.

- On va être en retard...
- Tu as juste à t'habiller et à descendre deux étages.
- Je l'aime pas cet Igor. Il me fait froid dans le dos...
- Nous lui devons la vie et nous vivons chez lui. Cela suffit pour faire semblant de le vénérer pendant un certain temps.
- Toujours l'esprit pratique, hein. Et quand est-ce qu'on part ?
- Quand on sera riche. Cette nuit, je t'ai rêvée sur une plage d'Euboea avec des arbres, du soleil et tout.

Lamnia haussa les épaules. Elle se leva difficilement. Qu'est-ce qui l'empêchait d'être complètement satisfaite ? Elle allait partir en vacances pour une destination de rêve avec une femme aimante qui lui préparait même ses petits déjeuners. Cette impression de fuite peut-être. Ce sentiment diffus de lâcheté, de remords, de ne pas continuer la lutte de ceux qui se sont sacrifiés – Youlia en premier lieu. Le goût amer de la défaite.

« Ça y est. T'es debout ? Ben, t'en fais une tête ? »

Elle devrait lui en parler, elle comprendrait sûrement. Mais pas maintenant, elle n'était pas prête.

« Ouais, cette réception me porte peine.

- Ton absence passerait très mal.
- Bah, je ne suis que ton esclave...
- Tu ne vas pas encore me ressortir ça ! Légalement, tu appartiens à Vlatislav et il me semble que je t'ai raconté dans quelles conditions ça s'est passé... Avec moi, tu es libre ! Mais je ... je tiens énormément à toi, tu comprends...
- Oui. Je comprends. Je ne voulais pas te vexer, ...

Elles déjeunèrent en silence.

L'essayage de leurs différentes tenues les avaient mises de meilleure humeur. Elles étaient déjà en retard.

« Tu crois vraiment que tu ne pouvais pas mettre cette arme ailleurs ? Elle doit te gêner pour marcher, non ?

- Mais non, elle est minuscule. Je la sens à peine. On m'a appris ça dans les brimos.
- Ouais... tu aimes avoir quelque chose entre les jambes ? hein ! T'es vraiment nympho !
- Et toi qui voulait te mettre ce collier de grosses perles tout à l'heure !

Le fou rire les secoua.

« N'empêche tu aurais quand même pu la mettre, je sais pas moi, dans un petit sac par exemple.

- Oui, mais ça encombre les mains.
- Et tu crois vraiment que tu en auras besoin ?
- On est jamais trop prudente. Il y aura Vlatislav dans la salle. Il n'a peut-être pas encore digéré le coup que je lui ai fais.
- Evidement...

Lamnia devait reconnaître que cela ne se voyait pas du tout. Qui aurait pu se douter que Sophia avait caché un petit pistolet entre ses cuisses, fixé à la couture du bas ? Elles avaient toutes deux opté pour des tenues assez moulantes une pièce qui se terminaient en jupes. Leurs coupes étaient par contre très différentes : celle de Lamnia, bleu marine, faisait moins habillée.

La cour du QG Shein, celle-là même qui avait accueilli, trois mois auparavant les transports de bétail humain d'où Lamnia avait débarqué, était encombrée des luxueux véhicules à la carrosserie briquée des petits chefs du Clan Shein. L'éclairage intense renforçait encore leur éclat. Enfin, elles arrivèrent au sommet de l'un des escaliers qui descendaient jusqu'à la grande salle de réception. Le dénivelé offrait une vision panoramique de la salle. Elle était presque pleine d'une centaine de personnes toutes plus habillées les unes que les autres. Le blanc dominait, ponctué de noir et de taches colorées, des femmes, le plus souvent. Le buffet, long d'une vingtaine de mètres était pris d'assaut.

Lamnia ne s'était pas encore faite à la mine patibulaire qu'arborait une bonne partie de l'assistance. Elle en fit discrètement la remarque à Sophia. Cette dernière paraissait troublée. Lamnia suivit son regard vers un homme brun, assez petit qui les fixait depuis la salle.

« C'est Vlatislav ? »

Sophia hocha la tête. Lamnia sentit la main de sa compagne se glisser dans la sienne. Elles descendirent l'escalier lentement. Le brouhaha de la salle les happa.

Lamnia suivait sa compagne, et l'imitait dans ses saluts. Soudain, elle sentit une main se posait sur son bras. Igor L.Shein. Qu'est-ce qu'elle pouvait détester cet homme ! Elle chercha Sophia du regard. Elle avait disparu..

« Bonjour, mon enfant. C'est beaucoup d'honneur que vous nous faites. Nous avons si peu l'occasion de nous voir. »

Ce ton doux, ironique, l'horripilait. Il lui tenait toujours le bras. Elle essaya de masquer son dégoût avec un sourire.

« Bonjour, Monsieur Shein. Il est vrai que je suis un peu fatiguée en ce moment. Je sors peu de ma chambre... »

En fait, lorsqu'elle sortait, elle essayait surtout d'éviter de le croiser en prenant le trajet le plus direct.

« Il est dommage de laisser enfermer une beauté et une telle fraîcheur. »

Il ne préférait pas les enfants ? Lamnia essaya de respirer.

« Sophia Kinov aurait-elle peur qu'on lui dérobe son trésor ? »

Elle ne répondit pas.

« Elle nous donne entière satisfaction, pour le moment. Tu sais ? »

Lamnia jeta un regard par dessus l'épaule de son interlocuteur et vit l'occasion de détourner la conversation. Un fauteuil était entouré d'un halo lumineux bleuté. Elle désigna l'objet avec l'air le plus innocent qu'elle put se composer sur le moment.

« Qu'est-ce donc ? »

- Le champs énergétique autour du fauteuil ?

- Oui.

- Nous recevons un membre éminent de la famille Daniosk. Nous l'attendons pour le déjeuner. Il est déjà très en retard. Les gens du pouvoir sont très pris...

Il lui avait lâché le bras : Lamnia en profita pour s'éclipser pendant qu'il lui tournait le dos.

Elle fouilla la foule du regard, avançant un peu au hasard. D'en haut, on aurait dit qu'il y avait moins de monde. Elle repéra Sophia : elle discutait vivement avec quelqu'un. Un grand tatoué. Elle lui avait posé la main sur le bras. Lamnia ressentit un petit pincement. Elle en fut la première surprise. Elle s'avança.

« Bonjour »

Sophia enleva sa main du bras et Lamnia la sentit contre son dos.

« Lamnia, je te présente Marko, ce fut mon ... chaperon, en quelque sorte, lorsque je suis venue me perdre au Niveau Moins Cinq... ça faisait un moment que je ne l'avais revu.

- Oui, nous ne travaillons plus dans le même secteur. Mais je dois te laisser, Vlat, n'aimerait pas trop nous voir ensemble.

Il commença à reculer avec un sourire en coin.

« Faites attention à vous et tous mes vœux de bonheur. N'oublie pas ce que je t'ai dit, Sergent.»

Il salua du chef une dernière fois et partit vers un autre groupe. Lamnia interrogea.

« C'est qui « sergent » ? »

- C'est moi. C'est le surnom qu'ils m'ont donné dans la Maison. Marko, on l'appelle Marquis

- Ah... Et moi comment est-ce qu'on m'appelle.

- Toi, on ne t'appelle pas. Tu n'as pas eu l'infini honneur d'y laisser un bout de ton doigt.

Elle lui montra l'auriculaire de sa main gauche où la dernière phalange manquait. Ce petit appendice dépourvu d'ongle trouvait souvent un emploi dans leurs jeux. Lamnia essaya de l'attraper avec la bouche ce qui fit rire Sophia.

« Avançons-nous vers le buffet, avant qu'ils n'aient tout bouffé. Tu n'as pas faim ? »

- Oh si, je meurs de faim.

Elles jouèrent des coudes pour arriver devant les tables où la razzia était déjà bien entamée. Elles arrivèrent cependant à se faire servir un verre et à grignoter quelques amuse-gueules.

« Et qu'est-ce qu'il te disait de ne pas oublier, ce Marko ? »

- Vlatislav a, paraît-il, informé une femme de la police qui me recherche. Elle saurait que je suis ici. Il faudra que je me méfie un peu plus. J'en parlerai à Igor pour qu'il voit ce qu'il peut faire.

S'il a toujours envie que je travaille pour lui. Enfin, ici, au Niveau Moins Quatre. On ne risque rien.

- Tiens d'ailleurs, j'ai vu Igor tout à l'heure. Il disait que... Qu'est ce que tu regardes là-haut ?
- Bordel de merde. Sous la table ! Vite !
- Mais !

Sophia la força à se baisser en lui appuyant sur la tête. Au même instant, plusieurs fortes explosions retentirent. Elles furent suivies de tirs nourris. Des lasers et des balles transperçaient les corps. Le bruit assourdissait, l'air avait une odeur âcre. La fumée et la poussière se répandirent partout. Des gens criaient. Des tirs ! Du sang ! Une mare de sang ! Elles étaient sous une table. Un corps était tombé tout proche. Le pourpre imprégnait déjà la nappe blanche. Aux cris, elle devina que la foule essayait de fuir. Mais des balles les fauchaient.

« Mais qu'est-ce que c'est ? Ils sont fous ! »

Sophia était à côté d'elle.

« Garde ton souffle, on va en avoir besoin. »

Les tirs et les explosions retentissaient toujours avec la même intensité. Lamnia se boucha les oreilles. À ce moment-là, elle remarqua le pistolet dans la main de Sophia. Cette dernière lui fit signe de la suivre. Elles progressèrent à quatre pattes sous les tables, les longues nappes les cachaient entièrement. Une déflagration renversa une table derrière. Des rafales d'armes automatiques crépitaient. Le bruit de la chair qui se déchire. Le tintement clair de douilles sur le carrelage. Les hurlements et les râles des blessés.

Lamnia pensa soudain se retrouver dans un cauchemar. Ou alors, c'était la fin du monde. Elle suivait toujours Sophia. Où allait-elle ?

Sophia s'arrêta et se retourna.

« A trois, on fonce .

- Où ?

- Tu me suis. Une... deux... TROIS.

Elle l'avait prise par la main. Elles sortirent de sous les tables et traversèrent un espace découvert. Il y avait des corps affalés partout. Lamnia trébucha et tomba sur un homme, ou ce qu'il en restait. Du sang ! Partout ! Une douleur fulgurante lui paralysa la cuisse, elle n'eut pas l'impression de crier. Elle se sentit tirer puissamment par la main.

« Avance, par l'Empereur ! Il faut s'en tirer ! »

Elles étaient dans un escalier. Les tirs et les explosions paraissaient plus lointains, assourdis. Lamnia avait l'impression d'avoir perdu l'ouïe et la vue. Elle butait à chaque marche. Et cette douleur, à la cuisse... Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Sophia était devant et la tirait par la main.

« Je... je saigne. Je suis blessée...

- Encore un effort, je t'en prie ! On va trouver un coin tranquille et on regardera ça.

À l'étage, les couloirs étaient vides. Assourdis, les échos d'un intense combat leur parvenait. Sophia soutenait sa compagne par l'épaule. Elles arrivèrent à leur chambre. Lamnia se posa dans un grand fauteuil et commença à étancher sa plaie. Ses cours de médecine lui revinrent en mémoire. Elle se calma un peu.

« Sophia, Sophia... dis-moi ce qu'il se passe.

- Il se passe que le QG subit un assaut en règle. On dirait des brimos...
- Ils... ils viennent pour toi ?
- Ça m'étonnerait que j'ai tant de valeur à leurs yeux... Fais voir ta blessure.
- Ça fait très mal, mais la balle est ressortie. L'os est intact, l'artère n'a pas l'air touchée...
- Tiens, je te passe de quoi désinfecter et te faire un bandage. Tu sauras te le faire ?
- Oui, je pense. Ça devrait aller.
- Il faut faire vite. Il faut partir d'ici. On prend des armes, l'argent et une poignée de vêtements. Faut qu'on file ! Objectif Euboea !
- Euboea !

En disant cela, Sophia commençait à rassembler des vêtements qu'elle jetait en vrac dans un grand sac. Elle prit l'argent sous le visioscope et sortit deux pistolets. Euboea ! Fuir cet affreux séjour. Pour Lamnia, cet objectif lui paraissait parfaitement réalisable à court terme. Cette pensée lui rendit instantanément le moral. Elle se surprit même à sourire. Un jet de désinfectant sur sa plaie le transforma en rictus.

La porte vola en éclat. Au même instant, Sophia se jeta au sol et ouvrit le feu dans l'ouverture. La rafale silencieuse de laser fut suivie d'un cri. Lamnia se recroquevilla dans le grand fauteuil. Elle tournait le dos aux assaillants.

« Putain, c'est pas des brimos... »

Sophia s'était un peu redressée puis, soudain, elle s'écrasa lourdement sur le sol. Ce fut le silence. Lamnia avait envie d'appeler quelqu'un : Sophia. Elle articula mais aucun son ne sortit de sa bouche. Sophia était là, par terre et ne bougeait plus. Des voix étouffées lui parvinrent.

« Il y a encore quelqu'un ? »

- Ouais, y a un blip à 10 pas devant.
- Grenades.

Lamnia regardait le pistolet laser qui gisait à quelques mètres. Elle pensait pouvoir l'atteindre lorsqu'elle se sentit soulevée par le souffle d'une explosion et la douleur lui vrilla les tympans.

Elle rouvrit les yeux à plat ventre à quelques mètres du fauteuil renversé. Elle avait mal partout mais ne sentait plus ses jambes. Elle avait dû perdre connaissance quelques secondes. Des soldats ou des policiers fouillaient la pièce.

« Tiens ! Y a celle-là qui bouge encore. Je la finis. »

Quelqu'un lui appuya fort dans son dos et tira ses cheveux en arrière. Son regard balaya la pièce : Sophia baignait dans une mare de sang. Elle sentit un métal froid contre son cou. Une douleur intense fut suivie d'une sensation d'étouffement. Un liquide tiède envahissait ses poumons. C'était donc cela la mort ?

CHAPITRE VI : Colonel R.Scertiov

S'il y avait quelque chose que détestait Fairan Utrlivna, c'était qu'on la prenne pour une imbécile. Et là, là... ça dépassait tout.

« Quand est-ce que vous allez arrêter de me prendre pour une idiote, Colonel ? »

Elle était assise, réduite à l'impuissance à bord de ce transport blindé, encombré de matériel de liaison et d'opérateurs. Elle s'adressait au Colonel R.1883 Scerliov, l'archétype du militaire de carrière : cheveux très court coiffés en brosse, le visage taillé à la serpe et solidement bâti. Il n'avait pas un gramme de graisse sous la peau. Des implants métalliques circulaires remplaçaient ses oreilles. La commissaire avait supposé qu'il s'agissait de senseurs auditifs. Il avait peut-être eu les tympans percés. Mais en ce moment, elle n'avait aucune envie de s'apitoyer ou de s'extasier sur ses états de service. Cet officier transpirait l'orgueil et la suffisance. Il était des Forces Spéciales, l'élite de l'élite, la crème de la crème, la garde du Gouverneur Planétaire, et il lui faisait lourdement sentir son infériorité.

« Restez à votre place, Commissaire ! Nous savons ce que nous faisons.

- Vous peut-être. Mais moi non ! Qu'est-ce que vous fabriquez, Colonel ? Depuis quand a-t-on besoin de deux compagnies d'assaut des Forces Spéciales pour récupérer une tueuse de policier ?
- Vous avez vu mon ordre de mission. Je n'ai pas à vous en dire plus. Nous faisons notre boulot. Effectivement, il donnait par radio des instructions à des groupes de combat.

Elle l'avait dans les mains, cet ordre de mission. Il n'était guère plus loquace que ce Colonel :

« Ordre pour l'interception de l'ex-sergent du 207^e BMIMO Sophia Kinov. »

C'était ce qui était griffonné à la main sur le formulaire ad hoc. Il y avait la signature et le sceau électronique du Général F.Aksaï. Ce nom disait quelque chose à la partie mécanique de son cerveau. Il avait déjà été cité lors des réunions de l'état-major de la caserne. Il était l'une des grosses pointures de la Police de la ville, un des proches collaborateurs du Prefectus. Ce n'est pas lui qui signait les ordres d'intervention d'habitude, mais un de ses subordonnés, le Général D. Perekop.

Cela n'empêchait pas Utrlivna de bouillir de colère. Jamais dans toute sa carrière, elle se souvenait avoir éprouvé un tel sentiment d'impuissance. Ce matin, exactement vingt-huit jours après qu'elle ait déposé son rapport concernant l'affaire Kinov et une demande officielle d'intervention, elle croyait ce dossier enterré comme tant d'autres ou du moins, que son évolution ne la concernait plus. Elle s'en était fait une raison et la vie avait retrouvé son cours normal. Elle avait pris la nouvelle recrue qui remplaçait Tinine sous son aile et faisait trente-six choses en même temps.

Au cours de l'enquête sur Sophia Kinov, plusieurs choses lui étaient parues suspectes, des choses pour lesquelles son expérience lui avait hurlé de ne pas mettre son nez. La principale était la manière dont le groupe « Paix » avait été démantelé. Ses recherches lui avaient prouvé que des membres importants du groupe étaient encore en liberté alors que le central contenait sur eux des informations très précises. Pire, quelques-unes de ces fiches avaient été délibérément effacées. La recherche sur certains noms des membres du réseau aboutissait sur des impasses. Bref, il semblait que le groupe d'agitateurs étudiants plutôt inoffensifs « Paix » avait été sciemment et presque chirurgicalement amputé. Et cette Corliovna Lamnia était en tête de liste. Pourquoi ? Elle n'avait pas trouvé. Évidemment, son rapport avait été plus qu'évasif sur le sujet.

À la suite de l'entretien qu'elle avait eu avec Vlatislav A.Iliytch, elle avait cherché par tous les moyens de vérifier si effectivement l'ex-sergent avait élu domicile dans le bunker de la Maison Shein. Au Niveau Moins Quatre, il était inutile de songer à mettre quelqu'un en faction. Ses accointances avec l'administration de la caserne lui avaient permis, moyennant quelques subtiles acrobaties de lignes budgétaires, de louer un robot-caméra. Au début, le système marchait très bien. Ils pouvaient identifier les personnes qui entraient et sortaient de la bâtisse. Une demi-journée plus

tard, le robot ne répondait plus. Depuis, elle avait régulièrement le prestataire et l'administration sur le dos. Elle avait aussi tenté d'isoler et de corrompre l'un des membres de la Maison Shein en vain. Ses collègues du Niveau Moins Quatre ne s'étaient pas montrés très coopératifs. Ils voulaient à tout prix conserver le calme relatif de ces dernières années. Elle avait ensuite songé à rééditer son coup de folie qui lui avait permis de rencontrer A.Iliytch mais la partie électronique de son cerveau s'y était catégoriquement opposé.

Le dernier titre de son rapport soulignait la présence probable de Sophia Kinov dans le QG de la Maison Shein. Et elle réclamait en conséquence les moyens d'aller vérifier.

Par contre, malgré ses craintes, il n'y avait pas eu de suite à ses indiscretions par visioscope interposé chez les AEEP.

Ce matin, juste après la messe, alors qu'elle était attablée à la cantine, le Colonel R.Scerliov et une poignée de ses hommes, armés jusqu'aux dents et tout de noir vêtus, déboulèrent comme des malpropres. Après s'être identifiés, ils lui glissèrent le formulaire qu'elle avait dans les mains depuis et ne lui laissèrent même pas le temps de finir son repas.

Ils la sommèrent de les suivre. Si elle n'avait pas vu l'ordre de mission, elle aurait bien cru qu'ils la mettaient aux arrêts. Ses collègues qui l'avaient vu sortir entre ces militaires en uniforme devaient déjà faire mille conjectures sur son devenir.

Il n'était un secret pour personne dans les milieux autorisés que les effectifs des Forces Spéciales du Gouverneur avait été multiplié par dix ces dernières années. Évidemment, la guerre sur Eumenes y était pour quelque chose. Une bonne partie de ces hommes –et ces femmes, car les Forces Spéciales étaient mixtes- partaient pour cette planète mais d'aucun pensait que leur renforcement était surtout destiné à verrouiller les organes internes de Taran, et en premier lieu la Police et les AIG. Leurs membres pouvaient pourtant être issus, paraissait-il, de toutes les branches de l'administration, de la police et des armées. Seuls les meilleurs éléments pouvaient être sélectionnés mais également les plus pistonnés ajoutait la rumeur.

Il y avait plusieurs surnoms plaisants : «police secrète» et «escadrons de la mort» en particulier. C'était dû aux rôles qu'ils cumulaient. Les opérations commandos sur Eumenes, c'était eux. L'espionnage et le contre-espionnage, c'était eux. L'élimination physique de contradicteurs vraiment dérangeants, c'était encore eux. On disait qu'ils prenaient leurs ordres du Gouverneur lui-même. Aussi, Utrlivna s'étonnait même qu'ils aient besoin d'un ordre écrit.

Il lui paraissait évident que l'ordre de mission et sa présence même étaient des alibis. On l'utilisait. On la manipulait. Elle ne pouvait rien y faire et cela la mettait en rage.

Naturellement, elle n'aurait peut-être pas dû l'exprimer avec tant de hargne. Mais le Colonel n'avait légalement aucune autorité sur elle. En fait, les textes disaient très clairement que la force armée était à la disposition de la division 'Recherche'. Si l'opération avait été effectivement montée, elle aurait dû avoir des BMIMO à sa disposition. Les Forces Spéciales n'avaient rien à faire ici...

Dehors, ça bardait. Le bruit d'une succession d'explosions retentit, étouffé par le blindage du tank. La méthode «d'interception» des Forces Spéciales sans doute.

En écoutant attentivement ce que disaient les transmissions, elle avait suivi à peu près le déroulement de l'opération. Il avait d'abord fallu coordonner le mouvement des différentes colonnes de transports blindés. Toutes avaient rendez-vous au point «Alpha». Elle n'avait compris que plus tard que ce point était le repaire du Clan Shein.

Ils avaient progressé à vive allure en empruntant les rampes d'un niveau à l'autre. Le trajet avait tout de même pris quelques heures. Enfin, un peu après midi, ils s'arrêtèrent. Ils avaient apparemment neutralisé des sentinelles et commencé l'encerclement du bâtiment. Puis l'assaut fut lancé. Ça n'allait pas tout seul apparemment. Il y avait des pertes dans les rangs des assaillants. Évidemment, tout le monde devait être armé jusqu'aux dents dans ce bâtiment. Des individus retranchés opposaient une résistance désespérée.

Les explosions s'étaient tuées depuis un certain temps. Il se passa près d'une heure avant que le Colonel ne l'autorise à sortir du tank. Il l'accompagna. Utrlivna se retrouva dans la rue très proche de l'entrée du bâtiment. Un canon d'infanterie de gros calibre dont les servants commençaient à ranger les boîtes de munitions avait pulvérisé les portes blindées.

Des badauds s'approchaient timidement. Un cordon lâche de soldats les maintenait à distance. Une intervention aussi massive de l'autorité au Niveau Moins Quatre était rarissime, aussi une bonne partie des habitants préférerait sûrement rester à l'abri.

« On vous prévient lorsque l'on aura trouvé celle que vous cherchez.

- Morte ?
- Très certainement.
- Vous êtes un beau salaud, Colonel.
- Je ne sais pas comment je dois prendre cela, Commissaire-enquêtrice.
- Vous aviez pour unique mission de faire un massacre à cet endroit.
- Je n'ai pas à vous répondre. Vous avez vu l'ordre.
- Bien sûr... l'ordre de mission.... Depuis quand les Forces Spéciales ont-elles besoin de cela ? Sophia Kinov n'est qu'un prétexte...

Un sous-officier s'avança et salua.

« Colonel, nous avons retrouvé...heuh... »

Il regarda sa fiche.

« L'ex-sergent du 207^e BMIMO.

- Bien. Voyez, Commissaire...

Le colonel avait un petit sourire en coin qu'elle lui aurait bien fait avaler, s'il ne l'avait dépassé d'une tête, bien sûr.

« Je veux voir son corps.

- Mais, j'allais vous en parler... Vous pouvez nous conduire, Lieutenant ?
- A vos ordres, mon Colonel.
- Nous vous suivons.

Quitter le confinement du transport et marcher quelques pas l'avait significativement calmée. Il y avait dans l'air une odeur de brûlé.

Ils franchirent le grand portail dont les portes blindées pendaient pitoyablement, encore maintenues par quelques-uns de leurs gonds. Des membres des Forces Spéciales allaient et venaient dans la cour intérieure. Un groupe d'hommes discutait autour d'une arme sur trépied à moitié démontée qu'Utrlivna n'arriva pas à identifier tandis qu'un défilé de civières remplissait deux camions de corps et de restes humains. Sur le coup, elle ne regretta pas d'avoir si peu mangé ce matin-là... Dans un autre coin, un petit hôpital de campagne soignait des blessés. Elle s'adressa directement au Colonel.

« Vous avez eu beaucoup de pertes ?

- Je n'ai pas à vous le dire.

Elle hocha la tête d'un air entendu. Il y avait trois grandes housses noires de tailles humaines et apparemment une demi douzaines de blessés. Elle désigna ensuite les camions.

« Et eux ? Combien ? Vous êtes autorisé à me le dire ?

- On est en train de compter.
- Ah. Et vous avez fait des prisonniers ?
- Nous ne faisons jamais de prisonniers.
- Évidemment, évidemment,... Pourtant, il y a écrit « Interception » sur l'ordre de mission. Vous auriez très bien pu intercepter votre cible sans tuer la moitié du niveau. Non ?

Il ne répondit pas mais il avait perdu son petit sourire. Utrlivna essaya de détourner son regard d'un cadavre coupé en deux par les roues d'un camion.

Les façades de la cour intérieure étaient criblées d'impacts de balles et de brûlures de laser. L'obusier de l'entrée avait tiré plusieurs fois, creusant des trous béants dans le mur qui lui faisait face. La plupart des vitres avait volé en éclats et bon nombre de sculptures étaient brisées.

Le Lieutenant, un jeune homme d'une trentaine d'années, les informa du risque de trouver des munitions non explosées et les invita à la prudence. Le Colonel acquiesça.

Lorsqu'elle franchit la porte d'entrée principale, elle se sentit mal à nouveau. L'odeur âcre du sang la pénétra jusqu'au plus profond d'elle-même. Le sol et les murs étaient colorés d'un rouge foncé poisseux et parsemés de morceaux humains. Le colonel retrouva son sourire ironique.

« Nous avons commencé à faire le ménage, sinon, on ne pouvait plus entrer, signala le Lieutenant comme s'il commentait une œuvre architecturale.

Le colonel regarda Utrlivna pâlir.

« Vous vous sentez mal, Commissaire-enquêtrice ? »

Elle dut trouver un coin pour vomir. Il lui fallut un moment pour retrouver un minimum de dignité. Elle avait déjà vu dans sa carrière des choses comparables mais jamais à une telle échelle. Elle avait d'ailleurs répandu le contenu de son estomac les fois précédentes. Contrairement à certains collègues, elle n'avait jamais pensé s'endurcir avec l'âge.

Le colonel et le lieutenant l'attendaient, droits dans leurs bottes teintées. Le sang y faisait des marques huileuses.

« Nous pouvons continuer ?

- Je vous suis, Colonel. Je vous suis.

Le spectacle était encore plus épouvantable dans ce qui était semblait être une salle de réception. Les tables étaient renversées ou brisées. La nourriture baignait dans le sang et ils n'avaient pas fini d'enlever les cadavres. Les restes d'hommes et de femmes en tenue de soirée étaient plus ou moins éparpillés par les explosions de grenades. Ici ou là, on trouvait quelques armes à feu et de nombreuses douilles.

Utrlivna regarda une équipe qui ramassait des bouts d'organes jusqu'à en remplir une civière avant de détourner les yeux.

Ils montèrent un grand escalier. Utrlivna respira un peu lorsqu'ils arrivèrent dans les étages : il n'y avait plus de cadavres, mais le goût du sang et de la bile ne voulait pas quitter sa bouche. Comment ces hommes faisaient-ils pour y être aussi imperméables ?

« C'est encore loin ? ».

Elle fatiguait et sentait la sueur faire des auréoles dans son dos et sous ses aisselles. Il ne faisait pourtant pas si chaud que cela. Il fallait vraiment qu'elle fasse un peu plus d'exercice. Elle pourrait peut-être reprendre la course à pied, petit à petit, dans le stade de la caserne.

Laisser vagabonder ses pensées une seconde l'avait un peu soulagée. Elle pensa que la journée serait bientôt finie et que, ce soir, elle raconterait tout à Wanda et en rirait beaucoup. Elle se rendit à l'évidence : elle avait peur. Une peur qui lui coupait bras et jambes.

Plus haut encore, devant une porte, attendaient cinq membres des Forces Spéciales. Il y avait deux femmes. Elles arboraient le même air froid que leurs collègues masculins.

La commissaire avait envie de s'asseoir. Le colonel s'adressa à ses hommes :

« Où sont les caméras ?

- Elles sont là, Colonel.

Le soldat désigna un minuscule appareil qu'il tenait dans sa main et un autre que tenait une de ses collègues.

« Ok. On y va. »

Utrlivna se réveilla d'un coup.

« On y va quoi ? Pourquoi des caméras ?

- Mais pour vous, Commissaire-enquêtrice. Ce soir, vous passez aux informations et demain, vous aurez droit à tous les honneurs.

- Hein ! Mais... Mais je ne comprends pas.
- Il n'est pas vraiment nécessaire que vous compreniez.
- Comment ça, ce n'est pas «vraiment nécessaire » ? Colonel. Depuis le début vous me prenez pour une bille et...
- Ne posez pas trop de questions, Commissaire-enquêtrice. Ce soir vous serez célèbre et honorée sur tout Taran, mais on peut aussi envisager de vous remettre les honneurs à titre posthume.
- Comme vous y allez...
- Oui. Vous allez entrer dans la pièce et reconnaître formellement l'ex-Sergent Kinov sous l'œil de nos caméras. Ensuite on vous demandera de nous accorder une interview.
- Une interview ?
- Oui, vous verrez ce sera très simple.
- Ah... J'avoue ne pas bien vous suivre, Colonel.
- Tenez. Prenez ça et sortez votre arme de service.

Le colonel lui tendit un lecteur de puces d'identité.

Utrlivna sortit son pistolet laser et passa devant l'entrée de la pièce. La porte avait été soufflée par des charges de démolition. Le mobilier de la pièce était renversé et brisé. La commissaire avançait prudemment, l'arme à la main. Où était le piège ? Elle s'attendait à tout moment de recevoir un coup dans le dos. Les deux cameramen improvisés la suivaient. Deux corps de femmes étaient allongés dans la pièce. Elle s'approcha. La brune avait été égorgée si bien que la tête se décollait presque du corps. Le silence la mettait encore plus mal à l'aise. Utrlivna se tourna vers le colonel qui était resté dans le couloir.

« Et là, que suis-je sensée faire ?

- Vous prenez le lecteur de puce et vous contrôlez leur identité.

Elle saisit l'appareil et le vérifia en passa le lecteur sur son propre bras. Il marchait correctement. Le piège n'était pas là. Kinov devait être la blonde. Elle sentit son cœur s'emballer lorsqu'elle saisit ce bras froid. C'était bien elle. Elle la retourna. Une partie du visage et de la gorge avait été emportée par des laser. Voilà la « tueuse de brimos ». Comme ça, elle ne faisait pas très méchante.

Elle devinait qui était la brune et le lecteur confirma : Lamnia Corliovna. Cette Sophia avait du goût, Corliovna était un joli brin de fille. Elle se releva et quitta la flaque de sang qui commençait à coaguler. Le bruit de succussion était plus que dérangeant.

« Oui, c'est bien, elle, Colonel. C'est bien elle. »

Elle sentit un poids supplémentaire sur sa conscience déjà chargée.

« Bon, très bien ! En place pour l'interview : restez debout comme ça, vous êtes très bien. »

Le Colonel entra dans la pièce.

« Caméras en place, s'il vous plaît. Lieutenant ? Voilà. Bon. C'est parti. »

Le lieutenant déplia un bloc note et lu d'une voix monocorde au possible.

« Que pensez vous de l'Affaire Kinov ?

- Qu'elle a une bien triste fin.

Le Colonel intervient :

« Développez un peu plus, Commissaire, nous avons besoin d'images.

- Comment ça besoin d'images ?

Il ignora la question.

« Qui est la personne à côté de l'ex-Sergent ?

- Lamnia Corliovna, la maîtresse ou l'amie de Sophia Kinov.

- Que fait-elle là ?

- Je ne sais pas, elle ont dû chercher à fuir lors de votre assaut.

- Qui est cette Lamnia Corliovna ?

Bizarrement, il semblait ne pas se préoccuper des réponses qu'elle lui donnait. Il ne regardait que sa montre. Par contre, les optiques des caméras étaient toujours fixés sur elle. Ils lui tournaient parfois autour. Un autre des soldats s'était avancé dans la pièce et fouillait de manière assez désordonnée, sans se préoccuper le moins du monde du tournage.

« C'était une étudiante en médecine du Niveau Zéro fortement engagée dans un réseau de contestataires nommé « Paix ». Elle était vraisemblablement chef d'une des branches de ce groupe. Elle fut arrêtée et condamnée au service pénal avant de retrouver Sophia Kinov, ici, au Niveau Moins Quatre. »

- Ah ? fort bien. Encore une question, Lieutenant ?

- Heu, à vos ordres, Colonel. A vous commissaire : quelle est votre couleur préférée et pourquoi ?

La commissaire comprenait.

« Quoi ! Vous vous foutez de moi ! Je comprends : vous avez simplement besoin d'images, qu'importe ce que je peux bien raconter. N'est-ce pas ? Pour les infos, vous me ferez dire tout ce que vous voulez !

- Exactement, Commissaire-Enquêtrice. Nous avons largement assez d'images pour concocter une interview crédible sur le sujet de notre choix. Mais rassurez-vous, je ne vous ai pas menti, ce soir, vous serez très honorablement connue et demain, on vous décorera.

- Mouais... Baissez vos caméras, vous !

- Prenez quelques plans généraux et ça ira. Nous avons assez d'images pour produire plusieurs minutes d'entretien.

- Et qu'est-ce que vous allez me faire dire ?

- Je n'en sais rien. Je le découvrirai en même temps que vous en regardant les informations ce soir.

Utrlivna se sentit toute bête. Elle fit quelques pas et s'assit sur le lit. Elle entendit à peine ce que le Colonel, maintenant presque tout sourire, lui disait.

« On vous laisse, Commissaire. Je vous attends d'ici une demi-heure au transport en bas. L'équipe de nettoyage ne va pas tarder à passer. »

Ses supérieurs lui avaient déjà fait des coups tordus mais celui-ci dépassait tout. Ils allaient sans doute lui faire endosser la responsabilité de cette tuerie. Elle allait être décorée disait le Colonel. Décorée. Ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Ce n'était qu'un bout de métal après tout. Elle avait déjà été décorée, une fois, pour une enquête rondement menée ou, plutôt, pour le silence qu'elle avait su tenir. Un puissant du moment lui en avait été reconnaissant et cela avait hâté sa promotion.

Encore une fois, deux choix s'offraient à elle : elle jouait le jeu et avait une chance de s'en tirer avec les honneurs, mais son amour-propre serait pour longtemps au plus bas. Dans le second cas, ce qui restait de son amour-propre serait sauf jusqu'au moment, sans doute très proche, où on la tuerait d'une manière ou d'une autre.

L'œil intact de Kinov la regardait bizarrement.

« Oui, finalement, je te comprends, Sophia. Un jour, tu as pétié les plombs et tu as tout cassé. Tu as peut-être fait ce qui fallait faire. Si on faisait toute comme toi nos enfants seraient peut-être plus heureux. Ou nos petits enfants. Il y a tellement à casser, ici.

« Mais regarde où tu en es. Et regarde ta copine. Vous êtes belles, tiens. Toi avec la moitié de la tête en moins et elle avec un sourire d'une oreille à l'autre. J'espère au moins que vous êtes heureuses, désormais... L'Empereur vous a sûrement accueillies. Vous valez plus que ce Colonel ou même que moi qui continue de m'accrocher bêtement... »

Finalement, ce n'était pas tellement plus étrange que de parler à un poisson... Elle se leva. Presque sous le lit, un point blanc par terre attira son regard. Elle se baissa. C'était une fleur blanche toute froissée, une vraie fleur. Elle sentait bon encore. Elle irait bien à côté de Wanda dans un verre d'eau.

L'équipe de nettoyage arriva bientôt. Ils bousculèrent les corps sans ménagement pour les faire glisser sur les civières maculées.

« Caporal, combien avez-vous ramassé de corps ? »

Ne sachant pas trop à qui il avait affaire, le caporal se mit au garde-à-vous et répondit.

« Autour de cent cinquante.

- Repos, caporal.

Le caporal reprit sa sinistre besogne.

« Et combien avons-nous eu de morts et blessés ?

- Quatre morts, quinze blessés dont cinq graves.

- Repos, caporal.

Elle sortit de la pièce et redescendit les étages. La fleur l'aïda à supporter l'odeur.

* * *

« Allons Colonel, j'ai hâte de savoir que vos collègues allez me faire dire. Vous me gardez sous votre aile protectrice ou vous me relâchez dans ce monde cruel ?

- Selon mes instructions, vous devez me suivre de votre plein gré ou mourir.

- Alors, disons que je vous suis de mon plein gré. Vous êtes cachottier, Colonel. Je savais bien que vos ordres ne se résumaient pas au bout de papier derrière lequel vous vous retranchiez tout à l'heure.

- En effet. Mais ma mission est bientôt terminée.

- Votre mission comprenait aussi le fait de tout me cacher ?

- Si je vous avez tout dit au début, il y aurait eu peu de chance que vous acceptiez de me suivre.

- Bien pensé. Mais quel genre d'héroïne vais-je devenir ?

- «Un héros positif de l'intérieur» : c'est le terme employé par mes supérieurs.

- Ah oui ? Et vous croyez que je pourrai postuler pour les Forces Spéciales ?

Là, elle avait désarçonné son interlocuteur. Elle reprenait le dessus. Tardive victoire, mais victoire tout de même.

- Heu... Il y a des critères de conditions physiques...

- Comme membre honoraire, alors.

- ... Sûrement...

Il devait la prendre pour une folle. Peu lui importait. Elle se moquait de lui et de son raisonnement d'ordinateur.

D'ailleurs... Où était passé son implant électronique depuis ce matin ? S'était-il enfin fondu à sa personnalité ? C'était peu probable. Elle lui tiendrait rigueur de cette absence la prochaine fois qu'il interviendrait dans ses pensées.

Elle avait très faim. Il était plus de 15 heures.

« Colonel, vous n'avez rien à m'offrir à manger ? Vous ne m'avez pas laissé le temps de finir mon déjeuner ce matin, et j'ai tout relâché devant le spectacle que vous m'avez présenté... Votre «héros positif de l'intérieur» est en train de mourir d'inanition.

- Nous allons bientôt partir. Patientez un peu.

- Mais nous avons un long trajet.

Le Colonel interpella le Lieutenant.

- Affirmatif Colonel, nous avons des rations.

- Apportez lui en une.

Le subordonné claqua des talons et Utrivna reçut une petite boîte dans laquelle rien ne lui sembla appétissant. Elle essaya en vain de croquer une espèce de biscuit, puis se résolut finalement à prendre son mal en patience.

Après une heure de trajet à nouveau coincée sur un petit siège dans le transport blindé, son ventre gargouillait désagréablement. Le Colonel s'agitait avec les radios et des cartes des différents niveaux, il coordonnait savamment les déplacements de ses hommes. La commissaire pensa un moment qu'ils craignaient les embuscades, puis cela lui parut absurde. Il semblait simplement chercher à échapper aux encombrements qui ne devaient pas manquer de paralyser bon nombre d'axes de circulation à cette heure-ci. Le véhicule qui avait roulé jusqu'ici à vive allure finit par s'arrêter et le Colonel frappa du poing la console qui se trouvait devant lui.

Pour tromper sa faim dont elle semblait être la seule à souffrir, elle essaya d'analyser les événements des dernières heures. Des images nettes lui revinrent à l'esprit lui coupant immédiatement l'appétit. Vu le nombre de morts, toute la Maison Shein avait été annihilée ou presque. Les survivants devaient se terrer misérablement au plus profond de leur trou. Elle se souvenait avoir vu une bannière sur laquelle était inscrite « Joyeux Anniversaire ». Pour un anniversaire, ils avaient dû rassembler tout le clan. Un autre argument en faveur de l'ablation totale -la métaphore chirurgicale lui paraissait adaptée à la circonstance- était le calme et l'ordre avec lesquels les Forces Spéciales avait rangé leur matériel et pris le temps d'enlever les cadavres. S'ils étaient aussi tranquilles, c'est qu'ils ne craignaient plus aucune action hostile dans le secteur. Ils avaient donc du assez affaiblir le clan pour ne plus risquer qu'un lance-missiles apparaisse à une fenêtre...

Par contre, il y avait maintenant un vide. Les secteurs contrôlés par la Maison Shein étaient vacants. Les autres Clans devaient déjà se déchirer pour les posséder, à moins qu'il n'y ait eu un accord préalable entre elles... Ce ne serait pas si surprenant.

Ils finirent cependant par arriver. La commissaire débarqua escortée du Colonel dans un immense garage souterrain. Des rangées de blindés et de véhicules civils y étaient parqués, une forte odeur de combustion et de graisse chaude flottait dans l'air. Le plafond, soutenu par des colonnes, était à deux mètres au-dessus de leurs têtes

« Où sommes nous ?

- Sous le palais du Gouverneur, dans la base « Zéro ».

- C'est quel niveau ?

- Elle s'étend entre le 3 et 5e niveau. Suivez-moi, des personnes vous attendent.

- C'est que ...je ne suis pas tellement présentable...

Elle avait eu le temps de détailler sa tenue pendant le trajet. À la différence de ces militaires, le sang séché sur ses chaussures la gênait particulièrement.

« Ils vont s'occuper de cela aussi. Et vous pourrez vous sustenter. »

Ils avaient commencé à marcher. Des couloirs défilèrent. Puis ils prirent l'ascenseur. Un instant, elle fut seule avec le Colonel. Alors que l'officier n'avait pas desserré les dents depuis le garage, il lui adressa soudain la parole :

« J'ai un fils et deux filles vous savez...

- Eh bien ?

- C'est un peu gênant... Ma petite dernière collectionne les autographes et je me demandais si vous voudriez bien...

La commissaire se demanda s'il se moquait d'elle. Elle le regarda un moment. Non, il parlait sérieusement. Il sortait déjà un stylo et un papier.

« Une autographe ! Mais je ne suis personne !

- Dans deux heures, vous serez quelqu'un.

Il lui signa le papier qu'il lui présentait. Sa fille s'appelait Tulia...

« Pour Tulia, avec les amitiés de la Commissaire-Enquêtrice première classe, Fairan Utrlivna. »

« Et vous lui direz aussi que vous m'avez menacé de mort plusieurs fois durant la journée ?

- Elle est trop jeune...

- Quel âge ?

- 11 ans.

Elle n'aurait jamais cru que ce Colonel soit aussi un être humain... Il le cachait bien. Elle faillit lui faire la réflexion lorsque l'ascenseur arriva. Deux hommes et une femme l'attendaient devant la porte.

« C'est ici que je vous laisse, Commissaire. Ma mission est terminée. Au plaisir de vous revoir. »

Il la poussa presque hors de l'ascenseur et referma la porte.

* * *

« Elle faisait moins empâtée sur les photos, vous ne trouvez pas ? »

C'était la femme qui parlait. Trois paires d'yeux détaillaient Utrlivna si bien qu'elle avait l'impression de passer au scanner. L'énervement pointait et puis elle commençait à fatiguer. Toutes ces émotions... Elle n'avait plus vingt ans.

L'un des hommes, grisonnant, portait un uniforme impeccable quoiqu'un peu rebondi de Général de Police. Elle pensa qu'elle aurait peut-être dû se mettre au garde-à-vous en entrant. Maintenant, il était trop tard. Les deux civils, habillés et coiffés comme dans les séries du canal 51, lui étaient spontanément antipathiques. La femme était entre deux âges, la cinquantaine conservée dans des poudres et des lotions, voire pire. L'homme dont la silhouette et le visage paraissaient plutôt androgyne, avait vraisemblablement moins de trente ans mais il s'ingéniait à en paraître plus. Il avait les deux mains mécaniques et si elle n'avait pas deviné la chair sous la tulle qui lui servait de manche, elle aurait cru être face à un robot. Leurs vêtements, largement surchargés de couleurs et de bijoux étaient quant à eux indescriptibles. Personne ne pouvait porter ça dans la rue, au Niveau Zéro en tout cas. En plus, cela avait l'air de gêner pour marcher.

La commissaire croisa les bras, les regardant avec l'air le plus las qu'elle put composer.

« Bien, vous avez fini ? Si vous voulez pratiquer l'autopsie tout de suite, vous gênez pas. »

Le général, qui était légèrement en retrait, intervint :

« Bonsoir, Commissaire Utrlivna.

- Bonsoir, Général.

- Je suis le Général U.Hysinov et voici Madame Asa, conseillère au Département Information et Monsieur T.Birsk, son adjoint. Ils vont vous parler du projet vous concernant. Le Colonel R.Scertiov vous a un peu mis au courant ou pas du tout ?

- A propos du « héros positif de l'intérieur » ?

- Oui... C'est le terme technique.

- Excusez-moi, Général, mais ne pourrions-nous pas nous asseoir quelque part, j'ai eu une rude journée...

La conseillère intervint.

« Elle a raison, nous serons mieux que dans ce couloir. »

Le général reprit :

« Oui, nous sommes au courant que vous avez dû avoir beaucoup de fatigue aujourd'hui et ce n'est pas fini. Croyez-moi.

- Nous avons réservé la salle 45f.

Utrlivna se demanda d'où pouvait venir cette voix fluette... L'adjoint avait parlé.

La conseillère ouvrit la marche suivie de près par son adjoint. Le général prit familièrement le bras de la commissaire et laissa une distance entre eux et les deux autres, avant de commencer à marcher.

« Pour des soldats comme nous, toutes ces simagrées de civils sont puériles. Vous allez changer d'univers. Fini pour vous la caserne et le travail de terrain, je sais que vous aimiez ça. J'ai lu votre dossier. Vous allez devoir servir notre Gouverneur d'une autre façon, vous verrez... Ce sera vraiment différent. Vous allez devenir le centre d'une ruche tourbillonnante : des civils toqués de partout et ... des nobles, vous verrez, ce sont les pires.

« Votre situation va bien changer mais, attention, vous êtes devenu un produit jetable : tout le monde va parler de vous pendant quelques mois, vous donnerez des conférences dans les écoles, les lycées, ... Un exemple pour l'édification des masses, un héros que vous savez que vous n'êtes pas. Mais, avec un peu de mise en scène, vous serez l'exemple même de ce à quoi tout taranaise doit aspirer : dévouée, patriote, vigilante, travailleuse...

- Mais pourquoi moi ? Je n'ai aucune des qualités que vous dites. Je n'ai rien d'extraordinaire...

- Justement, ils cherchaient quelqu'un d'ordinaire auquel tout le monde pourra s'identifier.

- Et l'affaire Kinov dans tout ça ?

- Un habillage ! C'est elle qui vous a propulsé au-devant de la scène. L'ex-sergent Kinov était une dangereuse terroriste qui, associée à un clan des niveaux inférieurs lui-même sponsorisé par notre ennemi, projetait de porter la guerre sur Taran.

- C'est grandement exagéré...

- Elle est tout de même à l'origine d'un attentat au Niveau Un qui a fait sept morts et une trentaine de blessé.

- C'est vrai ?

- Oui

- Vraiment vrai, je veux dire ?

Il avait un petit sourire en coin.

« Je vois que vous commencez à comprendre. Certains faits sont exacts et d'autres moins. Vous, l'humble soldat au service de l'ordre, vous avez découvert cet immense complot qui se tramait dans l'ombre. Vous avez permis l'écrasement de la vermine qui rongait les fondements de notre société, etc.

« Ne me regardez pas comme cela ; j'ai simplement commencé à travailler sur un prochain discours. Dans le même ordre d'idée, c'est vous qui avez mené l'assaut de tout à l'heure.

- Ah... Évidemment, c'est ce que toutes les chaînes de visioscope monteront grâce aux images que vous avez fait prendre au Colonel.

- Exactement.

- Et moi, Général ? Quel intérêt puis-je tirer de cette mascarade ?

- La vie en premier. Vous ne pouvez plus reculer sinon, vous mourriez dans l'heure. Ensuite, la situation n'a pas que des inconvénients : vous serez adulée, honorée et aimée par tous. Vous aurez des facilités financières que vous ne pouvez même pas imaginer et sûrement, au bout d'un temps, un poste à responsabilité dans la Police ou les Adminsitratio comme vous le souhaiterez. Bref, on vous offre l'occasion de sortir de la boue des Niveaux Inférieurs.

- Vous êtes déjà allé aux Niveaux Inférieurs, Général ?

- Oui, bien sûr, en inspection, quelques fois, au Niveau Un. Pourquoi ?

- Non, par curiosité...

Ils marchaient lentement dans un couloir où, à travers des vitres et des portes ouvertes, la commissaire voyait des employés souvent en uniforme, s'affairer. Nombreux étaient ceux équipés d'implants bioniques directement branchés à leur terminal informatique. Le décorum et l'ambiance générale n'avait que de lointains rapports avec la caserne 251. Ici, tout semblait plus lumineux, plus clair, plus rangé. Ce devait être un plaisir de travailler dans de telles conditions...

Une porte semblait mener à des toilettes.

« Excusez-moi, Général...

- Je vous en prie.

Il y avait même de la moquette dans les toilettes. Elle se regarda dans un miroir. Elle avait l'air de sortir d'un four, elle n'était vraiment pas présentable. Des mèches de cheveux collaient lamentablement à la peau. Elle se passa de l'eau sur le visage et but une gorgée. Son goût la surprit : il était moins piquant que d'habitude.

« Décidément, tu te vois vedette de propagande ? »

Son reflet ne lui apporta pas la réponse.

Un frisson lui parcourut l'échine. Elle avait peur du choix qu'elle allait devoir faire. Quelle image d'elle-même un miroir lui renverrait-il après tout cela ? L'hideuse image du mensonge et de l'hypocrisie ? Serait-elle encore elle-même ? Pouvait-elle se dire vraiment qu'elle n'avait pas le choix ? Qu'elle ne choisissait pas la voie la plus facile, la moins douloureuse ? Elle avait encore son arme de service sous l'aisselle. Ce serait si facile...

Elle grimaça. Elle sentit le partie mécanique de son cerveau repousser violemment l'idée du suicide.

Finalement, ce Général était charmant malgré ses manières de «soldat». Il était célibataire peut-être. Peut-être qu'après quelques bains moussants et un passage chez l'esthéticien où on ne manquerait pas la traîner...

Bien sûr, elle garderait les pieds sur terre et elle resterait prudente. Comme disait le général, il y avait beaucoup à gagner, c'était l'occasion ou jamais de prendre un peu de bon temps... Puis Wanda avait vraiment besoin d'un nouvel aquarium.

Epilogue : Modestius M.Daniosk

« Eh bien ?

- Eh bien... Tout ce passe comme prévu, Excellence.
- Comme prévu, comme prévu... Je vous ai connu plus perspicace, Monsieur mon conseiller.
- Nous n'avons toujours pas trouvé trace du corps d'Igor L.Shein. Mais vous connaissez les méthodes des Forces Spéciales. Ils ont plus de cent cinquante corps ou débris humains à examiner. Shein n'avait sans doute pas de puce d'identité...
- Épargnez-moi ces détails, s'il vous plaît.
- Excusez-moi. Mais son clan est annihilé et il a perdu tout son pouvoir, c'est cela que nous recherchions.
- Certes... certes...

Modestius M.Daniosk regardait par la baie vitrée le soleil couchant jouer avec les volutes de poussières grises soulevées par le vent dans les grands déserts. Il aimait ce moment : les couleurs rouges et mordorées associées aux ombres qui s'allongeaient formaient sur les dômes d'étranges silhouettes. Il peignait à ses trop rares moments perdus. A vingt-sept ans, il n'avait déjà plus de temps. Tout juste parvenait-il à dégager une heure par jour pour visiter sa femme Aetia et leur petite fille.

Depuis deux ans, son père l'avait associé aux affaires de la famille. Il se souvenait encore avec nostalgie de sa jeunesse insouciance. A l'école, il n'était qu'un numéro parmi tant d'autres. Il n'avait appris son vrai nom qu'à 17 ans, juste avant son service militaire. Ainsi que le voulait la coutume chez les puissants, on ne sortait de l'anonymat que les héritiers utiles. Les autres restaient des numéros toute leur vie...

Modestius s'était souvent demandé s'il avait des frères. Son père ne le lui avait jamais dit et il n'avait jamais osé le questionner à ce sujet... Sûrement, avec six épouses... Pourquoi avait-il été choisi lui? Pourquoi pas un autre ? Était-il le seul garçon ? L'aîné ? Le plus brillant ?

À l'âge de 17 ans, il avait donc fait connaissance avec son père, sa mère et ses douze sœurs ou demi-sœurs.

Il s'était souvent senti seul à l'école et plus tard au lycée. Il se demandait alors pourquoi beaucoup de familles choisissaient de se séparer de leurs enfants mâles. Il comprenait maintenant : ils pouvaient ainsi choisir l'héritier le plus apte. Il était donc le plus « apte » de tous ses frères. Il en tirait une certaine fierté mais teintée de tristesse. Il aurait aimé avoir des frères...

Mais il ne se plaignait pas. Il avait passé son enfance et son adolescence dans l'une des meilleures écoles et l'un des meilleurs lycées militaires de Taran. Comme tous ses camarades, il savait qu'il était le fils de quelqu'un de riche, de puissant ou/et de noble. De fait, il ne s'était jamais fait de soucis pour son avenir. Il ne se souvenait même pas avoir éprouvé une quelconque anxiété lorsqu'on lui avait annoncé qu'il partait sur Eumenes pour son service militaire. Il avait rattrapé là, en trois années, le retard qu'il pensait alors avoir pris dans la vie. Avec le grade de Capitaine, il avait passé la majeure partie de son séjour dans les bars et les bordels pour officiers. Et il avait tué un homme, un partisan Eumenite qui avait eu le malheur de tomber entre leurs mains. Il croyait jusqu'alors que le premier meurtre était une étape importante dans la vie d'un homme. Cela ne lui avait rien fait de tuer et il se souvenait encore nettement avoir été déçu sur le coup.

Finalement, il en avait tout de même ramené une médaille, médaille qu'il n'avait pas eu l'impression de mériter. Il avait failli s'assommer contre le fut d'un canon en visitant un avant poste ce qui lui avait valu un énorme bandage sur la tête. Son entourage avait monté l'affaire en épingle et dix témoins avaient juré l'avoir vu repousser un assaut d'infanterie... Il n'avait depuis que mépris pour les militaires.

Son conseiller, un homme qui n'avait plus grand-chose d'humain tant la bionique avait envahi son corps, était là, imperméable. Il cachait son physique désavantageux par un robe verte à capuche richement décorée.

« Nous n'aurions pas dû faire appel aux Forces Spéciales. C'est un ramassis d'imbéciles prétentieux.

- Ils sont un outil dont il faut savoir user, Excellence. Et puis, ils apportent une certaine légitimité à notre action.

Il avait raison comme toujours. Il commençait à connaître son conseiller, il adorait les affaires complexes. Il devait exulter sous ses dehors de robot. Tout ça pour une malheureuse affaire de contrebande d'armes qui avait mal tourné...

Ce vaisseau –un petit vaisseau de rien du tout- n'aurait jamais dû passer par Euboea. Jamais. Il n'aurait pas été intercepté par des mercenaires à la solde de leur concurrent direct : les Rittenoff.

Il était exact que le Clan Shein avait des résultats faibles. Enfin, de là à les sacrifier sur l'autel de la nécessité du moment, il y avait une marge. Leur territoire était très discontinu et peu rentable mais assez vaste et relativement riche... Enfin, les Rittenoff avait du déjà en prendre le contrôle, comme convenu. Il rendrait ainsi leurs zones d'influences contiguës. Les Rittenoff avaient exigé un territoire « vierge ». Ils devaient avoir des hommes à eux à placer. Il avait donc fallu détruire le clan Shein.

Pour ne pas faire trop de vagues dans les niveaux inférieurs et éviter de déclencher le jeu des alliances entre les clans, il fallait un intervenant extérieur et une bonne raison.

L'intervention extérieure coulait de source : la police ou l'armée agissant au nom du Gouverneur. Et la bonne raison avait été créée de toute pièce : Igor L.Shein avait reçu l'ordre d'aider certains groupes d'opposition plus ou moins révolutionnaires à organiser des actions violentes : une vague d'attentats antimilitaristes facilement assimilable à pro-omphaliens par exemple.

Igor L.Shein, d'abord réticent, avait reçu toutes les promesses de soutien nécessaire, promesses aussi fragiles que du vent évidemment. Il aurait suffi de le lâcher une fois l'opinion assez émue. Ce schéma se mettait lentement en place lorsqu'un élément nouveau apparut : une femme policier au palmarès particulièrement ignoble était utilisée par Shein pour organiser ses attentats. Elle était, de plus, activement recherchée par une enquêtrice remuante du Niveau Zéro.

Il y avait suffisamment d'éléments à charge pour émouvoir un conseiller à moitié robotique et Igor Shein rassemblait justement son clan pour une fête. Le fruit était mûr, il fallait agir vite. Les Forces Spéciales du Gouverneur étaient toutes indiquées pour ce genre de mission, Modestius devait le reconnaître. La Police et les AIG manquaient localement d'effectifs et de matériel pour une telle opération.

C'était une sorte d'échange standard. Le vaisseau, son contenu et le silence contre un bout de territoire des niveaux inférieurs et une part dans les affaires de la famille –notamment 30% de la filière textile- ainsi que la main d'une des filles Daniosk. C'était cher payé une cargaison de canons antichar tout frais sortis des usines taranaïses destinés aux partisans eumenites... D'un autre côté, si une mauvaise langue s'avisait de susurrer à l'oreille du Gouverneur que les industriels les plus en vue sur Taran détournaient une partie de l'effort de guerre pour armer l'ennemi et qu'il s'avise de la croire, les pertes financières et en prestige pouvaient être beaucoup plus considérables. Comme un conflit ouvert avec les Rittenoff n'était pas envisageable non plus, ils avaient choisi le moindre mal.

L'idée de faire de l'enquêtrice – il n'avait jamais eu la mémoire des noms – une figure de propagande lui plaisait assez. Elle venait du département Information de l'Administratio Majoris. Il n'avait jamais cru que ces fonctionnaires pouvaient servir à quelque chose. Il faudrait qu'il se dégage tout de même un moment pour aller voir quelle tête avait cette nouvelle héroïne.

« Excusez-moi, Excellence. Cela va être l'heure.

- Hum... De quoi ?

- Des doléances, Excellence.
- Déjà ? effectivement. Vous avez raison. Mais pas plus de cinq, je suis fatigué. Qu'avons-nous aujourd'hui ?

Il détestait ce moment. Comme son père avant lui, toutes les fins de journée, il recevait les geignards en tout genre. Tout le monde avait quelque chose à demander à la famille la plus riche de la planète. Il devait écouter leurs histoires, toutes plus tragiques et poignantes les unes que les autres, puis conclure en distribuant quelques dons et en promettant vaguement quelque chose pour l'avenir. Les Daniosk entretenaient ainsi leur popularité pour tant de générosité. Il y avait plusieurs semaines de file d'attente même si l'accès à ces audiences était très restreint.

Un léger ronronnement s'éleva : le conseiller consultait les données qui lui avait été implantées à sa dernière connexion.

« Deux familles nobles qui sollicitent un prêt.

- Encore ?
- Le directeur de notre département textile.
- Oui. Évidemment.
- Un confesseur qui a écrit un livre.
- Mouais.
- Et un haut fonctionnaire du Niveau Deux qui cherche sa fille, une certaine Lamnia Corliovna...

* * *

La guerre sur Eumenes prit fin au cours de l'année 1912 sur une défaite taranaise, elle avait commencé en 1821. Les morts se comptaient en centaines de millions de chaque côté.